

A la rencontre de Janine Massard...



Jendredi 15 Mars 2012, à la Médiathèque

Janine Massard naît en 1939 à Rolle.

Elle est la seconde fille d'un jardinier sans terre, contraint de travailler en usine.

Sa mère fait quelques travaux de couture pour arrondir les fins de mois. Vie précaire, dans un milieu protestant sévère.

La pièce policière du lundi, à Radio-Lausanne, les premières lectures et le collège l'ouvre sur le monde.

Elle aurait souhaité poursuivre par des études mais il faut gagner sa vie. Janine Massard entreprend donc une formation d'éducatrice.

Le Gymnase du soir, une maturité, un début d'études universitaires, le mariage, deux maternités et... la rencontre avec l'écriture.

Son œuvre, en partie autobiographique, est « tissée » d'une part par une forte réflexion sociale, le monde tel qu'il a évolué sous ses yeux et ceux de sa génération, d'autre part, par les grandes questions existentielles, la souffrance, la vie, la mort, -cette mort qu'elle a endurée et qui lui a arraché son époux et sa fille- ,... et toutes les raisons qui nous empêchent de vivre, nous consomment à petit feu ...

Elle reçoit en 2007, le Prix de littérature de la Fondation vaudoise pour la culture.

1978, *De seconde classe*

1981, *Christine au dévaloir*

1982, *L'avenir n'est pas pour demain*

1985, *La Petite Monnaie des jours*, raconte sa jeunesse dans le milieu ouvrier de l'après-guerre.

1990, *Terre noire d'usine* reconstitue la réalité des paysans du Jura industriel.

1992, *Trois mariages* décortique cette institution à travers plusieurs générations.

1997, *Ce qui reste de Katarina*, Prix Bibliomedia Suisse 1998, fait le point sur la vie d'une jeune allemande, née en 1918, manipulée par sa mère.

2001, *Comme si je n'avais pas traversé l'été*, Prix Edouard Rod

2003, *Vidy et ailleurs* de Luc Chessex, textes de Janine Massard

2005, *Le Jardin face à la France* raconte le quotidien d'une petite ville suisse, Rolle, durant la dernière guerre mondiale.

2008, *l'Héritage allemand*

2010, *Childéric et Cathy sont dans un bateau*

« Je suis née le 13 novembre 1939 dans un milieu très représentatif de la transformation sociale du XX^{ème} siècle.

Lorsqu'il avait vingt ans, mon père ne savait faire qu'une chose: cultiver la terre. Son père était de la terre: vigneron et maraîcher, mais buvait le vin de ses vignes et signait des cautions qui représentaient la valeur de ses terres. Il a tout perdu de sorte que ceux de ses enfants qui avaient choisi le métier de la terre, se sont retrouvés dépossédés et obligés de se placer ici et là comme domestiques de campagne.

Lorsqu'il s'est marié, mon père a voulu s'établir à son compte. Mal lui en a pris: il y a eu la guerre, puis la mobilisation et aussi le fait que sa femme ne connaissait rien aux travaux de la terre et ne pouvait pas faire le complément durant son absence - elle avait d'ailleurs deux bébés dont il fallait s'occuper. Les premières années de ma vie, je les ai passées dans une maison posée à même le sol de terre battue. L'hiver, on toussait beaucoup ma soeur et moi. Les toilettes étaient à l'extérieur, lunette en bois sur fosse puante qui était vidée pour préparer le compost. Le seul confort de cette maison c'était un robinet d'eau froide. J'ai grandi sur les rives du Léman, de l'autre côté il y avait la France, je voyais ce paysage tous les jours et je pensais que je lui appartenais.

La situation de mon père était si précaire qu'à la fin de la mobilisation il s'est engagé comme ouvrier tout en continuant son jardin. Il appartenait désormais à ce prolétariat d'origine terrienne qui peupla les usines juste avant les grands flux migratoires de la haute conjoncture.

Donc nous étions pauvres et on nous faisait sentir que nous étions aussi de mauvais citoyens, parce que nous ne correspondions pas à l'icône d'une Suisse riche, épargnée par la guerre. Pourtant mon père était un bon pauvre, il ne buvait ni ne fumait, il allait à l'église tous les dimanches et nous avec. Nous étions toujours très soigneusement vêtus - ma mère était couturière et passait ses nuits à tricoter. Il fallait souvent l'aider, rouler la laine en boule pendant qu'à l'autre bout se défaisait ce qui avait été vêtement, n'importe lequel, ou enrrouler la laine autour d'une pièce en bois si elle gardait un aspect trop frisé.

J'ai grandi avec le sentiment d'être une réprouvée dans un milieu familial protestant, huguenot et hostile aux catholiques.

Malgré des études, malgré le changement de camp, cette première exclusion a fait de moi une marginale, mais elle a nourri la première partie de mon oeuvre en tout cas. Maintenant, je ne suis pas encore sortie des turbulences de deux grands deuils rapprochés, c'est une autre expérience de vie que je fais. Dans le paysage littéraire de la Suisse romande, on me considère comme une personne atypique. Je ne suis ni d'un bord ni de l'autre, la langue française est ma langue maternelle mais qui me lit en dehors de la Suisse romande? L'ironie et la critique sociale me portent. Je ne cultive pas, comme l'écrit Gaston Cherpillod à mon propos: " la bosse du respect ". Maintenant, je me sens un peu plus suisse qu'avant: de ma famille huguenote, j'ai hérité le sentiment que nous avions été chassés du paradis - nos lointains ancêtres venaient de Navarre, paraît-il.

Lors des années de haute conjoncture, j'ai cru qu'on en avait fini avec l'exclusion mais voilà qu'elle est revenue au galop. Comme au temps où mon père trimait à l'usine, des salariés en

plein emploi ne parviennent actuellement pas à faire face à leurs charges: loyers, assurances, nourriture. La génération de mes parents avait au moins l'avantage de disposer de lopins de terre pour y produire la nourriture de base de la famille. L'exclusion, en cette fin de siècle, prend une forme plus perverse qu'avant. Nous sommes à l'ère de la communication: on sait que les pertes d'emplois profitent aux actionnaires comme on sait que les salaires doivent être bas, globalisation oblige. Je n'aime pas ce revirement des pays civilisés. »

« Née en 1939 dans un milieu ouvrier, je suis parvenue à faire des études et à entrer à l'Université, par le biais d'une maturité classique préparée au Gymnase du Soir de Lausanne. Après trois semestres d'études de lettres, j'ai abandonné la Faculté pour me consacrer à l'éducation de mon premier enfant et à l'écriture. Mon premier texte ...de seconde classe a été remarqué par un jury d'écrivains prestigieux (y siégeaient alors Jacques Chessex, Maurice Chappaz, Corinna Bille, Nicolas Bouvier, Alexandre Voisard), lors d'un concours réservé à des auteurs n'ayant jamais publié: il s'agissait du Prix Geroges-Nicole. Si le texte n'est pas primé, les éloges reçus me convainquent que la voie choisie est la bonne. Les nouvelles de Christine au dévaloir connaissent un joli succès de presse puis paraît L'avenir n'est pas pour demain, un conte philosophique qui ne laisse pas indifférent mais il me faudra attendre la publication de La Petite Monnaie des jours pour rencontrer un large public et recevoir mes premières récompenses, dont le Prix Schiller. Les contacts que j'ai alors avec de nombreux lecteurs me persuadent qu'il manque, à l'édition romande, un livre racontant sans fioritures les conditions de vie de personnes nées au début du XXe siècle dans un pays profondément agricole et qui, parvenues à l'autre bout de ce siècle, ont assisté à des transformations profondes: les champs de betteraves ou de pommes de terre, autrefois cultivés avec tant de peine, se sont couverts d'habitations, petits locatifs, maisons mitoyennes, villas; la paysannerie, qui était un gros pourvoyeur d'emplois jusque dans les années cinquante, s'amenuise dangereusement, la société ne produit plus que des cols bleus et des blancs. Cela donne Terre noire d'usine, un documentaire pour lequel je me suis livrée à un certain nombre de recherches et interviews de personnes. Puis l'expression évolue résolument vers l'imaginaire, avec Trois Mariages, trois petits romans de soixante pages chacun, qui reprennent les thèmes développés jusqu'ici. Ce livre est traduit en allemand dans le cadre de la Collection CH et publié par eFeF- Verlag. Cette édition est aujourd'hui épuisée. À partir de 1992, ma vie est marquée par des épreuves, décès du conjoint, cancer de ma fille aînée qui décédera à son tour en 1997. Entre deux morts, j'écris Ce qui reste de Katharina, roman dans lequel une femme âgée fait le point sur sa vie après le décès de son fils. L'origine de l'héroïne, allemande, née en 1918, pressée par sa mère d'épouser un Suisse, m'a permis de faire une nouvelle traversée du siècle mais côté bourgeoisie. En automne 2001 paraît Comme si je n'avais pas traversé l'été, roman inspiré par un séjour contraint près de la mort: c'est un livre de résistance et finalement un hymne à la vie. Publié en automne 2005, Le Jardin face à la France, roman inspiré par le jardin de mon enfance et sa maison branlante avec, en face, la Savoie occupée par les Allemands. En l'absence du père, mobilisé, c'est le grand-père, d'origine huguenote, qui va tenter d'expliquer à ma petite héroïne la complexité du monde en guerre et ses retombées sur la vie quotidienne d'un pays resté neutre au milieu des belligérants. Ce livre est aussi celui de la réconciliation avec la vie, l'écriture s'y évase et donne de la voix à l'humour. Trois ans plus tard, paraît L'Héritage allemand, roman mais aussi tragédie familiale vue dans le miroir de l'histoire. L'héroïne s'interroge sur l'origine des malheurs qui frappent des personnes de son entourage, liées entre elles par la généalogie et forcément par leur patrimoine génétique. Après quatre romans, retour à la nouvelle: en

automne 2010, un recueil de onze textes intitulé Childéric et Cathy sont dans un bateau paraîtra chez Bernard Campiche. »

JANINE MASSARD, juillet 2010

... de seconde classe, 1978

Rencontres insolites dans un train qui ramène un voyageur chez lui...

« Dans les trains qui vont, viennent, amènent, emmènent, Paris-Istamboul, Paris-Athènes, Paris-Brindisi, Belgrade, Bagdad, mais peu importe Paris ou Belgrade, ce qu'il y a de remarquable c'est la vie bigarrée et mouvante qui parcourt les wagons de deuxième classe, ce sont, parmi les voyageurs, ces liens éphémères qui se créent faits de saugrenu et de banal qui, à n'importe quel moment, occupent la vie du wagon ou du compartiment pendant une étape que tu trouveras longue iou ourte, suivant la manière dont tu t'es installé et suivant le nombre d'heures pendant lesquelles tu as pu somnoler ou même, car rien n'est impossible, dormir. » (p. 7)

« Ce sont les hasards du voyage et ceux qui se déplacent en première classe, en avion même en auto-stop ne comprendront jamais que dans les wagons de deuxième classe des trains de grandes lignes il vaut mieux regarder, en le plaignant, quelqu'un rester debout pendant des heures tout en sachant que tôt ou tard on sera regardé et plaint. Ceux qui ont le sens de la

fraternité, larmoyante, se demanderont s'il ne serait pas possible, tout de même, de partager son siège, de l'offrir à un voyageur exténué, pendant une heure ou deux. » (p. 25)

« S'il peut y avoir beaucoup de solidarité parmi les voyageurs d'un même groupe, qu'ils soient assis ou qu'ils soient debout, il est par contre exclu qu'elle se manifeste de la part du nanti à l'égard du défavorisé, du voyageur assis au voyageur debout et c'est logique, il n'y a pas de raison pour que le comportement social des individus s'améliore alors qu'ils se trouvent sur pied de guerre en quelque sorte. » (p. 26)

Un violoniste soviétique qui fuit son pays...

« Lorsqu'il enlève sa veste, tu distingues, près du col, une marque que tu ne parviens pas à déchiffrer sans paraître indiscret ;... Un étui à violon pour tout bagage, des cheveux courts, gominés, coiffés en arrière, à la OiStrach, il lance de tous côtés des regards d'homme traqué, de bête aux abois. Tu reconnais, immédiatement, sans expérience préalable pourtant, le citoyen d'un pays de l'Est, plutôt soviétique, qui quitte, par la Yougoslavie, la zone orientale de l'Europe et tu te lances dans des hypothèses... » (p. 27-28)

Une vieille femme qui court retrouver son fils malade...

« C'est une femme massive qui a dû guetter le départ simultanée des trois Yougoslaves pour venir s'installer dans le compartiment. » (p. 35)

« Son fils est malade, elle a reçu un télégramme, quelle maladie ? elle l'ignore, le télégramme disait : SUIS MALADE STOP AI BESOIN DE TOI IMMEDIATEMENT STOP c'est tout, alors elle s'est mise en route ; d'abord, elle a pris le bateau, elle habite sur une île, maintenant, elle est dans le train, le départ c'était un peu compliqué, il a fallu trouver quelqu'un pour les poules et les lapins... » (p. 35)

« Cette femme, c'est une force vive qui transforme la réalité, s'impose à toi, te submerge, sans emphase pourtant parce que le personnage est modeste, cette femme, tu l'imagines humble parmi les humbles, fière de son fils, préoccupée malgré tout par son toit percé, recevant le télégramme : SUIS MALADE STOP AI BESOIN DE TOI IMMEDIATEMENT STOP, alors elle, qui n'a jamais voyagé, puise dans l'amour maternel une détermination insoupçonnable, au-dessus de ses propres moyens ; d'elle s'échappe, telle une source puissante, un courage semblable à celui de Marco Polo : Helsingfors, pour elle, c'est l'autre bout du monde, et pourtant, elle y va, cette femme en tablier, à l'autre bout du monde, aveuglé par son amour, elle plonge dans l'inconnu avec une tennacité entêtée... » (p. 43)

« L'image de la mamma a un revers : si son courage est immense, ses exigences le sont aussi, son fils est parti en Finlande pour fuir, sans se l'avouer ouvertement, biensûr, une mère qui le couvait, qui l'étouffait, avec sa puissance de femme faite pour la lutte, elle l'a élevé en l'arrachant, toutes les minutes, à la misère ; avec son immensité généreuse de femme faite pour l'amour elle s'est accrochée à lui parce qu'elle n'avait plus rien d'autre et maintenant le fils est lié à la mère par un sentiment plus fort qu'une chaîne : il lui doit tout, il n'a que le droit de se soumettre et l'écrasement est à la mesure de l'amour, jamais, nulle part, il ne pourra conjurer la maléfique personne maternelle, même à l'autre bout du monde il ne voit que par elle et, s'il l'appelle jusqu'à lui, c'est pour lui donner une preuve de sa soumission ; mère privative de liberté, mère malsaine, étouffe-personnalité, en qui l'amour, absolu au départ,

s'est transformé parce que le sentiment exalté d'abord s'est altéré lorsque le petit a grandi, voilà ce qu'elle est en réalité. » (p. 44)

« Cette femme se transformera peu à peu en souvenir vivace, interrogateur, et elle, en face de toi, malgré ses soucis, te demande ton adresse, elle t'envoiera une carte depuis Helsingfors et elle te donne la sienne... Tant de simplicité calme te déconcerte, toi qui viens d'un pays où les gens sont crispés quand les trains ont un peu de retard, inquiets à propos du logement et de la nourriture qu'ils trouveront quand ils partent en voyage, tendus devant les formalités administratives même si leurs papiers sont en règle, irrités par le moindre grain de sable qui par hasard se glisse dans la machine... » (p. 64)

Un saisonnier qui revient en Suisse, après ses vacances au pays...

« Tu le regardes, assis à côté de toi, ce petit homme du Sud, si triste qu'il a besoin de transformer sa tristesse en fête, homme triste d'être damné et qui, fonçant dans l'heure bleue d'un train de nuit vers un pays où pour lui il n'y a plus de fête, abandonne peu à peu sa peau d'homme de Calabre avec son besoin de famille, de terre brûlante et sèche, de fête pour tromper la tristesse. » (p. 75)

« En Suisse on n'aime pas les travailleurs étrangers n'est-ce pas ? » (p. 72)

« Tout d'abord tu t'étais imaginé qu'il y avait banalement incompatibilité d'humeur entre le perfectionniste helvétique et la nonchalance méridionale et puis tu t'es aperçu que les racines de la haine étaient plus profondes : quand on n'est rien, on se sent mieux si on a quelqu'un au-dessous de soi qui puisse endosser tous les maux de notre organisation sociale et cette attitude n'est que l'illustration d'un vieux mythe : on préfère sacrifier une victime innocente pour mieux s'incliner devant ce qui est plus fort que soi ; ainsi, dans le peuple, on se prosterne sans protester devant cette machine abstraite et aliénante que sont les forces qui règlent l'existence quotidienne ; ce système ne permet pas de prendre son destin en mains, voilà pourquoi, en sacrifiant des innocents, on se donne l'illusion qu'on peut quelque chose sur son existence et aussi longtemps qu'elle durera rien ne changera. » (p. 71)

Le souvenir de Wanda, une jeune vacancière en Grèce...

« Ils ne s'occupent plus de toi qui regardes curieusement ce type bizarre, tu n'as pas le temps de te demander si tu as en face de toi un original ou un imbécile parce que le souvenir émerge brutalement : C'était en Grèce, une fille d'une trempe peu commune, tu lui avais d'emblée accordé des qualités exceptionnelles, Wanda, elle avait 26 ans et l'aspect d'un garçon de seize ans ; après avoir passé trois ans dans l'armée américaine à Stuttgart où elle n'avait d'ailleurs pas appris un mot d'allemand, elle avait, son engagement terminé, acheté une bicyclette et elle était partie, son sac de couchage et quelques vêtements sur le dos, à la découverte du monde ; elle dormait à la belle étoile et passait ses journées à pédaler ou à visiter quelques endroits si celui-ci lui paraissait digne d'intérêt ; elle avait parcouru la Suisse, l'Italie dans toute sa longueur, Corfou et le Nord de la Grèce, elle se dirigeait vers le Sud puis elle voulait, après avoir fait le tour du Péloponnèse, traverser la Yougoslavie... » (p. 60)

Et c'est tout une réflexion sur ce qui se voit, ou... ne se voit pas !

« Dans le fond, le voyage est terminé. Le taxi semble le prolonger un instant. Tu regardes défiler les maisons comme s'il s'agissait d'un pays nouveau, insolite, mais à chaque tournant tu reconnais les avenues, les immeubles... » (p. 86)

Christine au dévaloir, 1981

NUIT D'ENFANCE

« Et puis il faisait toujours chaud à l'église, ce qui n'était pas le cas chez toi. Hélène prétendait que ta maison était malsaine, totalement délabrée et que, vu la misère qui régnait dans le monde elle était encore bien confortable, Dieu merci, mais ce qui la choquait, elle, c'était d'y voir croupir une famille de six personnes alors qu'en ville il y avait des tas d'appartements salubres, inhabités : comment cela pouvait-il se passer dans un pays pleins de gros bonnets satisfaits qui se tapaient à longueur de journée sur le ventre parce qu'il n'y avait pas de misère chez nous, nous, y-en-a point comme nous, qui avions si évité la guerre. » (p. 28)

« Robert, ton père, cultivait des légumes et des fruits qu'il allait vendre au marché en les transportant sur un char à bras, et puis, comme le produit des ventes ne suffisait pas à faire vivre sa famille de quatre enfants en bas âge, il se plaçait à la journée quand il pouvait, comme il le pouvait, tour à tour jardinier des riches, manœuvre sur les chantiers pour chômeurs, ouvrier d'usine, la pauvreté étant une somme de luttes quotidiennes et sans gloire. » (p. 29)

« Et pourtant, Grete, ta mère, une Oberlandaise que ton père traitait de sale Boche à chaque dispute et ensuite l'injure est retombée sur toi puisque tu étais la fille à ta mère, faisait des travaux de couture pour mettre du gras dans les choux. » (p. 29)

« Tu allais avoir dix ans. C'était l'hiver et ta maison était traversée de lamentations et de courants d'air. Un cinquantième enfant venait de naître, la terre ne donnait rien, le gel dévorait tout. Ton père désespérait : il y avait trop d'étoiles dans le ciel et une rumeur glaciale lui parvenait de la nuit du monde. » (p. 37)

« Robert trouvait difficilement du travail et ta mère était de mauvaise humeur à longueur de journée : cette cinquième grossesse l'avait épuisée, elle avait perdu presque tous ses cheveux ; le médecin, un grand monsieur très distingué, aux longues mains fines, lui avait recommandé de manger de la viande de bœuf crue. Et, depuis un mois, il n'y avait plus que des carottes et des pommes de terre matin, midi et soir. Les bons jours étaient ceux où l'on trouvait vingt-cinq centimes pour le lait du bébé... » (. 38)

« Un jour, Grete t'a envoyée chez le boulanger, espérant que la patronne, bien grasse, bien riche, qui partait chaque année en vacances à saint Moritz, aurait pitié d'une petite blonde

maigrichonne à l'air si triste en hiver, et lui donnerait du pain, comme cela, par envie de faire une bonne action, à cause du « donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » que la boulangère disait elle aussi à haute voix lors du culte. Au moment où la grosse dame rose te tendait le pain, tu lui as dit, tremblant et retenant tes larmes, que tu n'avais pas d'argent et la bonne femme, reprenant son pain, a secoué péniblement sa tête, si lourde, si lourde. » (p. 38)

« Tu sentais l'injustice monter autour de toi comme l'humidité sur la terre chaude. Tu soupçonnais tes parents d'être des oubliés de l'histoire divine, car étant travailleurs et pieux, ne buvant ni ne fumant jamais, ils incarnaient le modèle du pauvre qui doit frapper Dieu, le Christ ou les prophètes. » (p. 41)

« Fatiguée de ces petites luttes quotidiennes, tu te dis ce jour-là, que tu vas exiger le signe. Si le Seigneur existe, qu'il se manifeste. Tu en as assez d'entendre dire qu'il suffit de prier pour recevoir ; ce qu'il a fait pour la veuve, il peut le faire pour vous et puis le pasteur n'a-t-il pas dit : le seul qui puisse apaiser la faim et toutes les faims c'est le Christ ? » (p. 43)

« Tu sonnes, attends, le cœur battant, une grosse silhouette en robe de chambre sur le pas de la porte, un visage bouffi, des gonflements pâteux sous les yeux, l'air de venir d'un autre monde, c'est Madame Durant qui dit :

-Merci mon petit, merci bien, dis à ta maman que je passerai payer la semaine prochaine, tu comprends j'ai pas de monnaie...

-Mais je peux aller vous en faire à l'épicerie.

-Comment, crie Madame Durant en titubant, tu me dis à moi ce que je dois faire, ah, elle est jolie la jeunesse d'aujourd'hui ! Allez file, ouste !...

Ce fut comme une étoile s'éteignant dans une nuit sans lune. Désormais au culte, tu n'as plus écouté. Les paroles du pasteur et les chants des fidèles voletaient autour de ta tête, semblables à des anges morts. » (p. 45)

« Tous ceux qui te côtoyaient remarquaient que tu semblais exister dans un ailleurs où nul ne pouvait pénétrer. Ils ne savaient pas que tu étais entrée dans une longue nuit d'enfance.»(p. 45)

LES DEUX COURBES

« Elle avait souvent hésité, fait la sourde oreille, l'obligeant à chanter encore une ou deux fois son Auréliana, espérant percevoir une différence dans le ton ou dans le son, bref un indice lui signalant la colère ou l'amitié, car Auréliana avait vécu très longtemps avec elle, sa vie tout entière même puisqu'elle avait trente ans et que l'autre venait de mourir d'un cancer.» (p. 47)

« Elle n'avait jamais quitté la maison, par paresse peut-être, parce que l'autre était là et pensait à tout ; par lâcheté aussi : elle lui avait dit qu'elle s'était sacrifiée pour son Auréliana... » (p. 48)

« C'était de la folie mais elle resta. » (p. 49)

« Elle avait été belle. Elle l'était resté jusqu'aux derniers assauts de la maladie. Elle avait eu de grands yeux en amande très clairs, le visage hâlé et un long corps diaphane toujours bronzé car elle avait aimé le soleil autant qu'Auréliana aimait l'eau. » (p. 51)

« L'amant vint plus tard, après l'adolescence d'Auréliana e avant le cancer. » (p. 51)

« Et quand Auréliana avait commencé à sentir en son corps les manifestations du désir, il ne lui était, bien sûr, jamais venu à l'idée que les mêmes appels de la vie, chez l'autre, non, mille fois non... Ainsi, sur chaque courbe, il y avait des points communs. » (p. 52)

« Après le départ inexorable pour la terre promise, Auréliana se retrouva libre, disposant de la maison et d'une fortune lui permettant de vivre sans travailler. Elle avait trente ans. » (p. 53)

« Pendant plusieurs jours, elle vécut ainsi sous le charme de cet amour qu'elle reçut comme un don du lac : tout ce qu'elle avait connu de beau dans la vie, c'était de lui, et de lui seulement, qu'elle le tenait. » (p. 59)

« Il y avait des jours et des jours qu'elle était la proie de l'amant lacustre quand elle s'aperçut que cet amour l'avait libérée de l'autre ombre avait disparu de la maison.» (p. 60)

SUITE SANS FIN

« L'âme en larmes se glisse dans les heures informes et grises. J'écris pour sortir du trou, je crie pour dire mon angoisse de n'être qu'une étrangère en exil du je, quêtant l'ailleurs, un ailleurs opaque, d'inconnu éthéré, ignorance de l'angoisse. » (p. 87)

« Et toujours en elle ce vieux désir d'écrire qui croupit, fermente mais ne prend pas forme. Elle se sent une incarnation d'échec, se glisse dans la grisaille de jours ternes tous identiques et se perd dans ce paysage de brumes épaisses. Elle s'éloigne de Pierre qui ne l'émeut plus, commence à sursauter chaque fois que la pendule neuchâteloise sonne les heures. » (P. 98)

« Face à la paroi empreinte du temps, elle comprend qu'elle a commis une autre grande erreur : se mépriser, se haïr comme elle le faisait, adorer ses enfants et rejeter Pierre, c'était une névrose, c'est-à-dire une perte totale et irrationnelle de ses propres moyens d'agir. Et sur la névrose est venu se greffer le délabrement physique. Épuisée. » (p. 99)

« Ensuite, il y a eu les malaises, les états présyncopaux et la pieuvre-angoisse est apparue et les géants se sont postés aux quatre coins de sa chambre. Elle ne pouvait plus se lever, le sommeil lui était refusé, elle passait des heures à appréhender la pieuvre-angoisse et quand elle apparaissait, elle hurlait, se débattait. On lui avait prescrit des médicaments pour chasser la pieuvre-angoisse et les géants mais elle ne voulait pas les prendre. » (p. 100)

« Il lui faudrait retourner là-bas. Elle piétine : maintenant qu'elle peut parler, elle ne peut plus communiquer. Alors que l'espoir d'une issue à elle-même se présente à elle, les jeux sont faits. Terminus. Trajet sans retour.

Et impossible, dans cette apesanteur qui est la sienne, de crier, de se révolter. Elle ne connaît plus l'angoisse, elle ne vit plus, donc cette lucidité ne sert à rien. Elle ne peut même pas regretter.

Savoir pour savoir, voilà à quoi elle est condamnée pour l'éternité. » (p. 102)

« Ici s'achèvent les mémoires de Christine Warrin dont le corps, flottant sur le lac, fut retrouvé un jour de novembre gris et froid. Tous ceux qui l'avaient connue pensèrent à un suicide, sachant à quel point elle était devenue dépressive...

Lorsque les sœurs de Christine vidèrent son appartement, elles trouvèrent le cahier, firent la grimace devant une écriture aussi illisible et se dirent que leur sœur ayant été secrétaire elle aurait tapé ce machin à la machine s'il avait eu quelque valeur. Alors elles jetèrent les mémoires au dévaloir. » (p. 122)

L'avenir n'est pas pour demain, 1982

« Très belle allégorie du quotidien... »

Des hommes et des femmes sont emmenés en pleine nuit dans une gare de triage...

« Ignorant pourquoi on l'avait amenée ici, elle ne se sentait pourtant pas malheureuse au milieu de tout ce monde : pour la première fois de sa vie elle avait l'impression qu'elle n'était plus condamnée à cette solitude faite de silence et de résignation qui lui était si familière parce qu'elle avait toujours eu de la peine, à cause d'une timidité embarrassante, à faire le premier pas. Maintenant, elle sentait que la situation était telle qu'elle forcerait les humains à aller les uns vers les autres, à se sentir solidaires, car ceux qui se trouvaient ici ne pourraient pas vivre sans l'espoir de retrouver leur situation antérieure et cet idéal les obligerait à s'unir, à présenter un front commun solide face à ceux qui les avaient fait transférer dans cette gare. »
(p. 12)

« Pourquoi les avait-on éveillés en pleine nuit ? Pourquoi ce rassemblement, ici, dans cette gare de triage ? Tous reconnaissaient qu'on avait été correct avec eux, pas de brutalités, pas d'injures, mais cette plaine, que signifiait cette plaine ?...

Ceux dont l'esprit est imaginatif et travaille vite se mirent à faire des suppositions qui avaient le ton de la conviction : on voulait bâtir une ville à cet endroit, on avait besoin de main-d'œuvre, alors on était venu les chercher, eux parce qu'on les avait tirés au sort ou parce qu'on les avait désignés comme étant les citoyens les plus dignes de confiance pour accomplir une telle mission... » (p. 14)

« D'autres, que cette vision béate irritaient, étaient franchement pessimistes : pourquoi une ville ici ? » (p. 16)

Avec eux, Vladia...

« Vladia allait d'un groupe à l'autre. Elle écoutait. Elle souriait...

La vie qu'elle avait menée jusqu'alors l'avait portée à croire que les événements ne la concernaient pas directement et qu'il fallait les étudier avec distance et absence de parti pris. Cette attitude lui avait toujours convenu car elle l'avait empêchée de s'engager à fond dans une existence qu'elle estimait décevante par rapport aux promesses de l'enfance...

On vous pousse dans la vie comme dans un couloir qui se rétrécit toujours plus et, suivant le milieu dans lequel vous êtes né, il n'y a qu'une voie qui s'offre à vous, elle est unique, sans issue généralement... » (p. 18)

« Jusqu'alors, il y avait eu trop de choses qu'elle n'avait pas osé faire par crainte de l'interdit. » (p. 20)

« Alors, bien que parvenue à se sortir de l'usine pour entrer dans un bureau, elle était timide, polie, ponctuelle à cause de ces vieux principes qui avaient été gravés au diamant au plus profond d'elle. Elle n'avait jamais imaginé l'être humain devenant le gardien de sa propre liberté tout simplement parce que dans le monde où elle avait vécu il n'y avait que de petites libertés : le droit de fumer, de se lever à dix heures le dimanche matin, de choisir la couleur de ses vêtements, de changer d'amant... » (p. 20-21)

Tous ignorent ce qu'ils font là...

« Personne ne savait pourquoi il était là mais toutes les suppositions étaient permises. Pour l'instant, il importait de convaincre les humains qu'une certaine liberté était possible et que la plaine était à eux. Cette libération était difficile, il le savait. Il faudrait, de plus, réapprendre à vivre, loin de tout dépendance matérielle et culturelle. Face à cette plaine, l'être humain retrouverait sa véritable dimension : n'était-ce pas là un art de vivre infiniment préférable à tout ce qu'on avait connu jusqu'alors ? » (p. 24)

« Alonzo protesta : la poésie jaillissait de ce qu'il y avait de plus profond et de plus intime chez l'homme pour se faire source créatrice, génératrice de liberté, elle était la matrice féconde des arts et des lettres, c'était la force vive sans laquelle l'humanité n'aurait pas d'histoire, sans laquelle l'homme errerait encore, ignorant l'usage de ses bras de feu. Face à cette plaine, il faudrait être poète parce qu'il faudrait bien réinventer la vie. » (p. 27)

Vladia et Alonzo, qu'elle vient de rencontrer, s'avancent dans la plaine pour tenter de comprendre...

« Maintenant, ils pouvaient établir un premier bilan : dix baraquements en béton sans fenêtres mais avec des portes ; un tape-tapis en osier mais pas d'eau, une interdiction de stationner mais pas d'électricité, des rails mais pas de wagons, des miradors mais pas de gardiens (à la gare en tout cas), un soleil chaud mais encore supportable à cause d'une brise rafraîchissante. Ce bilan ne les autorisait pas à tirer des conclusions. Ils devaient aller vers les marais ou au-delà, jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau, des baies sauvages, n'importe quoi de désaltérant.

De la gare, on les vit partir. On pensa qu'ils marchaient en direction des miradors à l'horizon. » (p. 28)

« Mais c'était plus généralement un concert de lamentations : ah ! s'ils avaient pu savoir à quoi s'en tenir, avoir quelques indices, deviner ce qu'on attendait d'êtres humains sans ressources, abandonnés à la gare de triage d'une plaine immense ! Pourquoi ce silence ? et que signifiaient les rails, pourquoi n'y avait-il pas de wagons ? » (p. 29)

« Le vent était tombé. Le soleil au zénith rendait la soif plus difficile à supporter et pas un soupçon d'ombre là où ils se trouvaient mais des champs labourés alentour et les marais que les deux personnages venaient d'atteindre. » (p. 32)

« On ne leur avait rien dit, rien du tout. On les avait fait descendre des wagons sans un mot, ni défense, ni autorisation. Ce silence montrait à quel point ceux qui les détenaient étaient salauds. On avait sonné à leur porte mais les avait-on contraints à suivre ? » (p. 32)

« Alonzo soupira : il était perplexe, il le reconnut. Ou bien on admettait que tout dans cette plaine était le fruit du hasard : la présence des humains, la gare de triage, les champs labourés, les vergers, les cabanes, mais c'eût été un peu hâtif sans un apport de preuves que, pour l'instant, il était incapable de fournir ; ou alors, on admettait qu'il y avait une intention dans tout cela, mais quelle était-elle ? » (p. 36)

Dans la plaine, silence et solitude.

Mais comment revenir à la gare et le dire à cette foule laissée à elle-même ?

Et comment ne pas y revenir ?

« Vladia n'était pas contente, tout ce blabla l'avait agacée surtout depuis les faits nouveaux. Elle voulait retourner vers les séquestrés de la gare, leur faire constater leur erreur, leur donner la preuve qu'ils étaient égarés, que la plaine était à eux, qu'ils ne risquaient rien, qu'ils devaient simplement s'habituer au silence. » (p. 41)

« Une heure ça modifie un horizon. S'ils retournaient à la gare, ils s'exposaient à l'ire incontrôlée et imprévisible des gens que la peur avait fait agir stupidement. Ils avaient soif, et plus la soif les torturait plus leurs réactions seraient imprévisibles. Cependant, il était d'accord avec Vladia sur ce point : on n'avait pas le droit de les laisser ainsi, victimes d'eux-mêmes, bloqués à l'endroit le plus hostile de la plaine. Mais s'ils retournaient maintenant vers les séquestrés, ils risquaient la mort et dès lors en quoi serviraient-ils les autres ? » (p. 42)

« Comment justifieraient-ils leur existence s'ils poursuivaient leur route, s'ils continuaient leur exploration ? A quoi servirait leur vie s'ils laissaient croupir dans l'erreur des gens qui, après tout, avaient été amenés avec le même convoi qu'eux ? » (p. 43)

« Au milieu des éclairs qui semblaient l'escorter, une colonne d'êtres humains avançait, femmes en tête. » (p. 45)

« Nous savons que l'homme peut prendre son destin en mains mais nous n'avons jamais pu le réaliser. Importants par le nombre, affaiblis par les travaux et la faim, on a cultivé notre ignorance, on nous a appris à remercier au lieu d'exiger, on nous a interdit la violence : se peut-il que tant de souffrances aient été vaines, qu'elles se soient perdues dans le néant, qu'elles se soient figées dans le vide et dans l'inutile ?... Nous sommes l'innommable angoisse des mutilés. Qu'est-ce que notre vie ? Et notre destin ne peut-il être autre que porter, féconder, travailler, bâtir des maisons alors que nous vivons dans des mesures moïsiennes, où les enfants puent le moisi. » (p. 46)

« Parvenue au bord des marais, elle s'arrêta un instant. Elle dirait aux humains : prenez possession de la plaine, installez-vous dans les vergers là où la terre est hospitalière, découvrez, explorez ! Elle hésita. Et si Alonzo avait raison une fois de

plus -quel manque de confiance en elle tout de même !- et si elle se faisait mettre à mort uniquement parce qu'elle était porteuse du mot LIBERTE qui même s'il n'avait pas une signification absolue n'en était pas moins dangereux pour ceux qui avaient décidé de régner sur des humains effrayés uniquement par le fait qu'ils n'avaient pas choisi d'être amenés dans cette plaine ? » (p. 55)

« Les gardiens meublaient le silence de la plaine et à cause de cela leur existence devint indispensable à tous les humains. » (p. 63)

« Etre un homme supérieur signifie échapper moralement aux lois qui régissent ordinairement les hommes et j'y suis parvenu, je suis parti à la découverte de cette plaine persuadé que le silence n'était pas un signe d'hostilité alors que tous les autres sont restés à la gare paralysés par le même silence : j'ai eu l'occasion d'assassiner un homme sans raison profonde, il me tapait bien un petit peu sur les nerfs... Et ce crime est pour moi le triomphe de l'absence de peur : j'ai tué face au silence sans éprouver de remords. Quelle victoire sur l'instinct, n'est-ce pas ? » (p. 73)

Vladia se sépare d'Alonzo, revient vers la gare et révèle aux hommes que des gardiens sont là, à donner les ordres, à peupler le silence.

C'est alors l'attente, le doute, la survie... mais supportable !

« A la gare de triage, les humains étaient rivés à ce qu'ils croyaient être leur destin et toute remise en question semblait inutile puisque les gardiens existaient vraiment : tous prétendaient les avoir vus. Allait-on nier une telle évidence ? » (p. 77)

« Peu à peu, les humains en vinrent à se trouver moins malheureux là où ils étaient, parmi les entrelacs de rails et ces baraquements en béton, sur ce sol désolé, entouré de champs labourés où rien ne poussait malgré les jours qui passaient... Cet état de victimes absolues ne leur rendait-il point, du même coup, leur innocence originelle ? » (p. 77)

« Et le temps s'écoulait uniformément sans apporter la clé de l'énigme, mais en tissant lentement, patiemment, une toile dense opaque, collante, qui, semblable à celle de l'araignée était un piège : les habitudes. Et la toile des habitudes soulageait les humains tel un cocon confortable. Elle meublait leur solitude ou leur ignorance, elle était le rituel rassurant qui s'opposait au néant et au silence.» (p. 77)

« Alors ils ne perdaient pas l'espoir d'une issue possible à leur confinement et cet espoir qui se gonflait ou s'atténuait suivant les jours donnait un rythme à leur existence : il les empêchait de sombrer dans la folie ou de tenter des choses qu'ils jugeaient insensés, mais il enlevait aussi toute intensité à leur existence puisqu'ils comptaient sur une intervention extérieure pour s'assurer un salut qui n'aurait dû venir que d'eux-mêmes. » (p. 85)

« Leur détresse était grise et leur espoir manquait de brillant mais l'horreur ne les avait pas encore atteints au plus profond d'eux-mêmes. Elle vint bientôt. » (p. 85)

Et lorsque la vérité éclate - -il n'y a pas de gardien, la liberté est à tous-
Vladia est massacrée et chacun tente de se sauver...

« Et Vladia, sentant qu'il était impossible de se taire plus longtemps et que, en ce qui la concernait, les jeux étaient faits :

-Non, il n'y a pas de gardiens. Notre sort était entre nos mains. C'était pour protéger mon écorce que je vous ai dit cela, parce que vous aviez décidé qu'il en était ainsi rappelez-vous ! »

« Il n'y avait plus d'issue. Il y avait eu une solution dans un passé qui se diluait et finissait par disparaître dans la grisaille humide de la pluie.

Alors ceux qui étaient encore valides s'assirent et attendirent. S'ils ne sont pas morts ils y sont encore. » (p. 93)

La petite monnaie des jours, 1985

C'est...

... l'histoire, dans les années 1950, d'une jeune fille pauvre qui échappe à son destin par la voie des études.

« Rolande faisait grand cas d' « Ecrin de perles », un livre qu'on lui avait donné pour sa première communion et qui contenait quelques nouvelles extrêmement bête-édifiantes où l'on voyait des pauvres, vertueux à faire pâlir un saint...

Bref, pour répondre à son attente, j'aurais dû être un fac-similé de l'image de la pauvre selon « Ecrin de perles » que j'avais lu et qui m'avait donné la nausée : ces êtres dégoulinant de perfection m'avaient poussée à me faire le serment que jamais je ne leur ressemblerais, donc je refuserais les livres de la bienfaisance et, de plus, je ne serais jamais dans les têtes de classe pour éviter, surtout, de ressembler à l'héroïne efflanquée d'une nouvelle intitulée « Les trois robes d'indiennes », une sainte pauvre, bien sûr... » (p. 44)

Trois femmes, trois Parques, dans un appartement surveillent par la fenêtre...

« Les Parques à leurs fenêtres, accoudées, adoucissant leur station par des coussins, car la nature n'avait pas prévu que des bras se croiseraient et prendraient appui sur des rebords en maçonnerie. La rue, la Grande-Rue, devenait accueillante lorsque les marchands de légumes et de fruits installaient leurs étalages, se colorait, se préparait à servir de scènes de théâtre aux petits événements quotidiens, car la rue se changeait pour affronter les différents moments de la journée, laissant la destinée tisser sa drôle de toile. » (p. 13)

... enregistrent ce qui se déroule et le progrès qui gagne du terrain et transforme les mentalités et commentent ...

« Rien ne leur échappait : ni la longueur, ni l'arrondi, ni le plissé, ni les volants d'une jupe, ni la couleur, ni la forme d'un sac, ni l'âge de la dame portant dentelle, ni sa piété, ni son inconduite, ni la sobriété, ni l'alcoolisme, ni le vice, ni la vertu, ni la naissance, ni la mort : prises entre les deux extrémités de la vie, elles trônaient à leurs fenêtres de chaque côté de la

rue, omniscientes, omniprésentes, veillant sur chacun, le chignon serré, dévidant des rubans de paroles qui reliaient le passé au futur. » (p. 14)

... et c'est une partie de la Suisse et de son passé qui revit.

« Elles commentaient longuement la manière dont leur mère avait pétri la pâte à pain ou confectionné des tartes aux pommes -ou étaient-ce des poires ?- et ne savaient plus rien de leur personnalité, sinon qu'elle avait été une sainte morte en bénissant de Seigneur de ses bienfaits...

Mais alors qui se souviendrait de ses luttes quotidiennes et sans gloire pour l'accomplissement d'un devoir sacré, au-dessus de son entendement ? Qui dirait cette tâche aride, austère, de n'avoir été là que pour perpétuer la vie ? Qui peindrait ses mains élargies et usées par les lessives et par l'entretien du feu ? Qui verrait son regard fixé sur un au-delà plus doux ? Qui s'arrêterait un instant devant son humble logis pour s'émerveiller de tout ce qui se trouvait là, acquis au pris de mille sacrifices ? Qui dirait un jour : sans elle, la vie, ma vie, serait-elle parvenue jusqu'à moi ?

Des faibles lueurs s'échappant de ce passé j'en avais déduit qu'autrefois les femmes du peuple avaient commencé leur existence en étant servantes quelque part, les filles étant héréditairement destinées à enfanter, laver, coudre, crocheter, épousseter. Par la suite, les femmes s'étaient divisées en deux catégories : les saintes, comme la maman de Tante Lina Combremont de Grandcour, et les souillons, des ivrognesses en général. » (p. 57)

« La Sainte avait obéi aux dix Commandements, s'était levée avant l'aube, couchée après sa nichée, avait donné la vie à une demi-douzaine, voire une douzaine de marmots, et mis bas presque autant de mort-nés ; elle s'était épuisée à faire vivre sa famille décemment dans une masure bien tenue avec des lits où les enfants dormaient à plusieurs, tête-bêche, une petite maison moisie décorée d'ouvrages au crochet et de lézardes bouchées avec du papier fleurs ; elle avait utilisé un restant d'énergie à prier pour la santé des enfants que Dieu lui avait donnés et pour celle de son mari qui se tuait à la tâche pour assurer le pain quotidien de la famille ; elle avait lavé, raccommodé, fait le feu sans jamais faillir et en buvant de la chicorée...

La souillon avait vécu le poing levé vers le Ciel, injuriant ses enfants dès la naissance, faisant ouf chaque fois qu'il lui en mourait un. Elle avait battu ses rejetons pleins de poux, sales, en guenilles, qui tiraient la langue aux dames de la paroisse et qui criaient des vilains mots au pasteur. La souillon, ivrognesse la plupart du temps, était paresseuse ; elle avait laissé sa maison se lézarder, avait couché son monde sur la paille... » (p. 58)

« Les vieilles tantes aux longues jupes nous reliaient ainsi à un passé que nous n'aurions jamais pu deviner, un passé que nous devons conserver pour le transmettre à d'autres ensuite, comme une comptine. Elles égrainaient leurs souvenirs tout en ayant l'air elles-mêmes de se perdre dans la musique de leurs mots, franchissant d'invisibles barrières, nous faisant pressentir en un murmure à la fois doux et cruel le passage du temps qui érodait les montagnes, se nourrissant de morts, de milliers de morts, de millions de morts. » (p. 56)

Jennifer écoute et recueille le fil de leurs mots ...

« Et nous rentrions à la maison en passant par la Grand-Rue sous le regard des Parques qui trouvaient que des grandes filles comme ça auraient mieux fait d'aider leur mère au lieu d'aller montrer leurs cuisses aux jeunes gens de la plage, c'est que voyez-vous Madame Basset, y a plus de jeunesse et dire que mon temps à leur âge je brodais mon trousseau et je tissais ma toile de ménage... » (p. 35)

« Cependant, chaque jour, malgré ces rêves fous, il fallait traverser cette maudite rue pour aller au Collège. J'essayais de me donner une allure distraite, faisant semblant de ne voir personne parce que je regardais les nuages dans le ciel... » (p. 43)

« De toute façon, j'avais beaucoup de peine à me faire une opinion précise vu que mon père trouvait que la société était plutôt bien faite tandis que ma grand-mère était toujours d'avis contraire de sorte qu'ils ne cessaient, en se chamaillant, de brouiller leurs émissions respectives : l'Europe était en pleine guerre froide. » (p. 30)

« Simplement, le vent qui venait de France amenait la tendance à la grève et la bise, en sens contraire, imposait avec autorité l'esprit de la discipline hérité des Berinois. » (p. 30)

« Cependant, au rythme des nuages traversant le ciel, la rue était, pour ceux qui savaient voir, le réceptacle des espoirs et des inquiétudes, le lieu de la représentation des travaux et des jours. » (p. 31)

... mais conserve –et espère– sa propre vision de la vie, bien différente de celle qu'elle endure

« Il y a des gens qui veulent arriver dans la vie. C'est beau l'ambition, tout de même ! Ces paroles, sifflant à mes oreilles, avaient pénétré en moi à la manière d'une balle de fusil : je me découvrais appartenant à un famille sans idéal, ni ambition, ni économies, sans rien pour susciter son admiration. » (p. 33)

« Je commençais à lire et tombais Dieu sait pourquoi toujours sur des histoires de pauvres qui se faisaient jeter au trou pour des dettes qu'ils ne pouvaient pas payer. A cette réalité usante, je préférais les dieux grecs, exempts de soucis domestiques. » (p. 43)

« Où était donc ce progrès qui, d'après oncle Jean, devait nous apporter le bonheur ? » (p. 81)

« Et puis je ne m'intéressais pas au monde parce que j'étais malheureuse.

Malheureuse d'un malheur que je ne pouvais confier à personne. J'éclatais, j'étouffais, je détestais ma peau de fille du peuple confrontée à celle des rejetons bourgeois. Je haïssais le petit char que je tirais sous le regard d'autrui, dans tous les coins de la ville. J'aurais voulu lire mais il n'y avait jamais de temps dans mes journées pour la lecture ; j'aurais voulu rêver d'autres lieux, construire des univers qui m'auraient sortie de celui fait de petites gens dans lequel je m'embourbais...

J'étais la douleur qui ne pouvait éclore, la couleur qui ne pouvait jaillir. J'étais condamnée à demeurer chenille ténue, à l'écart de tous les émerveillements, tandis que la plupart des filles de mon âge se transformaient en anges de lumière aux ailes d'or, faisant de la musique, brillant à l'école, vêtues élégamment. » (p. 85)

Elle observe les difficultés de sa famille, le travail difficile de sa mère et de son père pour les nourrir.

« Les premières années de ma vie, je les avais passées sur leurs terres, au-delà des cèdres, dans une vieille baraque inconfortable et humide avec un terrain que Marcel cultivait. Un jour, ils en avaient eu assez de cette petite parcelle qui ne leur rapportait qu'une maigre location et, nous mettant à la porte, ils l'avaient reconvertie en lotissement. C'est ainsi que nous avons dû aller habiter en ville et que mon père avait vendu son âme au propriétaire de la grande maison de maître en allant travailler dans son usine. Comme il payait très mal ses ouvriers, Rolande s'énervait :

- Cette paie, en trente jours elle est gagnée, en cinq jours elle est dépensée !

- C'est le loyer de cet appartement qui est trop élevé, expliquait Marcel.

- C'est faux, c'est ton patron qui paie mal !

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? Ailleurs y a pas de travail.

- Tu peux pas faire la grève ? » (p. 29)

« La colère et l'indignation de Rolande qui supportait le poids des jours en chignon serré et en tablier avaient fait trembler toute la maison, comme la foudre s'abattant sur de la tôle. Elle était d'autant plus indignée qu'elle faisait toutes sortes de travaux pour combler les lacunes d'une petite paie. Elle raccommodait les trous, raccourcissait ou rallongeait des robes ou des jupes, y apportant parfois quelques modifications. » (p. 31)

« Marcel aussi cherchait à compenser l'irresponsabilité patronale. Il avait trouvé un petit bout de jardin qu'il cultivait en dehors de ses heures de travail, assurant ainsi une base alimentaire à sa famille. En été, quand il revenait à la nuit, il mangeait rapidement puis préparait des conserves de légumes ou de fruits. Rolande, souvent pressée par un travail urgent à terminer, ne pouvait pas toujours l'aider. » (p. 31)

« Mes parents s'étaient endettés au temps où ils cultivaient la terre et la reconversion de Marcel en ouvrier caviste n'avait pas arrangé les choses...

- Comment voulez-vous qu'on les rembourse ces dettes avec cette paie qui est gagnée en trente jours et dépensée en trois ? disait Rolande qui avait de la peine à accepter que le dur labeur soit aussi mal récompensé. Une fois qu'on a payé le loyer, les assurances des gamins, le gaz, l'électricité, les impôts, le charbon, il reste plus rien pour manger. Je cous les vêtements moi-même et je tricote, le père cultive les légumes et boit pas, alors où passe l'argent ?...

Marcel, qui tenait ça de son chef, disait que sa femme dépensait tout, que l'appartement coûtait trop cher -on n'avait pas idée quand on était ouvrier, d'avoir une salle de bains.

Rolande pensait qu'elle n'y pouvait rien si on ne lui donnait pas assez d'argent et que s'il la faisait déménager dans un de ces taudis moisis sans eau chaude et avec W.C. à l'étage comme ceux de la Tour de l'Horloge, elle préférerait tout plaquer et retourner se palcer comme bonne-à-tout-faire.

Henriette affirmait à haute voix que c'était le patron qui payait mal, que les autres ouvriers du grand manitou n'étaient guère mieux lotis et que Rolande ne demandait jamais assez pour le travail qu'elle faisait à la maison...

Mais Marie prétendait que c'était à cause de moi que mes parents recevaient des commandements de payer parce que j'étais au Collège et que le Collège c'était réservé aux riches. » (p. 41)

« Mais les dettes avaient aussi leur côté comique. Lorsque les provisions de confitures-maison tiraient à leur fin, la bienséance voulait que nous n'achetions que de la confiture aux quatre-fruits, une infâme bouillie pour bourses plates, un magma rouge, mélange de pommes, de pruneaux, de rhubarbe et de groseilles ne comportant aucune trace de ces fruits, de la purée de courge teintée ou de betterave rouge, n'importe quoi, mais de toute façon c'était un légume qu'on voulait nous faire prendre pour un fruit, une vessie pour une lanterne...

Au mois de mars, nous entrions dans la morne saison des petits déjeuners. Henriette nous traitait, évidemment, de pôvres petits Suisses pénibles et vous croyez que les Français pendant la guerre se préoccupaient de ce qu'il y avait dans leur confiture ? » (p. 45)

... et qui explique aussi la dureté des relations humaines

« Souvent, en voyant trimer Rolande et Marcel, je me demandais s'ils pouvaient avoir des sentiments : ils nous embrassaient rarement ; ils ne laissaient transparaître aucun signe d'affection l'un pour l'autre. Mais comment les sentiments auraient-ils pu se glisser en eux, engagés quotidiennement dans une lutte qui avait fini par « appauvrir leur sève et durcir leur écorce ? » (p. 81)

Elle a une sœur, Marie...

« Marie était mon aînée, avait déjà affronté toutes les situations. Elle était impitoyable avec les marchandes et trouvaient toujours une manière d'obtenir un litre de lait pour le prix de trois quarts, et un demi de frais pour le prix d'un rassis. » (p. 62)

« Marie avait confectionné en cachette, avec une vieille robe, un maillot de bain en deux pièces et l'avait porté un dimanche après-midi lors d'un concours local de natation se déroulant dans le lac. Elle avait osé aller chercher les résultats du concours en passant par la rue de la ville, vêtue de ce qu'elle appelait son bikini, déclenchant toutes sortes de colères sourdes ou exaltées...

Malheur à celle par qui le scandale arrive ! Le bikini de Marie avait mis à nu tous ses défauts : à l'école, qu'elle manquait souvent en rédigeant de fausses excuses pour aller Dieu sait où, elle ne faisait rien, répondait avec insolence à son maître, capitaine de l'armée -comment osait-elle braver un homme qui, de l'avis général, était une sommité et un des plus beaux fleurons de notre société ? » (p. 65)

« Alors le maître d'école-capitaine de cavalerie avait fait savoir à mes parents que Marie avait un grand besoin de se faire dresser et que le meilleur moyen de la corriger était de l'envoyer chez des paysans. » (p. 66)

« Le placement de Marie s'était d'emblée inscrit dans l'ordre relatif des choses : quitter la maison à quatorze ans peut paraître précoce aux uns et tardif aux autres et se faire corriger par des paysans, un remède pour les uns et un remède pire que le mal pour les autres.» (p. 67)

Peu à peu la situation économique s'améliore...

« Cependant, depuis que Marie se faisait corriger à la campagne la situation économique s'améliorait. Les régions horlogères, les premières touchées par la baguette magique de la fée Conjoncture, était notre Eldorado. » (p. 68)

« Les cercles très mobiles du bien-être s'élargissaient et nous atteignaient certains jours, refluant en d'autres occasions : ainsi nous mangions de la viande parfois la semaine... » (p. 112)

« Le spectre des jours sans pain semblait rejoindre la malle aux souvenirs pour y être mangé aux mites. Marcel, totalement remis, avait repris son travail. Rolande partait de la maison trois jours par semaine, nous revenait le soir, ses jambes à varices alourdies et endolories par une journée de repassage. Les pensionnaires ne venaient plus. Du côté de la clientèle pour qui elle blanchissait, le compte à rebours avait commencé : la machine à laver le linge avait réussi une percée importante sur le champ de bataille des ménages et les bourgeoises ne donnaient plus que les grosses pièces pour s'éviter la peine du poids des draps. La corvée du petit char m'échappait : j'avais convaincu à coups de pied, celui qui était hiérarchiquement au-dessous de moi, le frerot-des-jurons, de prendre la relève ... » (p. 121)

... au grand désespoir des Parques...

« Les Parques annonçaient bruyamment la fin d'un monde où leur œuvre allait en s'effilochant dans la progression des jours. Elles avaient accueilli avec enthousiasme l'aspirateur, la cireuse, la machine à laver le linge, tout en prétendant que, bien sûr, le travail fait à la main était d'une qualité supérieure mais il fallait bien reconnaître que toutes ces machines reposaient les femmes. » (p. 70)

« Et puis les jeunes filles n'en faisaient plus qu'à leur tête, n'écoutaient pas leurs conseils, se mettaient à fumer pour les narguer, certaines portaient des robes provocantes, se maquillaient, voulaient choisir un métier, prendre un amant, acheter des conserves et dire de vilains mots ! » (p. 71)

« Alors pour les Parques, flouées en fin de compte de leur raison de vivre, le monde pouvait prendre fin. Elles l'ont attendue jusqu'à leur mort, cette fin, et même, elles ont eu le temps de le voir s'emballer encore plus ce monde qu'elles ne reconnaissaient plus, surtout que, la

plupart de leurs fenêtres donnant sur la rue, la Grand-Rue, elles pouvaient contempler à leur guise ce qu'elles redoutaient : les gens avaient la danse de Saint Guy ; ils allaient, venaient dans tous les sens, avec des voitures, des motos ; les queues du dimanche étaient toujours plus longues, mais où prenaient-ils donc les sous pour acheter tout ça ? Est-ce que l'argent était gagné honnêtement ? Et d'où leur venait ce besoin de voyager ? Où allaient toutes ces voitures ? De leur temps, on n'avait pas la bougeotte à ce point : on restait chez soi et on passait le dimanche en famille... » (p. 72)

... et de la grand-mère Henriette

« Les jours d'Henriette se perdaient dans un long lamento murmuré mezzo voce rappelant un autrefois idéal où Rolande avait jonglé avec une chemise à rapiécer tout l'après-midi et me l'avait fait livrer le soir pour acheter du lait et du pain. » (p. 73)

... pourtant déjà moderne

« Henriette me l'a dit. Tous les jeudis elle file à Genève, mmh ! ... J'imaginai l'amant, ombre vaincue par les revers de fortune, traversant la rue, se faufilant chez elle de manière à éviter l'ire des Parques se répandant en ragots bruyants. » (p. 92-93)

« Et quand l'ombre magique de l'amant s'évanouissait pour faire place au quotidien végétatif des femmes, je sonnais à sa porte pour aller prendre le thé qu'elle servait dans des tasses en porcelaine de Chine, le savourant longuement tandis qu'elle me parlait, elle qui se trouvait à l'autre bout de la vie, de cet arc de temps qu'elle avait parcouru en luttant, chaque jour, pour ne pas tomber dans le « Kinder, Kirche, Küche » et puis tu deviens un déchet comme la mère Basset et tu meurs ouf !, ce n'est pas ça, non ce n'est pas ça que j'attendais, tu penses bien, mais quelque chose de plus délicat, qui ne se dise pas, qui se sente et qui nourrisse mon espoir, car au-delà de tout ce qui se dit généralement, j'aimerais bien savoir, moi, ce que c'est que la vie d'une femme ? » (p. 94)

Avec le tourisme qui se développe, le progrès se marque aussi dans la famille de Jennifer...

« Malgré nos millionnaires délicats, le tourisme se développait... c'est ainsi que Rolande a trouvé, non du travail, parce que de ce côté-là elle était largement pourvue, mais un emploi rémunérateur, lavant le linge ou la vaisselle. » (p. 72)

« Le retour de Rolande avait précédé le départ des hirondelles et sur le lac l'installation d'une foule de canards et de foulques venus du Nord. Alors Henriette, pour la retenir à la maison, lui a donné l'idée de s'acheter une machine à laver le linge : elle pourrait faire du blanchissage pour une clientèle qui ne serait pas difficile à trouver avec toutes ces petites dames qui se mettaient à travailler en dehors de leur ménage... » (p. 75)

« Rolande m'avait envoyée déposer dans quelques boîtes aux lettres de la publicité écrite à la main, mentionnant ses tarifs très avantageux de blanchissage-repassage et comportant cette adjonction soulignée en rouge : On cherche et on porte le linge à domicile, de sorte que, sans

consultation préalable j'ai été désignée pour les courses parce que personne d'autre n'aurait pu le faire à ma place. » (p. 76)

« A part les lessives, Rolande avait pris deux pensionnaires pour le repas de midi. Ainsi, l'argent tombait régulièrement dans le gouffre sans fond des besoins du ménage. » (p. 79)

Progrès économique qui justifie l'arrivée des Italiens

« Ensuite, il y a eu les Italiens. Il y en avait toujours eu mais disséminés, on les avait à peine aperçus. A une époque lointaine, il y en avait eu beaucoup même, dans le bâtiment surtout, car eux seuls savaient bien construire : comme les hirondelles, ils arrivaient avec le printemps et repartaient avant l'hiver et, comme les hirondelles, ils maçonnaient...

Cette première vague de la reprise économique nous avait amené des Italiens qui venaient, pour la plupart, de la plaine du Pô : ils avaient grandi dans des masures sans eau courante, ni électricité, où s'entassaient hommes, femmes, enfants, poules, chèvres. » (p. 114)

Ainsi, Jennifer mûrit sur fond de guerre et de misère, sur fond d'Histoire en Suisse, en France...

« Je laissais souvent mon imagination dériver vers cet autrefois où les robes étaient longues, les hommes galants, les femmes timides, la richesse immense et la pauvreté désespérante. J'étais contente, malgré tout, d'être née à une époque qui me permettait de suivre le Collège car je percevais très distinctement que la culture était le seul moyen d'échapper à l'asservissement auquel les gens du peuple semblaient avoir été soumis, fatalement, dès leur enfance. » (p. 96)

Et devenue grande, elle délaisse, chaque matin, la rue des Parques...

« Et quittant la rue, la Grande-Rue chaque matin pour me diriger vers les écoles, je les ai délaissées, reniant les gestes ténus qu'elles accomplissaient encore régulièrement, pour se

donner l'illusion de la continuation. Elles devenaient des personnages en cire se dirigeant à petits pas vers la rive indicible du temps. Je savais qu'elles appartenait au passé, je savais aussi que je refuserais la trame préparée selon le rite immuable qu'elles connaissaient par cœur. » (p. 128)

« Alors pour ne pas décevoir leur attente, j'ai repris à mon compte le choix d'une de mes camarade qui s'était inscrite dans une école qui, en deux ans, formait des institutrices privées...

Mes parents ayant obtenu un prêt d'honneur pour les frais d'écolage, j'ai pris le train, chaque matin, pour aller à Lausanne vers les écoles, quittant la Grande-Rue. Chaque trajet m'apparaissait comme une étape obscure mais nécessaire qui devait m'initier à un tracé indéfinissable en termes précis mais dont les contours différait sensiblement de celui décrit par les Parques. Qui n'approuvaient nullement mon ralliement à un système d'études représentant à leurs yeux une trahison évidente : quand on est née fille du peuple, on ne cherche pas à s'asseoir plus haut que son derrière... » (p. 127)

... qui s'éloignent autant que le passé dépassé...

« Les Parques continuaient à descendre à l'horizon, certaines ayant rejoint cette partie toujours dans l'ombre de la destinée humaine. Elles s'en allaient, éjectées par cette grande force centrifuge qu'elles avaient appris à connaître, au fil du temps, indicible, inexorable, contre laquelle elles avaient souvent, au nom des autres, lutté à coups de tisanes fébrifuges tout en sachant, pourtant qu'il fallait bien le subir ce petit choc qui d'un coup sec vous pousse vers l'autre rive du temps.

Elles s'en allaient, emmenant avec elles leurs secrets de buanderies et de cendres qu'elles avaient coulée, et de linge qu'elles avaient passé au bleu d'outre-mer tout en noircissant les voisins, invariablement, mois après mois ; elle disparaissaient en laissant dans un coin de leur cuisine ce qui leur avait servi de bible et de journal intime : des recettes écrites à la main, transmises de génération en génération, comme une chanson de geste ; et ces petits livres calligraphiés étaient le recueil des batailles qu'elles avaient menées pour confectionner, à partir des produits de la terre exclusivement, des plats variés et économiques ; elles s'en allaient soulagées de voir que les jeunes femmes qui leur succédaient ne connaîtraient plus cette existence de sentinelle qu'elles avaient menée, toujours en veille, à traquer la saleté, à dépister des trous, à se lever la nuit pour un enfant malade et plus il y avait d'enfants plus il y avait de luttes nocturnes à mener.

Mais elles s'en allaient attristés, aussi, de voir que celles qui devaient les remplacer perdraient bientôt le souvenir de ces connaissances et cette habileté qui avaient été la raison même de leur présence au foyer et sur terre. » (p. 117-118)

Personne alors ne se doute...

« Personne ne se doutait alors que quelques décennies plus tard, par un mouvement de retour du balancier, d'autres jeunes femmes, élevées dans les grande villes et qui n'avaient connu que les boutons à presser et les sachets à jeter, partiraient, de leur plein gré, vers les campagnes, souhaitant retrouver le mode de vie autarcique des vieilles Parques des communautés rurales et artisanales. Beaucoup en sont revenues : la science et la force ancestrale étant perdues, elles n'ont pas su renouer les fils ni remettre le métier en marche. »
(p. 129)

Terre noire d'usine, paysan-ouvrier dans le Nord vaudois au XXe siècle, 1990

« Les contacts que j'ai eu avec de nombreux lecteurs m'ont persuadée qu'il manquait, à l'édition romande, un livre racontant sans fioritures les conditions de vie de personnes nées au début du XXe siècle dans un pays profondément agricole et qui, parvenues à l'autre bout de ce siècle, ont assisté à des transformations profondes: les champs de betteraves ou de pommes de terre, autrefois cultivés avec tant de peine, se sont couverts d'habitations, petits locatifs, maisons mitoyennes, villas; la paysannerie, qui était un gros pourvoyeur d'emplois jusque dans les années cinquante, s'amenuise dangereusement, la société ne produit plus que des cols bleus et des blancs. Cela donne *Terre noire d'usine*, un documentaire pour lequel je me suis livrée à un certain nombre de recherches et interviews de personnes. »

Quelle est l'histoire des régions industrielles du Jura?

Janine Massard, passionnée par les interférences entre les diverses classes de la société, les schémas de comportement des individus, les modes de fonctionnement de la société, donne la parole à Jacques et reconstitue ainsi la réalité quotidienne des paysans, des domestiques de campagne, nés dans les villages du pied du Jura, élevés pour le travail de la terre et pour l'obéissance, vivant en autarcie, et dont le mode de vie va, en l'espace de quelques années, se transformer, en l'espace de quelques années.

C'est l'histoire de Jacques et à travers lui de toute une génération....

« Pendant deux ans, j'ai accumulé les témoignages, consulté la presse de l'époque. Avec la matière que j'avais, j'aurais pu faire un roman. Mais je n'ai pas voulu : j'ai préféré reconstituer le récit d'une vie, avec les faits bruts, choquants parfois, en me tenant, délibérément, en dehors de la littérature.

Pourquoi ce parti pris ? Parce que j'avais dans la tête toutes sortes d'images innocentes ; le maître de la moisson bénissant sa tablée avant de couper le pain ; le vigneron montant à sa vigne, la hotte sur le dos, avec le sourire du lac pour toile de fond.

Au fur et à mesure que parlaient ceux du Nord vaudois, d'autres images se sont imposées : les petits agriculteurs-journaliers, trimant sur leurs lopins de terre, occultant, par l'alcool, la dureté de leur vie. La plupart des enfants de ces petits paysans, paysans sans terre, sont allés travailler dans les usines de la région. » (p. 7)

« On a trop souvent privilégié l'image d'un peuple paysan « sain, joyeux, pieux ». Tout ce qui viendrait brouiller cette opinion procède du manque de civisme et même de l'obscénité.

Jacques le dit, et tous les autres témoignages le confirment : chez le petit, tout petit paysans, les choses marchaient mieux quand le père ne buvait pas. Et puis, il y avait des villages où tout se passait différemment : la terre produisait plus, les gens s'entendaient entre eux, etc. Mais plus la vie était difficile, plus les gens buvaient, plus la malveillance s'installait.

La partie restée dans l'ombre m'intéressait donc. J'ai éprouvé une urgence à la restituer avant que ne disparaissent les derniers témoins de cette Suisse qu'on n'aime pas évoquer.

Ce travail de recherches m'a permis d'avoir un coup d'œil sur le siècle, sur l'évolution et la transformation des classes populaires, sur la grande pauvreté en Suisse, dont je croyais, comme tout le monde, qu'elle avait pris fin en 18. » (p. 8)

« Un jour, je me suis dit qu'il fallait aller fouiller le mythe, découvrir la réalité, mesurer l'écart. Puisque je connaissais Jacques, je lui ai demandé de me décrire sa région. A l'approche de la huitantaine, il pouvait out me dire, il n'avait plus rien à perdre. » (p. 10)

Jacques est fils d'agriculteur.

Deux sœurs et un demi-frère.

La vie se passait au rythme des saisons et l'enfant participait au travaux de la ferme.

Lorsque son père meurt, Jacques devient domestique à Vuitboeuf.

La rencontre avec Otto sera déterminante...

LES VILLAGES DU PIED DU JURA

« Et même, dit-il, si j'ai dû gagner ma vie dès l'âge de treize ans, n'allez pas vous imaginer que j'ai eu une enfance pire que les autres. Mon père était petit agriculteur et possédait deux-trois de tout : champs, têtes de bétail, prés, jardins. Ses quelques biens n'étaient pas suffisants pour produire sa nourriture et celle de ses bêtes, alors il louait des terres pour compléter. Quand on était en location, on savait ce qui vous pendait au nez : le bail pouvait être résilié si le propriétaire avait besoin d'argent. » (p. 14)

« L'hiver 1918 a été très froid. Les températures sont descendues bien en-dessous de zéro et pendant longtemps. Un dimanche après-midi, je suis allé, avec ma mère, au bord du lac : il y avait une vague complètement gelée, de la hauteur d'un homme. Nous, à la campagne, on a continué à se chauffer, comme d'habitude, avec le bois mort qu'on allait ramasser tout au long de l'année dans la forêt. On aurait eu de la peine, d'ailleurs, à se procurer du bois de chauffage, qui avait atteint des prix fous. Je vois encore mon père taper sur la table et crier :

-Huitante francs le mètre cube, ils sont fous à la Commune, c'était quinze francs avant la guerre !

Malgré sa colère, nous étions mieux lotis que les citadins qui attendaient du charbon de l'Allemagne, c'était même pour cette raison qu'on avait envoyé pratiquement tout notre bétail de boucherie de l'autre côté du Rhin. Le charbon qui est arrivé cette année-là était au-dessous des quantités prévues et les gens des villes ont pu passer l'hiver avec dix degrés dans leurs pièces, treize dans les salles publiques. Seules les chambres de malade avaient droit à une température plus supportable. Ma sœur aînée était en place à Lausanne, à ce moment-là. Elle

nous écrivait que c'était dur de crever de froid et que Madame sa patronne avait au moins une fourrure à se mettre sur la peau, tandis que'elle, elle avait attrapé une mauvaise toux et comptait sur le printemps pour s'en remettre.

J'entendais parler de bombardements à l'étranger et de temps en temps c'était chez nous qu'une bombe s'écrasait.

Mon père ronchonnait parce que le blé avait été réquisitionné par la Confédération. Il a hurlé quand il a appris que la récolte d'un village avait été détruite par les souris et les rats : Berne avait traîné les pieds pour aller prendre livraison de la marchandise.

Les citadins manquaient de pain, les paysans n'en prenaient pas des indigestions non plus, et des bavures de ce genre indignaient tout le monde. » (p. 26)

« Pendant toute la période de mon enfance, je n'ai connu qu'une vie organisée en fonction des saisons et des travaux de la terre. Comme tous les gamins des campagnes, j'ai travaillé aux champs. Quand j'allais à l'école, je le faisais avant ou après. » (p. 32)

« Ce qu'ils disaient, ces repentis ?

A peu près tous la même chose : qu'ils avaient commencé à s'enivrer dès l'âge de quatorze ans en suivant les traces de leur père. Qu'ils étaient tombés sur un petit patron qui leur faisait la paie le dimanche matin, après le culte, au café. Alors ils ne décollaient plus de l'endroit. Et quand ils avaient bu toute leur paie, ils allaient acheter de l'esprit de vin pour continuer. Souvent, ils ne retournaient pas au boulot le lundi. » (p. 55)

« Nous vivions donc dans une petite ferme : quelques vaches, quelques prés, quelques champs. Mes parents étaient travailleurs. J'avais deux sœurs, l'une avait dix ans de plus que moi et l'autre huit ; un demi-frère, un enfant de l'Enfance abandonnée qui était traité comme mes sœurs et moi, ce qui prouve bien que mon père n'était pas un mauvais bougre. J'ai toujours pensé que c'était la boisson qui rendait méchant.

A quatorze ans, ma sœur aînée est partie comme servante de ferme dans un village, à côté de la Broye, où elle est restée deux ans. Ensuite, elle s'est placée comme bonne à tout faire à Lausanne. » (p. 57)

« Elle est restée trois ans dans cette place. Elle ne s'est jamais remise de cette toux qu'elle avait attrapée pendant l'hiver dix-huit, quand il avait fait si froid et que les pièces ne pouvaient pas avoir plus de dix degrés.

Elle a épousé un gendarme, un beau parti pour la fille d'un petit paysan : à la sécurité de l'emploi s'ajoutait le prestige de l'uniforme...

Mon père n'a pas pu s'enorgueillir longtemps du mari de sa fille : elle est morte deux ans après son mariage. » (p. 58)

« Mon autre sœur est restée à la maison, comme beaucoup. Elle a travaillé chez un pierriste à Grandson, tout en continuant à aider ma mère. Et puis elle a eu un pépin : elle s'est trouvée enceinte. Avoir un enfant illégitime dans les années vingt, c'était une épreuve douloureuse, humiliante, pour la personne concernée. Pour la famille aussi. » (p. 58)

« Je n'avais pas tout à fait treize ans quand le drame est arrivé à la maison : mon père est mort. Il travaillait aux champs. Il s'est affaîsé. C'était fini. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre et devinez qui s'est amené illico ? Ceux que mon père avait cautionnés. Ma mère, déjà éprouvée par la perte de sa fille aînée, n'a pas su leur tenir tête. Il a fallu

vendre. Tout vendre. On lui a laissé un petit bout de maison, elle est allée en journées pour sagner sa vie, et moi je suis parti petit domestique à Vuiteboeuf.

Cette situation n'était pas gaie, mais les dégâts étaient limités : une de mes sœurs était morte, l'autre était mariée et mon demi-frère travaillait comme amâtre valet au village. J'étais donc le dernier. » (p. 59)

« C'est à Vuitboeuf que j'ai fait le petit domestique. Je devais m'atteler à toutes les tâches en rapport avec ma force et mon âge. Disons que le petit domestique participait à tous les travaux de la ferme. » (p. 60)

« Je me logeais pas près de l'écurie, je me levais très tôt. En hiver, il fallait traire avant d'aller à l'école. Une fois que c'était terminé, venait le nettoyage des socques à la fontaine, sinon c'était l'engueulée du régent qui inspectait mains et souliers avant de commencer à nous faire conjuguer les verbes ou réciter les tables de multiplication.

Quand je rentrais de l'école, mon premier souci était de me rendre utile. Les devoirs venaient en dernier lieu, quand j'en avais terminé avec les travaux de la ferme. C'était tard, souvent, mais j'avais une bonne mémoire et tout était expédié en deux temps trois mouvements.» (p. 62)

« Les premières voitures que j'ai vues ?

Une ZL, qui appartenait au vétérinaire d'Yverdon. Ces voitures étaient fabriquées à Saint-Aubin, ensuite à Pontarlier. Entièrement cousues main : le moteur, l'usinage se bricolaient avec des moyens simples et il fallait un temps fou pour en mettre une sur roues.

Les toutes premières, on les a vues avant quatorze. Drôles de bestioles qui allaient quand ça voulait bien, et il leur fallait de la bonne volonté pour démarrer. Elles avaient toutes le même défaut : l'allumage ne valait pas tripette. On n'avait pas encore introduit l'électricité dans les batteries. » (p. 71)

« L'électricité, on l'a installée pendant la guerre : les Clées avaient une usine qui approvisionnait les villages environnants. Le courant électrique avait attiré quelques industries consommatrices de force, comme les pierristes de l'horlogerie à Baulmes. Ces ouvriers-là faisaient jaser : le père d'Emile me racontait qu'en 1902, ils mangeaient à l'hôtel !

-C'était l'euphorie, l'éden, tu peux pas t'imaginer comment c'était, ces ouvriers qui gagnaient si bien leur vie alors qu'autour d'eux les petits paysans et les artisans survivaient ! » (p. 73)

« Otto, le père d'Emile, me fascinait. Il avait voyagé. Il avait été compagnon. Parti de La Sarraz, autour de 1890, il était allé jusqu'à Lyon. Il racontait comment les compagnons s'organisaient, se mettant à plusieurs, allant là où il y avait du travail, et quand le travail était terminé, ils repartaient. » (p. 76)

« Dans cette première partie de ma vie, Otto est un des rares hommes chaleureux et désintéressés que j'ai rencontrés. Il était artisan et venait d'ailleurs. Il avait voyagé. Est-ce que c'était ça qui le rendait si différent des autres ? En lui, j'ai trouvé un père qui m'a aidé à faire des choix. Il m'a dit :

-Si t'as pas de terre, arrête de la travailler, sinon tu seras domestique toute ta vie. Apprends un métier. Mais ne t'établis pas artisan dans un de ces villages, tu vois comme il faut courir pour se faire payer. » (p. 78)

L'apprentissage, la rencontre avec Suzanne...

YVERDON

« A la fin de ma scolarité obligatoire, je suis resté encore deux ans à Vuiteboeuf, à faire le domestique de campagne. Je voulais mettre un peu d'argent de côté pour mon apprentissage. Ensuite, je suis retourné dans mon village, auprès de ma mère.

J'avais une quinzaine d'année quand j'ai commencé à m'intéresser à la vie publique. Je lisais les journaux, et je me souviens qu'on recommandait à tous les jeunes, filles et garçons, d'apprendre un métier. On disait que c'était la meilleure protection en cas de crise. » (p. 79)

« Pour l'apprentissage, ma mère m'a encouragé: elle connaissait trop bien la condition des domestiques et des journaliers. » (p. 79)

« Au moment où j'ai fait mon apprentissage, il existait trois catégories d'ouvriers : ceux qui avaient un certificat de capacité et qui le faisaient bien sentir aux autres. Ceux qui n'en avaient pas, qui s'étaient formés sur le tas et que personne n'estimait. Tout en bas, les manœuvres, ceux qui prenaient le travail que les autres ne voulaient pas et qui ne demandait aucune formation, comme les porteurs de briques, sur les chantiers : les « botches ». » (p. 85)

« En revenant au village, je n'ai pas fait que retrouver la vie avec ma mère, je n'ai pas commencé un apprentissage seulement, j'ai aussi rencontré Suzanne. Nous avions le même âge. Elle venait d'un village voisin. Et pourtant, c'est sur le quai de la gare d'Yverdon que j'ai fait sa connaissance. » (p. 97)

« Elle avait connu une enfance comme toutes celles et tous ceux qui avaient eu un père ivrogne.

Elle avait plusieurs frères et sœurs et, pour elle, pas question d'apprendre un métier. Comme elle était l'aînée, elle est partie bonne à tout faire, à quinze ans. Elle revenait au village, en visite, une fois par année, deux fois peut-être. Elle me fascinait parce qu'elle avait voyagé : elle avait été à Lausanne, Genève et même à Paris. Toutes ces villes qu'elle avait vues, où elle était à l'aise, alors que je me sentais si gauche à Yverdon ! » (p. 97-98)

« Elle aimait lire, Suzanne, et s'intéressait à toute la richesse du monde. Pour vivre, il lui fallait une présence spirituelle, comme elle disait. D'ailleurs, son goût pour la lecture avait commencé par la Bible, qu'elle connaissait à fond. Quand à moi, j'étais sur le chemin du rejet de la religion, dans laquelle je voyais un rapport de force, surtout. » (p. 98)

« Alors, on est partis dans la vie, Suzanne et moi. On se contentait de petites joies qui étaient de grands bonheurs, pour nous : la forêt, la montagne, les balades dans la nature, les fleurs, les champignons, les bêtes, toute une observation qui nous émerveillait. La nature était notre seconde demeure et j'étais très heureux avec Suzanne. Vivre avec elle me paraissait le meilleur rempart contre la dureté de la vie. » (p. 99)

LA MOB

« Pour les hommes mobilisés à Sainte Croix, la guerre n'est pas quelque chose qui se déroule ailleurs, très loin. » (p. 104)

« Vers 1944, des rumeurs inquiétantes commencent à circuler : par les journaux, la radio, on entend parler de camps d'extermination, de Juifs massacrés par centaines de milliers. A Sainte-Croix, on n'a pas connaissance de filières de passeurs pour les Juifs, comme à Genève, à la Vallée de Joux ou ailleurs. On sait, par le Journal, qu'Hitler a pris des mesures pour résoudre la question juive, on sait qu'il existe des camps de travaux forcés, mais rien de plus. -L'information passait mal pendant la mob et puis, dit Jacques en croisant les bras sur son ventre rondet, est-ce que ça aurait été bon pour notre moral de savoir ce qui se passait vraiment ? Est-ce que ça aurait été bon, aussi, qu'on sache que la Suisse n'était pas le petit îlot de neutralité qu'on imaginait et qu'il se faisait tout un trafic que beaucoup auraient réprouvé ? Ne valait-il pas mieux être sous-informés ? Mais malgré la drôle d'ambiance qui régnait, c'est pendant la mob que j'ai pris conscience de mes droits. J'ai été confronté à d'autres ouvrier : sous l'uniforme, la différence ville-campagne a disparu. J'ai compris l'importance du regroupement ouvrier face aux patrons. » (p. 106)

SAINTE-CROIX

« On ne s'installe pas dans ce gros village industrialisé comme on veut. » (p. 109)

« Après la guerre, Sainte-Croix s'enveloppe encore. On construit partout. Les usines s'agrandissent. Les patrons font bâtir des immeubles pour loger la main d'œuvre. Des sociétés coopératives d'habitation offrent des parts de cent francs, payables par tranches mensuelles. Ouvriers et patrons construisent : la Commune vend le terrain à des prix modiques. « Quand le bâtiment va... » C'est le début du boom. La prospérité s'annonce. » (p. 109)

« Lors de son installation à Sainte-Croix, Jacques se rend compte que même si les salaires sont plus élevés que ceux de la plaine, ils ne suffisent pas pour que l'on puisse en vivre. Il est père d'un petit garçon. Il a beau tourner et retourner les pièces avant de les dépenser, il manque toujours de l'argent quelque part.

Alors, il fait comme tout le monde : avec sa femme, ils se mettent à organiser leur vie quotidienne de manière qu'il y ait chaque jour à manger, et non un jour sur deux, par exemple. D'autant plus que le petit crédit à l'épicerie du village, c'est fini. » (p. 112)

« A cette époque, la plupart de ceux qui travaillent en usine sont de tout petit paysans de montagne ; ils ont une vache ou deux à l'écurie, une basse-cour et un jardin potager. Le travail d'usine est considéré comme un salaire d'appoint. » (p. 113)

« A la fin de la guerre, c'est le boom et tout change : on construit des appartements avec salles de bain...

Si je prends mon carnet de paie de 1944, j'avais, comme ouvrier qualifié, un franc trente-cinq à l'heure. Et le travail à l'heure était exceptionnel. Il représentait une amélioration des conditions par rapport au salaire aux pièces. En déduisant les retenues, l'assurance-maladie, la caisse de retraite, l'assurance-chômage, plus une taxe spéciale pour la mob, il me restait trois cent vingt-huit francs par mois. Mon appartement, deux pièces plus une grande cuisine, plus une salle de bain, coûtait huitante francs, chauffage non compris...

On n'aurait pas pu se nourrir complètement avec ce qui restait de la paie, ni s'habiller. Ce qui nous permettait de nous en tirer un peu mieux, c'était le travail effectué pendant le temps libre. » (p. 114-115)

« Au moment où j'ai construit ma maison, j'ai prévu trois chambres supplémentaires, de manière à pouvoir accueillir des pensionnaires à demeure...

Comme beaucoup d'autres ici en haut, ma femme préférerait tenir une petite pension plutôt que d'aller travailler en usine. Elle a essayé, mais n'a pas tenu le coup plus d'un mois... » (p. 116)

« Les femmes des ouvriers jouaient un rôle considérable. Elle travaillaient au foyer, pratiquaient l'économie de bouts de chandelles, récupéraient le plus petit chiffon, retournaient un habit, refaisaient une culotte. Pour gagner quelques sous... » (p. 118)

A l'usine... les premiers syndicats, les saisonniers

TERRE NOIRE D'USINE

« Le mot CAMARADE avait une importance considérable. Il représentait tout un espoir d'évolution de la vie. J'étais le rebelle contre l'ordre établi et le mot CAMARADE me faisait ressentir la fraternité, l'entraide mutuelle ; il était porteur de la rébellion, une rébellion visant à la modification du genre de vie, à l'amélioration de l'existence du travailleur, quel qu'il soit, où qu'il soit.

Je voulais le bien-être de chacun. Un bien-être qui ne pouvait s'obtenir, me semblait-il, que par la voie communiste, et cette conviction me faisait croire à ce que je faisais, elle me donnait le courage de militer. » (p. 139)

« Mon fonds d'idées était plus virulent que celui des socialistes, vous le savez. J'étais attiré par le communisme qui allait plus loin que le socialisme, mais je en suis très vite rendu compte que mon idéal ne correspondait pas à la manière dont le communisme se développait. Toutes les trahisons me rendaient malheureux, parce qu'elles saccageaient des idéaux qui auraient pu se réaliser pour le bien de l'humanité en général. » (p. 140)

« Ce que pensaient les femmes des activités de leur mari ? A aucun moment, elles ne les ont empêchés de militer. Malgré cela, la femme de l'ouvrier est restée longtemps dans l'ombre. A part le travail à la chaîne, elle n'osait prendre aucune initiative. On lui faisait sentir son infériorité sociale et son manque d'instruction. Comment aurait-elle osé prendre la parole. » (p. 141)

« L'itinéraire de Jacques dans les usines de Sainte-Croix a commencé chez Thorens, où il est resté huit ans, simple ouvrier. Pas d'avancement : il n'était pas du bon bord et commençait à émettre une odeur qui ne convenait pas à ces fundamentalistes chrétiens que sont les Darbystes. » (p. 143)

« La mésentente avec le chef va crescendo : Jacques est congédié. Et s'engage dans la maison concurrente, deux cents mètres plus loin. » (p. 143)

« Cette entreprise avait à sa tête deux patrons qui n'arrêtaient pas de se chercher des rognés. » (p. 144)

« J'ai quitté cette usine, en me disant qu'ils pouvaient tout aussi bien continuer à s'amuser sans moi, et je suis allé m'embaucher chez un petit artisan. Là, on confectionnait la boîte à musique au complet : la marqueterie, la boîte prise au plot, tout. Ces deux années ont été pour moi une renaissance. » (p. 144)

« Les ouvriers étrangers arrivaient dans le but de gagner de l'argent pour l'envoyer à la maison. Les années passant, ils ont réussi à faire venir la famille, la parenté, et de cette manière, la proportion des étrangers a augmenté. Ici, dans les belles années de la conjoncture, il y avait plus de cinquante pour cent d'étrangers. Les Sainte-Crix ont mis du temps à s'adapter à cette situation, puis ils se sont aperçus qu'ils avaient en face d'eux des gens comme eux, ni meilleurs, ni pires. Un peu plus ouverts, pourtant, moins avides et plus francs. » (p. 150)

« Tous ces étrangers ont amenés quelque chose à la localité, à la mentalité : leur folklore, leur amabilité, une amabilité que nous n'avons pas...

Ces ouvriers nous ont apporté quelque chose d'important : ils ont atténué le côté un peu seroile de l'ouvrier suisse qui, hélas, s'est trop souvent mis à genoux devant son patron.» (p. 151)

« Je me souviens de la grand-maman d'un de nos patrons : elle passait dans les ateliers, ramassait les bouts de ficelle qu'elle trouvait, et, quand elle en avait recueilli cinq ou six, attrapait les contremaîtres par les oreilles et leur disait très gentiment :

-On ne doit pas les négliger, ces petits bouts de ficelles, parce que, moi, je les apprends et je les réutilise pour attacher des paquets !...

Sans vouloir pleurnicher sur le passé, les gens de ma génération ont été drôlement scandalisés quand il a fallu jeter les premières bouteilles.

Autrefois, les bouteilles étaient précieuses, on les gardait, on les lavait, on les entassait, on les resserrait, on les vendait à ceux qui les recherchaient parce qu'ils en avaient besoin. » (p. 152)

En ... fin

« Pour moi, aussi, la boucle était bouclée : en 1975, j'ai pris ma retraite. Quand la forteresse Paillard s'est effondrée, j'ai dit : -Le capital a montré des erreurs de gestion, la main-d'œuvre tringue ! Voilà dans quelle estime on l'a toujours tenue, la masse ouvrière ! J'ai pensé : « Et si tout redevenait comme avant ? Et si on la retrouvait, cette vie au jour le jour avec ses hauts et ses bas, l'insécurité et tout le tintouin ? Est-ce que les générations actuelles auraient autant de résistance pour supporter ce que nous avons enduré ? » (p. 154)

« Mon père a vécu comme son père, comme son grand-père. Les générations se transmettaient un mode de vie qui se répétait : la misère, le plus souvent. Pour moi, comme pour tous ceux qui sont nés à cette époque, tout a été chamboulé... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise encore ? Que ma retraite n'est pas dorée sur tranche mais que je vis bien tout en continuant à compter. J'ai pu garder ma maison, mon auto, j'ai fait quelques voyages. Est-ce ce la l'amélioration du niveau de vie de l'humanité ? » (p. 154)

DEVOIRS ENVERS L'HOMME

*Quand vous l'épousez, aimez-le
Après le mariage, étudiez-le
S'il est honnête, honorez-le
S'il est triste, égayez-le
Quand il s'ennuie, amusez-le
Quand il cherche querelle, ignorez-le
S'il est noble de sentiments, louez-le
S'il est confiant, encouragez-le
S'il aime aller en société, accompagnez-le
Enfin, faites-kui croire que vous le comprenez
Mais qu'il ne sache jamais que vous le gouvernez. » (Journal d'Yverdon 1910)*

A QUOI PENSENT LES FEMMES

*A 4 ans, elles pensent aux bonbons et aux sucreries,
A 7 ans, à leur poupée favorite,
A 13 ans, à leur petit bon ami,
A 18 ans, elles rêvent à un riche mariage,
A 21 ans, elles entrentvoient leur premier bébé,*

*A 35 ans, elles se désolent de leur premier cheveu blanc,
A 40 ans, elles se lamentent de leurs rides prématurées,
A 50 ans, elles se souviennent du passé,
A 60 ans, elles ne s'intéressent plus qu'à leur petits-enfants.*

(Journal d'Yverdon, 910)

Trois Mariages, 1992

Trois histoires autour du mariage, du couple, de l'amour. Amours possibles ou impossible, amour sans mariage ou mariage sans amour...

Dans la première nouvelle, trois tantes s'invitent...

« La première fois que je les ai vues, c'était sur une photo de mariage. Celui d'Edmée, précisément...

On aurait dit qu'elles avaient plus de chance que les autres figures photographiées : le temps n'avait pas altéré leur image... » (p. 10)

« Edmée me demandait d'écrire une histoire sans progression. Juste le commentaire de quelques photos, en somme. Les trois tantes me parlaient d'une réalité crue tout en me conseillant de la transformer selon leurs rêves...

J'étais bloquée.

Que les personnages d'un roman ou d'une nouvelle possèdent leur propre logique et échappent à leur auteur, je le comprends. Mais qu'ils se mettent à l'interpeller, à lui donner des ordres, cela me dérangerait tout de même. » (p. 20)

LE BERCEAU DES OMBRES *ou trois cérémonies pour trois générations successives*

« Le mariage d'Edmée a lieu au début de l'année 1937. La mariée, une grande fille brune aux traits réguliers, donne le bras à Eugène. Elle porte un tailleur noir et un chemisier gris-souris en crêpe de Chine. Elle tire un mouchoir de son sac pour essuyer une larme. » (p. 11)

« Demi-sourire de la mariée, qui enfile aussitôt les gants tout en embrassant discrètement sa tante. Sourire énigmatique par contrition, émotion, éducation ? Qu'en sait-elle ? Elle n'a jamais eu le temps de se demander qui elle était. Et si elle le savait, elle ne pourrait pas le dire. » (p. 12)

« Edmée et Euène ont eu trois enfants, **Jacqueline**, Alice et Pierre, et vingt ans plus tard, au mois d'octobre, la fille aînée se mariait. Les participants à la noce, neuf personnes en tout, avaient rendez-vous debant l'Hôtel de Ville. » (p. 22)

« La cérémonie religieuse aura lieu ce matin, à onze heures et demie, après on ira manger au restaurant et on se quittera, merci quand même pour tes bricelets, je leur ferai un sort avec Robert.

Eugène ronchonne : encore un de ces **mariages à la sauvette**, et ça veut dire qu'à deux heures on reprendra le train et que tout sera fini, pendant qu'il y en a d'autres qui commenceront leur cérémonie ! » (p. 25)

« Ce mariage, vingt ans plus tard, ramena les trois tantes sur l'écran.

Apparition plaintive : personne ne le avait invitées...

Il fallut leur expliquer, en détachant bien les syllabes qu'au moment de ce ma-ri-age-là, el-les étaient trop âgées pour se déplacer, el-les marchaient avec une canne, les an-nées a-vaient courbé leur dos... » (p. 31)

« Les tantes ont dû attendre vingt-cinq ans pour avoir une mariée en blanc. Alice n'avait pas l'intention de se mettre un fil à la patte ni le temps de faire des enfants, disait-elle à sa mère qui se méfiait de ces paroles, et Pierre s'était contenté d'un mariage civil.

Un jour, **Léon**, le fils aîné de Jacqueline, le bébé clandestin de « la noce à la sauvette », selon Edmée, annonce son mariage à l'église. » (p. 34)

« Ensemble, elles se mirent à pleurer sur Edmée :

-Pauvre femme, dirent-elles entre deux hoquets, elle a manqué de chance dans la vie : le divorce de Jacqueline, dix ans après son mariage raté, un simple passage à l'état civil pour ce sans-Dieu de Pierre, et Alice... la luxure.

-Là, mes petites tantes, vous exagérez. Alice est une femme moderne, une célibataire libre d'aimer qui elle veut. Et en cinquante ans, les mœurs ont évolué. » (p. 35)

« Il a réussi, Léon.

La journée d'automne est douce, colorée par les feuillus. Il se marie dans une petite église romane à flanc de coteau, au-dessus d'un village. Un cadre parfait pour une noce.

Les cloches sonnent. Les invités sont nombreux : parents, oncles, tantes, cousins, cousines, amies, amis.

Tous s'acheminent vers l'église. Léon vient à la rencontre de ses invités, vêtu d'un élégant complet-veston coquille d'œuf qui tombe bien, malgré sa silhouette emâtée. » (p. 38)

« Floriane, la mariée, nous attend devant l'église, en longue robe blanche, pas de voile, mais une petite couronne d'oranger dans les cheveux. Brune, jolie, elle a dans le regard un air d'être ailleurs. Elle salue le groupe, comme si elle ne voyait personne. » (p. 38)

« Eugène et Edmée arrivent les derniers. Tout essouffés. Ils ont eu des problèmes pour parquer leur voiture...

Ils ont les cheveux blancs, maintenant. Des rides-soleil plissent le visage d'Edmée et font ressortir ses grands yeux lumineux. Elle est restée mince et ne s'est pas voûtée. Avec l'âge, les pommettes d'Eugène sont devenues plus saillantes, ses yeux se sont enfoncés dans les orbites et quand il rit, Edmée a l'impression de revoir sa belle-mère, morte en 1941. » (p. 39)

« Jacqueline porte un tailleur-smoking noir avec un chemisier blanc. Elle a maigri ; le visage est cerné, marqué, ravagé ; les cheveux ternes. De la belle jeune femme blonde, il ne reste que les yeux reflétant la lumière du ciel sur un lac agité. » (p. 40)

« Je les aperçois enfin, les trois tantes en robes de soie verte, mauve et grège. Elles portent des talons à bobines et des chapeaux à voilette assortis. Elles se tiennent dans un coin de l'église. Les rayons du soleil tombent sur leurs chapeaux mais leur visage est dans l'ombre. » (p. 40)

« Jacqueline a pris place à droite du marié. Elle refuse d'adresser la parole à cet imbécile de Robert assis à côté d'elle à cause des convenances. » (p. 46)

« Son voisin de droite, Robert le chauve, père du marié, sourire béat planant sur la mauvaise humeur qu'il ressent à côté de lui, n'ose pas se tourner vers son ex-femme : trop de rancœurs, de vieilles rognés n'ont pas été évacuées chez Jacqueline ; ça le surprend, lui, il ne connaît pas la rancune. » (p. 46)

« Ensuite, j'ai guetté les silhouettes archaïques. Je prise d'affection pour ces tantes et j'aurais voulu savoir, tout de même, ce qu'elles pensaient de cet étrange mariage...

J'ai utilisé tous les subterfuges. J'ai annoncé les noces de Jacques...

« J'ai pensé que je le sèverrais en racontant comment Eugène et Edmée avaient fini par céder à la tentation, vendu leur maison et leur jardin pour plus de deux millions.

Riches, ils dépensaient sans rien donner aux pauvres, s'offraient des voyages autour du monde, croisières de luxe, avion Concorde, hôtel Hilton... » (p. 50)

« Ces péchés en cascades ne firent pas revenir les tantes. Pas même à la mort d'Edmée, après cinq ans de cette vie dissolue ; pas même quand Eugène se mit à prendre goût aux femmes de location -ce mot, je l'écrivis exprès, espérant qu'elles surgiraient en demandant des explications. » (p. 52)

« Un peu après le mariage de Léon, Eugène et Edmée, qui allaient respectivement sur leur soixante-huit et soixante-neuf ans, se sont rendus chez le notaire pour leur testament.

-Il faut prévoir, a dit Eugène, je ne veux pas qu'on transforme mon jardin en parcelles de terrain à bâtir. Et comme personne ne veut reprendre cette terre pour cultiver, j'aimerais que des enfants viennent jouer dessus. Je vais léguer ce terrain à une fondation qui s'occupe de déshérités. Ils pourront faire du camping en été... Edmée a approuvé. » (p. 53)

« Une fois le testament rédigé et signé, ils se sont sentis soulagés.

Ils continuent à cultiver leur terre. Le samedi, ils vont vendre leurs légumes au marché. On les aime bien, Edmée et Eugène. Et leurs enfants, qui connaissent la valeur du terrain, sont très gentils avec eux.

S'ils ont rencontré beaucoup de cailloux sur le parcours de leur vie, ils se dirigent vers la mort en marchant sur le sable fin. » (p. 54)

DANS LES BRAS DU SOLEIL ou... la passion secrète d'une jeune veuve pour son jardinier

« Malgré tous ses efforts pour remettre l'homme dans son état de nature, Suzanne se retrouve seule, avec ce jardin, dans une maison bien trop grande pour elle. S'il y avait eu un enfant... Elle en aurait souhaité trois. Lui aussi. L'adoption ? » (p. 69)

« -Tu devrais vendre, lui avait dit sa mère.

Quoi, se séparer du jardin où ses souvenirs les plus secrets se cachaient dans les pierres de la rocaille ? Liquider mon monde peuplé de rêves ? » (p. 69)

« Elle défait ses bagages, aère ses vêtements, trie son courrier, ouvre la lettre de Liliane qui lui souhaite un bon retour chez elle, va faire le tour de son jardin. Plus beaucoup de fleurs, à part les roses ; malgré la mauvaise herbe, elles sont superbes...

mais c'est la dernière fois que je m'absente aussi longtemps, à cette saison surtout. Qu'est-ce que j'ai eu en contrepartie ? Les retrouvailles avec ma sœur, ses enfants, son mari, joies et agacements compris, j'ai aussi admiré des bougainvillés qui reproduisaient toutes les variations du rose au violet, mais pendant ce temps, j'ai perdu ma glycine, son parfum entêtant, sa couleur bleu pervenche, elle devait être particulièrement belle cette année à voir ces quelques grappes tardives ; ces miettes du festin royal me narguent, et les clématites s'accrochent à la barrière pour me prouver qu'elles existaient au temps où je n'étais pas là. » (p. 73)

« Le même soir, le téléphone sonne vers sept heures. Une voix d'homme demande si à ce numéro on peut donner des renseignements à propos de l'annonce pour le jardin. Non, il n'est pas jardinier de métier, mais il se débrouille très bien, il a grandi à la campagne, il est au chômage technique, voilà pourquoi... » (p. 76)

« Elle voit un homme de trente-cinq ans qui transpire en escaladant la route très raide... » (p. 76)

« Il a fait le tour des deux terrasses. Il la rassure. Dans trois ou quatre jours, cinq s'il venait à pleuvoir, le jardin aura repris son aspect normal. Le lendemain, il viendra très tôt, il arrachera la mauvaise herbe à la main, celle des roses et des rocailles, il sarclera et verra s'il

faut bombarder la vermine, il a fait si froid début mai que toutes les petites bestioles ont dû y passer... » (p. 78)

« Elle a de lac hance : il n'a pas confondu les roses et les laiterons. Il sait travailler, cet homme, et quel dos su-perbe : on voit chaque muscle bouger quand il manipule son sarcloir. Un homme sain. Elle l'appelle en lui demandant de s'arrêter un instant et de s'asseoir pour la collation...

Il s'est assis et Suzanne a été saisie par l'haleine du soleil déposé sur la peau, combinée à l'odeur de la transpiration, légère, mobile, vivante, troublante...

Ses narines conservent et installent dans son corps cette odeur qui l'a troublée.» (p. 84)

« Malgré toute la peine qu'il se donne pour ne pas être aimable avec elle, elle sent, présente, l'attrance évoluer en elle, Suzanne sois sage, il y aura un an au mois de juillet que ton... » (p. 91)

« Avec son mari, elle a connu une véritable histoire d'amour. » (p. 95)

« Vous savez, madmae Fichquet, j'ai l'intention de demander à ma tante Louise de venir vivre chez moi. Elle est amusante et elle a toujours rêvé de faire du parapente. » (p. 105)

« Mais c'est mon rêve le parapente. Ma chère petite, j'ai soixante-huit ans cette année, je crois que je vais pouvoir commencer à m'amuser. Tu ne fais pas marcher ta vieille tante, ma chérie ? Et je pourrai habiter chez toi quand je voudrai ? Mais ta mère ? Ah, elle trouve que c'est trop raide. Evidemment, elle a tout ce qu'il faut chez elle. Oui, ça ne me gêne pas, et puis il y a ce beau jardin pour nous promener. » (p. 110)

« Heureusement, Louise est le contraire d'Idelette qui, après avoir beaucoup pleuré la mort de son beau-fils, aurait souhaité faire de sa fille sa meilleure amie et une compagne de voyage agréable. Suzanne aime prendre l'avion, se dépayser, aller voir les Van Gogh en Hollande ou les demoiselles d'Avignon à New York, ou encore les deux versions du Bain de Susanna à la Vieille Pinacothèque de Munich, elle préfère le tableau avec les satyres accroupis dans les buissons, mais pas d'absences prolongées, ce jardin, son œuvre d'art, au bout de quelques jours, il faut qu'elle le revoie, le palpe. » (p. 111)

« D'ailleurs, tout sera terminé aujourd'hui, vous ne le reverrez même plus et demain, vous pourrez contempler le jardin dans sa splendeur retrouvée.

Avant midi, aujourd'hui, tout sera dit entre eux, elle le sait. Elle a préparé le café et les croissants. Elle a sorti la confiture, le miel, pressé des oranges, elle lui offrira un bon petit déjeuner requinquant. Dans le fond, la journée s'annonce bien. Le téléphone de madame Fichquet en est le signe...

Elle attend.

Il sera en face d'elle. » (p. 114)

« Si elle a espéré ce moment !

Elle attend toujours. » (p. 115)

« Sortir ? Aller voir depuis le salon, plutôt parce qu'on ne sait jamais comment les choses risquent d'évoluer.

Elle se plaque contre la vigre., regarde immobile, la bouche entrouverte...

Au-dehors, l'éclatement. Le masque et la machine, comme une déflagration,

Un typhon sur le jardin avec une vitesse démultipliée s'abat. » (p. 115)

« Quand elle est allée au salon pour ouvrir les fenêtres, elle a trouvé Suzanne à cheval sur la méridienne, la main cramponnée à l'espagnolette, comme si elle avait voulu ouvrir la fenêtre avant de...

avant de mourir.

Le cri de madame Fichquet a résonné dans toute la maison.

L'autopsie a révélé que Suzanne était morte d'une rupture d'anévrisme une vingtaine d'heures auparavant. » (p. 117)

LES FRONTIÈRES DE TON CORPS ou... l'histoire d'amour et pourtant de mensonge vécue par Aziz l'étranger et la plantureuse Olga...

« A la lecture de cette petite annonce Homme début quarantaine ferait la connaissance d'une dame très forte âge indifférent

Olga sent son corps frémir par ondes successives. Ce message est pour elle, la quinquagénaire, abandonnée il y a vingt ans, avec trois enfants. » (p. 122)

« Une soif difficile à supporter quand elle se compose de solitude. Et les chères amies qui vous ignorent : une femme sans homme c'est une bombe à retardement...

Les amies ont pris leurs précautions. Ses parents aussi. Des gens très bien, les parents d'Olga. Des Chrétiens fondamentalistes. Quand elle s'est retrouvée sans ce mari que Dieu ne lui avait pas choisi, ils ont fermé leur porte. » (p. 123)

« Pour vivre, Olga a été concierge, caissière, vendeuse, repasseuse. Alors l'élégance, la minceur...

Absorbée par l'éducation de ses trois enfants, elles n'aurait jamais imaginé un homme, un autre homme que le père de ses gosses, dans son lit, non et non, avec ces je t'aime-chérie-amour, mots-pièges, pacotille verbale qui veut dire quoi à la fin ? » (p. 123)

« La cinquantaine et ses enfants loin de la maison : l'aîné, technicien ; la deuxième, infirmière ; l'ex-petite dernière, Edith, la plus débrouillard, avait terminé des études de droit. Elle voyageait aux Etats-Unis avec un ami...

-Quand je reviendrai, maman, je défendrai celles qui se font jeter, je traquerai les irresponsables qui effacent les enfants de leur mémoire, c'est bien ce qu'a fait papa, n'est-ce pas ? » (p. 124)

« Les exercices d'élocution ont fait de moi, maman, une menteuse, parce que si j'avais dit : nous, Madame, on est restés chez nous et on a mangé des choses qui remplissaient la maison de bonnes odeurs, elle aurait répondu : et ensuite ? Ce n'est pas une activité propre au dimanche ça ! Il n'y avait pas d'ensuite, les bonnes odeurs, c'était notre luxe. Ils auraient tous ricané si j'avais dit la vérité, alors je décrivais des promenades dans la forêt, des cueillettes de

champignons. Ma spécialité, c'étaient des parties de pêche sur notre bateau, oui Madame, on a un vrai bateau qui va sur l'eau... » (p. 125)

*« Mais, il faudra se mettre nue, supporter de voir un homme en face. Pourra-t-elle ?...
Et, s'adressant au miroir : que peut chercher un homme auprès d'une femme aussi enveloppée que toi ? L'image de sa mère, parce que la sienne était délicieusement dodue et douce. » (p. 128)*

*« Une semaine plus tard, on sonne à la porte...
Aziz, il est Turc, ça fait presque cinq ans qu'il a quitté son pays sans espoir de retour, la vie n'y est plus possible...*

Il dit, heu, bon, que mmh, c'est bon, très bon, il est à la recherche d'une âme sœur, mais heu pas n'importe laquelle, les Orientaux aiment les femmes plantureuses, et ici, elles vous seroient de la salade sans huile, des fruits sans sucre, de la pâtisserie édulcorée artificiellement. Ce mot, il a eu du mal à le prononcer...

Ses yeux noirs brillent et fixent Olga. Il parle avec un demi-sourire. » (p. 130-131)

« Bon, ça le gêne un peu d'en parler, mais il le fera parce qu'elle lui plaît, Olga, et il tient à garder son estime. Il a été marié mais kil n'a pas eu d'enfants. Il a renvoyé sa femme chez son père. Après son remariage, elle a donné naissance à un petit garçon. Il a compris que la stérilité, c'était lui. Il s'est traité d'imbécile par la même occasion.

Un jour, en se promenant dans la montagne, il a eu une révélation : il tenait la chance de sa vie, à condition d'avoir le courage de quitter ce pays : il était quasiment seul au monde. Son père était mort, son frère avait de la famille et une peine folle à nouer les deux bouts. Aziz avait dit à son frère : ramasse tout ce que j'ai.

Et il était parti. » (p. 132)

« Il dit Olga. Elle répond Aziz, je crois que pour aujourd'hui, nous en avons assez dit.

Et vu.

Ils décident d'attendre quatre jours : on est lundi, on se reverra vendredi, si le charme opère encore...

Alors oui.

C'est exactement ce qu'elle pense. » (p. 133)

« Il est devant elle, dans le salon, elle le fait asseoir.

Emu, émue.

Où sont les mots qu'ils avaient préparés l'un et l'autre, soigneusement, durant ces quatre jours ? » (p. 136)

« A partir de ce jour, Olga et Aziz ont vécu ensemble : elle avait de la place, trois pièces plus une cuisine. Elle lui a dit :

-Viens chez moi, ce sera plus confortable que ta chambre. » (p. 137)

« Un soir d'hiver, Olga annonce à Aziz que son Edith, la petite dernière, la plus débrouillarde, va enfin rentrer des Etats-Unis. Elle ne viendra pas habiter chez elle, non, mais elle est contente de la savoir de retour, tout simplement, elle a eu si peur qu'elle s'entiche des Etats-Unis, qu'elle s'y installe, comme la fille à Babette qui a fini par sombrer dans des histoires de drogue... » (p. 139)

« Edith traînait son enfance, blessure vive prête à ressurgir à la moindre allusion. Pourquoi son père avait-il trouvé tous les prétexte pour éviter ses enfants ? » (p. 141)

« A mesure qu'elle grandissait, Edith sentait qu'elle devait à son père plus qu'une simple ressemblance physique. Les évidences affleuraient, mais elle les repoussait par solidarité envers Olga, pour mieux se révolter contre l'homme qui avait gommé de sa mémoire l'existence de trois enfants. » (p. 142)

« A son retour des Etats-Unis, Edith apprend que sa mère vit depuis un an avec un homme plus jeune qu'elle. La surprise, puis le trouble quand elle voit la figure d'Olga. Jamais elle n'a observé cette célébration du bonheur sur un visage. On lit la même chose sur celui d'Aziz. Leur sourire énigmatique les transforme en Sphinx unis pour l'éternité. » (p. 145)

« En reposant les papiers sur son bureau, Edith a la tête qui se vide d'un coup, comme si un vent glacé l'avait traversée : elle vient de lire un dossier envoyé par les correspondantes d'Ankara. Une dizaine d'hommes sont recherchés par leur femme qu'ils ont quittée quelques années plus tôt.

Dans le « paquet », il y en a un qui correspond au signalement d'Aziz, même nom de famille, même âge. Il aurait abandonné les siens six ans auparavant sous prétexte d'un travail ailleurs, aurait promis de leur envoyer de l'argent et de les faire venir ensuite. » (p. 146)

« Mais non, Süleyman G. ne peut être Aziz G., décide-t-elle. Elle prépare le message pour le télécopieur : envoyez photo mari, photo épouse, photos enfants si possible, et complément d'information, mesurerait-il un mètre soixante, mais surtout envoyez photos, sinon identification impossible.

Elle s'interdit l'angoisse.

Quatre jours plus tard, un courrier d'Ankara. Elle ne se précipite pas pour l'ouvrir. Elle va vers Julie, sa collègue, et la persuade de descendre boire un café au bar malgré des pincements, ces vieux pincements de cœur non dominées, comme au temps de son enfance, quand il fallait affronter tout un monde d'hostilités.

La gorge sèche pour dire :

-Qu'est-ce que tu ferais si tu t'apercevais qu'à force de traquer les mexs qui abandonnent femmes ou gamins tu risques de briser le parcours de quelqu'un qui aurait enfin trouvé son équilibre grâce à un de ces déserteurs familiaux ? » (p.148)

« Edith s'est décidé à ouvrir l'enveloppe. Elle savait. » (p. 148)

« Piétiner le bonheur de sa mère ? Pourra-t-elle ? Son combat ? » (p. 149)

« Faut-il introduire le drame après un bon repas ? Tous les éléments sont là, pourtant, à portée de main...

Elle ne peut pas, Edith. Le drame lointain se rapproche et pourtant elle n'ose pas casser ce qu'elle lit sur le visage de sa mère : l'apaisement, l'effacement du passé, et cette étrangeté troublante qui l'éclaire. » (p. 157)

« -Avec Julie, on pensait aller voir le bonhomme mais plus j'y pense, plus je ressens de la violence et un sentiment d'écoeurement à l'égard de ce type. » (p. 163)

« Et l'échéance est venue. Comme la mort. Elle s'est présentée, un matin. L'évidence était là. Il n'y avait pas d'autre issue, même.

Edith a pris sa voiture, est arrivée chez sa mère, a posé sur la table la photo de la femme.

Elle a compris, Olga. Très digne, elle a dit :

-C'est... » (P. 164)

« Edith, d'une voix douce, les mots viennent facilement, trouve-t-elle, lui dit qu'elle n'est pas obligée de chasser Süleyman ; elle peut l'aider à s'occuper de ses enfants, lui proposer de les inviter pour les vacances....

Tu as droit au bonheur, maman, eux, ils ont droit à une protection : l'insupportable là-bas c'est le mépris à l'égard des pauvres et des enfants, un mépris plein de violence. » (p. 165)

« Depuis le jour de la révélation, Olga a encore vécu quelque temps avec lui. Elle s'est mise à marcher dans les rues de la ville.

Pour réfléchir, a-t-elle dit...

Un jour, par exemple, elle a compris qu'elle lui avait servi d'abri et de nid contre la réalité qu'il niait, d'où l'importance de son tour de taille...

Quoi, perdre ce bonheur qu'elle avait découvert ? Elle en voulait encore de cet amour, on n'enlève pas les sentiments comme la poussière, un coup de plumeau et hop. Elle le voulait, oui, cet homme, malgré le poids du passé et le mensonge, plus je marche moins j'abdique, je comprends mieux, même si je pense mal, je l'aime encore. On ne se détache pas facilement des images. » (p. 177)

« Le même soir, elle a expliqué à Süleyman qu'elle ne voulait plus le revoir, qu'il aille chercher ses enfants, et leur mère aussi, on ne pouvait pas arracher des enfants à leur mère d'une manière aussi brutale...

Elle le renvoyait malgré elle, sa décision était prise...

Elle se débrouillerait pour combler le vide de la séparation, elle n'avait pas une âme de partageuse, on ne va pas contre sa nature. Après le festin, elle ne se contenterait pas de miettes, c'était une question de dignité, mais elle ne ferait pas de drame, elle le promettait : elle avait assez de souvenirs pour nourrir ses rêves. » (p. 179)

« Malgré lui, Süleyman a fait venir sa famille en Suisse. Il l'a installée dans un petit appartement en attendant de trouver mieux. Sa femme prend des cours de français. Il l'accompagne dans les supermarchés. Les enfants vont à l'école. Le père attentif suit leurs devoirs de près.

-Nous ne sommes jamais perdus si nous apprenons à courir plus vite que la nuit : cette phrase, mon grand-père la tenait d'un conteur. Il nous la répétait souvent.» (p. 183)

Ce qui reste de Katharina, 1997

« Pourquoi y-a-t-il dans la vie des instants où la vérité apparaît dans un flash ; pourquoi doit-elle ensuite s'installer en travers de la gorge comme une grosse épine ? » (p. 66)

Nouvelle traversée du siècle mais côté bourgeoisie.

« Les Allemands sont en France et Hitler a signé un traité avec Staline. » (p. 68)

Roman dans lequel une femme âgée fait le point sur sa vie après le décès de son fils.

« Elle n'acceptera jamais cet évanouissement soudain. Il lui a fallu des années pour surmonter la mort attendue de son mari et on exigeait d'elle qu'elle « se fasse une raison » de la disparition de son fils ? Elle y a joué toute sa vie à ce petit jeu du contentement, la seule philosophie inculquée par sa mère ! » (p. 10)

« Elle dans la vie, lui dans la mort. A son âge, quelle différence entre l'une et l'autre? » (p. 10)

« Elle a mal à sa vie. » (p. 10)

« De son royaume familial, il ne reste que Katia, sa fille remariée dans une ville lointaine, un beau-fils qu'elle n'aime pas, des petits.enfants qui existent dans un ailleurs inconnu d'elle et

pour qui elle n'est plus cette grand-maman qui réjouit avec une peluche ou quelques sucreries bien ciblées. Elle est plutôt une curiosité, une sorte de vieux gramophone rétro qui ne peut s'empêcher de leur parler d'elle, de sa vie, commencée dix-huit ans après le siècle, en Allemagne. » (p. 11-12)

« Pourtant, c'est bien la seule chose qu'elle possède, ce passé de femme restée au foyer pour y élever cinq enfants dont deux seulement sont les siens. » (p. 13)

« Bien corsetée moralement par sa mère, il lui a manqué de la force de caractère ou une dose d'inconscience peut-être pour s'en tirer, ce qui lui a valu ensuite de tirer sa vie comme un pensum... même si son mari était gentil, taiseux mais gentil. » (p. 63)

« Restent les regrets.

Regrets de ne pas avoir été Katharina poursuivant sa route, adoïenne que pourra.

Regrets de ne pas s'être laissée prendre par le charme du Graf von Z.

Regrets de n'avoir pas construit sa vie elle-même. » (p. 64)

L'héroïne est allemande, née en 1918...

« Katharina a toujours cru au jeu du contentement, la vie l'y a contrainte.

Enfance dorée sur fond de guerre parentale...

L'enfance de Katharina ?

Une nurse, des domestiques, des fêtes, des dentelles, du champagne français et du Château d'Yquem, des vacances au bord de la Méditerranée. Ulrike emmène sa camériste et la gouvernante des enfants.

Puis, la guerre entre les parents...

Des cris, des paroles venimeuses qui dressent des barricades que Katharina ne parvient pas à franchir : elle n'ose pas dire à son père qu'elle l'aime. Il faut éviter de fâcher maman. » (p. 16)

« Et pourquoi cette mère qui fait du silence une vertu cardinale, pourquoi se livre-t-elle, devant ses enfants, à une telle exhibition de la mésentente conjugale ? » (p.16)

Elle quitte l'Allemagne à 18 ans et, après son collège en Suisse, est engagé chez le Docteur Gondebroek pour garder les enfants...

« Katharina n'a pas encore 18 ans quand elle quitte l'Allemagne. D'elle, on dira et on répétera que c'est uen beauté : grande, blonde aux ydeux bleus si clairs qu'ils brillent dans la pénombre. Elle est mince, musclée, sportive aussi...

Malgré sa nouvelle pauvreté, Ulrike rêve encore, à l'instant où Katharina entre au pensionnat, d'un grand mariage pour cette fille si pleine de grâce et de noblesse.

Mais l'Histoire veille. » (p. 18)

« La sœur des deux demoiselles qui dirigent l'institut où réside Katharina, le pensionnat des Bruyères, à Auvernier près de Neuchâtel, est mariée à un médecin. Trois maternité en cinq ans et autant de fausses couches sont venues à bout de sa résistance. Elle cherche précisément une jeune fille pour s'occuper des enfants...

Katharina accepte.

A partir de mai 1937, elle s'occupe des enfants du docteur Gondebroek à E.» (p. 20)

« Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'elle est entrée dans un monde où tout se tait et se taira. » (p. 22)

« Le travail de la jeune fille consiste à surveiller les gosses qui s'ébattent dans le verger, elle joue avec eux, les lave, les fait manger...

Ces choses si rapidement dites remplissent pourtant ses journées et Katharina découvre l'inaltérable destinée féminine. » (p. 25)

« De sa chambre mansardée, Katharina écrit des lettres à sa mère...

Les journées déroulent le temps à coups d'heures qui s'additionnent en gestes répétés. A part quelques cris et larmes, quelques manifestations de satisfaction, tout ressemble à ce qui s'est fait la veille.

Est-ce cela la vie, maman ? écrit Katharina.

Non, non ma fille, les jours ne sont pas pareils aux jours, fais confiance à mon flair. Chaque jour s'écoule en lui-même et contient ce qui prépare le lendemain. Et là, personne ne peut dire de quoi ils era fait. Pour l'instant, le silence est la mère des vertus. » (p. 27)

A la mort de son épouse ...

« Personne ne sait que Jeanne porte la mort en elle.

Une septicémie, tapie dans son corps fragilisé par les maternités et les fausses couches, se développe et l'enlève en deux jours à ses enfants. Son mari médecin assiste, impuissant, à son agonie. » (p. 29)

... le docteur demande sa main à Katarina

« Quand Katharina apprend que le docteur Gondebroek s'est rendu à Stuttgart dans le but de demander sa main- la tienne bien sûr c'est ainsi que cela se pase chez les gens bien élevés-, son étonnement éclate : comment, cet homme qui la regardait à peine tant qu'elle était chez lui, cet homme serait amoureux d'elle ? » (p. 34)

« Au début, Katharina hésite. Cet homme a presque le double de son âge, il a trois gamins, elle est à peine sortie de l'enfance, elle se faisait une autre idée de celui qui partageait sa vie, elle ne le voyait pas si vieux. » (p. 36)

« Elle dit oui. Ce « oui », prononcé sous la double pression de sa mère et du chantage au suicide, avait presque fracturé ses dents serrées, comme si, à l'intérieur d'elle, quelque chose - son système psychosomatique ? -savait déjà qu'elle allait être aspirée par l'incontrôlable et que ce mariage serait un naufrage qu'elle masquerait elle-même en chantant la mélodie du bonheur. » (p. 39)

Années difficiles durant lesquelles Katarina se sent prise en otage par sa mère, les enfants de son époux...

Elle s'enfuit à Bâle...

« Il y a de ces gestes qu'elle devrait faire, qu'elle ne peut pas : comment manifester de l'amour maternel à Martin, Jean ou Christine, comment les réprimer, comment les aimer en grondant... elle n'est pas leur mère, il y a des droits qu'elle se sent incapable de prendre, elle n'a que quinze ans de plus que Martin, elle le considère comme un petit frère... » (p. 49)

« Katharina ne voit pas comment elle pourrait arrêter sa mère dans la conquête du pouvoir domestique, elle a toujours été dominatrice, alors... Les choses doivent être comme cela, pense-t-elle. Elle a été éduquée dans l'obéissance absolue...

Et puis il y a le chœur familial qui ne cesse de lui chanter *mezza voce* qu'elle est trop jeune, trop expérimentée, pas assez intellectuelle, pas assez quoi encore ? Pas assez musicienne ! » (p. 52)

« Katharina éclatée rêve de fuir cette maison qui n'a pas besoin d'elle finalement. Elle aimerait revoir son pays, son frère, parler avec lui, vérifier s'il est vraiment devenu cet étranger... » (p. 55)

« A Lausanne, Katharina achète un billet pour Bâle, billet sans retour s'il vous plaît Monsieur...

Elle est Katharina rentrant au pays et mourant de faim à cette heure, ce qui est normal : à cause de cette nausée matinale, elle n'a rien pu manger.

Au wagon-restaurant, on la place en face d'un homme... » (p. 58)

Et dans le train qui l'emmène fait la connaissance d'un inconnu...

« L'homme l'a captivée, ce dont elle se sent coupable, comme si elle prenait ce plaisir-là en contrebande. A la fin du repas, le comte von Z. lui remet sa carte : quoi qu'il vous arrive, vous pourrez toujours me joindre à cette adresse, mon secrétaire fera suivre... » (p. 60)

Mais la peur l'empêche de vivre...

« A son arrivée à Bâle, de grandes affiches placardées accrochent son regard : la Suisse mobilise ses troupes de citoyens-soldats, l'Europe est entrée en guerre.

Au lieu d'appeler tante Gudrun, elle appelle son mari... » (p. 60)

« Aujourd'hui, Katharina sait : elle a eu peur...

Peur aussi de suivre ce comte si élégant, si fascinant... Peur de vivre, en somme. » (p. 63)

A son retour...

« A son retour de Bâle, Katharina connaît la béatitude. Elle aura son propre enfant, elle sera une personne complète.

Enfin.

Elle rêve cette vie à venir et oublie celle des autres, abandonne les enfants aux mères. Les turbulences ne l'atteignent plus. » (p. 65)

« Katharina, pleine d'amour et de tendresse pour Boris, se sent transformée...

Elle se rapproche d'Edouard : il est l'homme de sa vie, elle l'a épousé par choix, elle se sent bien dans cette réalité-là et lorsqu'elle se retrouve avec lui et Boris, elle pense sincèrement que ces moments hors du temps ressemblent à une ligne de lumière courant sur une rivière. Tout ce qui perturbe le bonheur vient des autres, des mères, des trois enfants. » (p. 70-71)

« Kathy, folle de Boris, le photographie dans toute sa fragilité, elle le pose dans les champs du mois de mai, lui fait porter une chemise... et qu'il sourie, qu'il sourie, mon Dieu que le sourire de cet enfant est merveilleux, il efface tout, la misère du monde et mes humiliations. » (p. 113)

« Dans le fond, il n'y a que Boris qui brille à l'école. Il joue aussi remarquablement du piano. Son père se fâche chaque fois qu'il parle de jazz : cette musique de sauvage est indigne des musiciens que tu interprètes si bien ! » (p. 132)

Un deuxième enfant naît...

« L'après-guerre dans le souvenir de Katharina ?
La naissance de Katia. » (p. 102)

Edouard s'éloigne...

« Le corps de Katharina, muet jusqu'alors, commence à avoir des exigences, elle le sent. Edouard est si fatigué qu'il s'endort en lisant son journal le soir alors qu'elle attendrait un peu de tendresse, il y a des gestes qui n'ont pas besoin de paroles. Combien de temps devra-t-elle jouer les potiches face à un taiseux ? » (p. 122)

« Du Graf von Z. il lui reste le souvenir qui alimente ses rêveries nocturnes : elle existe dans sa jeunesse intacte, sortie d'un tableau impressionniste (compliment d'Edouard) et cet homme grand, aristocrate raffiné lui dit : vous êtes bien trop belle pour ne pas être heureuse tous les jours -cette phrase, elle la gardera en mémoire jusqu'à la fin de sa vie. » (p. 122-123)

« Alors où et quand rencontrerait-elle cet homme providentiel que ses sens appellent et qui annulerait les rêves lascifs dont elle se sent coupable ? » (p. 126)

Dans la famille, on s'interroge sur le sort de Christoph, le frère de Katarina, engagé au front et qui n'a plus donné signe de vie...

« On est en novembre 47 et Ulrike est toujours sans nouvelles de Christof : les soldats sont tous rentrés de la guerre, il n'y a plus que ces sales Russes qui en détiennent encore dans les camps en Sibérie, dans des lieux oubliés de l'humanité. » (p. 103)

« Gudrun, la sœur d'Ulrike, écrit d'Allemagne que grâce à son trafic de carpes pendant la guerre, elle sait deux ou trois choses de Christof. Elle ne veut pas mettre cela par écrit, elle préfère venir trouver Ulrike. » (p. 133)

« Il s'en raconte sur le doux et obéissant Christof ! Il se serait fait happer par la cruauté, ce long jeune homme serait recherché comme criminel de guerre, il aurait fui du côté de l'Amérique latine, on le dit en Argentine ou au Pérou, peut-être en Colombie... » (p. 134)

« Gudrun lui conseille d'aller éclaircir tout ça en Allemagne -il est temps qu'elle revoie son pays- et qu'elle emmène Boris : les vacances d'été viennent de commencer...

Ulrike cache à sa fille la vraie raison de son voyage : si tout ce qu'on raconte sur Christof s'avère exact, il ne faut pas qu'elle l'apprenne. » (p. 135)

« Ulrike ignore encore qu'elle ne reverra plus jamais sa fille, ni Katia. » (p. 136)

Katarina en effet renvoie les malles de sa mère, installée depuis quelque temps chez eux et qui lui rend la vie dure...

« Katharina insiste auprès d'Edouard pour que les malles soient renvoyées à sa mère : elle est en Allemagne, qu'elle y reste, il y a si longtemps qu'elle nous empoisonne la vie, est-ce que tu te rends compte que cela fait trente-cinq ans que je la subis, que je m'écrase devant ses décisions par peur de ses colères ? » (p. 136)

« D'Ulrike, Katharina reçoit des nouvelles par Gudrun. Après s'être brouillée avec sa sœur, Ulrike a été recueillie par Maria qui ne l'a pas supportée plus de quinze jours puis l'a placée dans une maison de retraite où elle a dressé tous les pensionnaires les uns contre les autres puis est partie d'une crise cardiaque le jour où les Russes sont entrés en Hongrie... Katharina ne pleure pas la mort de cette mère qui l'a opprimée. » (p. 139)

La vie se poursuit... pas facile !

« Pour être à la hauteur de Boris, elle décide de se remettre à lire. Pourquoi faut-il qu'elle tombe d'emblée sur « Madame Bovary » ?...

Comment ce Flaubert a-t-il pu deviner un siècle plus tôt ce qu'elle, Katharina Gondebroek, allait éprouver et continuait à subir ? » (p. 144)

« Il serait encore temps d'avouer, de s'avouer plutôt : j'ai raté ma vie, je pars... mais où irait-elle ? Elle n'est plus allemande et ne se considère pas comme suisse. Et puis ce fameux serment de petite fille : protéger les enfants avant tout...

Si Boris a bientôt vingt ans, Katia n'en a que treize. » (p. 145)

« L'étau se resserre, tout l'opresse et finit par l'écraser. Des mots, des phrases remontent du passé, lui donnent des nausées. Elle en veut à sa mère de l'avoir piégée, à ses enfants de la laisser seule avec Edouard qui s'emmure dans le silence, si ça continue, il ne parlera plus du tout, voilà pourquoi les enfants ont pris la clé des champs. Devrait-elle les désapprouver ? » (p. 159)

« Même si beaucoup d'années ont passé, Katharina ne parvient pas à aimer le tournant de sa cinquantaine, cet âge qui l'a vue perdre tous ses pouvoirs : elle a grossi, sa peau s'est couverte de taches brunes. Un nouveau médecin s'est installé au village et les gens ont couru chez lui en oubliant aussitôt leur vieux docteur, l'ingratitude est la chose du monde, comment dit-on déjà ? Ah oui, la mieux partagée...

Les enfants persistent à désertier la maison. Il n'y a plus que Marlène, nettement plus gaie depuis que sa sœur est morte, qui se glisse entre les travées des jours pour venir trouver son frère. » (p. 190)

« Parce qu'elle n'a rien su trouver dans cette vie, elle meurt sa vie chaque jour un peu plus. » (p. 219)

Edouard tombe malade...

« La première attaque a lieu en mars 68, un mois avant qu'il entre dans sa 65^{ème} année. » (p. 175)

« Une autre vie commence pour lui. Pour elle aussi.

Il est devenu un grand malade qui ne changera plus d'état, à moins.... Il y a les progrès de la science, nous ui avons toujours fait confiance, n'est-ce pas ? » (p. 177)

« Depuis la maladie d'Edouard, sa consommation de médicaments et d'alcool s'est accrue. De toute façon, elle ne fait de mal à personne : son mari ne se rend pas compte qu'elle boit en cachette et puis elle a besoin de ça pour supporter son sort, ça l'aide à être gentille, ça camoufle son mal de vivre. » (p. 180)

« Ensuite ?

Les crises d'Edouard : rage, désespoir... Comment comprendre ce qu'il veut exprimer ? » (p. 194)

« Et au bout de ces années d'incohérence, il y aura le départ d'Edouard. Elle a soixante-deux ans quand la mort vient le chercher. » (p. 209)

Boris s'est marié...

« Dix-huit mois après le début de la maladie d'Edouard Gondebroek et un an après la mort de Charlotte, Boris se marie avec Anne. » (p. 189)

« Bon sang, pense Katharina, il faudrait qu'Anne et Boris fassent des enfants tout de suite mais ils n'ont pas l'air zélés, ces deux-là. Toujours en voyage : ça connaît le Louvre par cœur, ça va s'extasier à la Galerie des Effices ou au Prado, ça fait le tour de la Californie en vélo, ça vadrouille tellement que ça n'a même plus le temps de rendre visite aux vieux parents alors comment en trouveraient-ils pour élever un petit ? » (p. 194)

« Le féminisme combatif de sa belle-fille la fait vaciller... Sa vie niée en bloc...

Katharina bouche ses oreilles pour la suite : tous ces gestes qu'Anne trouve débilissants ont été pour elle le signe de l'amour et de la renonciation. Sans cette contrainte, les jours n'auraient jamais appuyé aussi lourdement sur sa vie. » (p. 195)

« Les années ont passé : ... Katharina invitait souvent Boris à manger. Elle lui disait : viens seul, nous pourrons parler de la maison, parfois j'aimerais bien qu'on la vende, ce que ça peut ennuyer Anne ces histoires-là ! » (p. 223)

Mais lorsqu'un jour le téléphone sonne...

« Donc Boris devait venir pour un de leurs tête-à-tête. Elle l'attendait quand il a téléphoné : il était incapable de conduire, il avait de fortes douleurs dans le dos. Rhumatismes ? Effets de la fatigue ? Cela passera avec les vacances, par précaution il ira consulter un médecin.

A ce moment, elle n'a pas dit : viens avec Anne, elle conduira. Elle n'a pas dit cela parce qu'elle supporte de moins en moins sa belle-fille. Et ce n'était que parti remise. Pouvait-il en être autrement ? » (p. 224)

« C'est Gachet Madame qui est venue la réveiller pour lui dire qu'on la cherchait partout, Boris avait eu un accident cardiaque. Elle devait rappeler sa belle-fille, voilà c'est un numéro à l'hôpital, c'est urgent... » (p. 224)

« Boris était mort sans qu'elle ait pu lui dire qu'elle n'avait aimé que lui. » (p. 225)

Et en ... fin, les regrets ?

« Dans le fond, soupire Katharina, sa vie, il faudrait la commencer par la fin, il y aurait le plus mauvais d'abord et on finirait par le plus délicieux : le retour dans le ventre de la mère. » (p. 216)

« Dans le fond, constate-t-elle, il lui a manqué l'amour, un grand amour rayonnant qui lui aurait fait accepter tous les gestes répétitifs d'une vie de femme restée à la maison, un amour qui l'aurait aidée à comprendre que tout se dissout avec le temps et que seuls les sentiments lui survivent... » (p. 219)

« Les morts voient-ils les vivants ? Ne sont-ils pas plus vivants que ceux qui se croient en vie ?

Désormais elle vivra avec eux, avec les morts de sa vie...

En attendant la Camarde, assise de dos, elle demandera à Jean-Pierre de lui procurer un de ces enregistreurs modernes, légers, faciles à utiliser. Ce soir, maintenant, elle sent qu'elle devrait raconter sa vie. Pourquoi ? Pour qui ? Pour que ses petits-enfants sachent qu'elle n'a pas toujours été cette vieille bonne femme geignarde -comme elle a dû leur paraître folle parfois !- mais qu'elle a une histoire. Une histoire qui en vaut une autre et que c'est là sa vie. » (p. 226)

Comme si je n'avais pas traversé l'été, 2001

« La mort est-elle si scandaleuse que cela quand toutes les fonctions du corps s'écroulent les unes après les autres ? Le scandale n'est-il pas de maintenir en vie un corps souffrant ? Et pourtant, Ô mort où est ton aiguillon ? Ô sépulcre où est ta victoire ? Le noir triomphe est muet. L'imparfait sauve nos vies de l'oubli. » (p. 67)

« Un mort vous apprend aussi à vivre et que, si on l'aime, l'envers du miroir laisse filtrer une lumière qu'il faut apprivoiser pour la capter. » (p. 9)

« Rien ne nous prépare à vivre une tragédie. »

« Qui peut se vanter d'éclairer toutes les faces d'une tragédie ? Et l'esquisse est toujours le modèle de ce qu'il est possible de produire par rapport à la perfection - qui n'est pas de ce monde, comme chacun sait. » (p. 10)

« Comme si je n'avais pas traversé l'été est un roman écrit à partir d'une tragédie que j'ai dû apprendre à vivre, au jour le jour, pendant plusieurs années. Je me croyais, comme beaucoup de quinquagénaires, à l'abri de toutes les mauvaises surprises lorsque j'ai été contrainte à un séjour inhabituel près de la mort: ma fille aînée, atteinte d'un cancer, commençait une chimiothérapie au moment où mon père mourait. C'était en été. L'année suivante, à la même époque, mon mari s'en allait d'un cancer foudroyant tandis que les médecins me confirmaient que celui de ma fille n'offrait que très peu de chances à terme (en

réalité, ils la savaient déjà condamnée).

J'étais ainsi engagée dans un tourbillon de mort, à guetter un éventuel miracle - dont la nature est avare. Le temps du deuil se transformait en attente pour ma fille, qui allait passer d'opérations en nouvelles chimiothérapies. Chaque traitement me condamnait à l'espoir, en même temps que grondait la révolte de voir toutes les violences faites à ce corps juvénile, et cela jusqu'à la mort.

Le tissu de ma vie s'étant ainsi défait, j'ai éprouvé le besoin d'écrire un roman à la troisième personne, pour dire ces choses terribles et peu crédibles, en même temps, apprises sur le tas. J'avais besoin d'un personnage, comme intermédiaire entre la destinée qui me frappait et moi. Je lui ai donné le nom d'Alia (du latin "de l'autre côté"). Des passages, écrits sur le vif, prenaient une autre allure grâce à ce stratagème, alors j'ai confié à Alia la responsabilité de garder une distance entre l'indicible et moi, elle seule pouvait restituer l'histoire sans la faire tomber dans le mélodrame, tout en me permettant de voir la situation avec une certaine ironie.

J'ai voulu dire, avec simplicité, le tragique et la douleur de la perte et de la mort. »

Janine Massard

C'est le récit impossible mais nécessaire de la double perte, à quelques mois d'intervalle, de son mari Bernard et de sa fille Florence, atteints tout deux d'un cancer.

« Une malignité galopante asphyxiait le corps de Bernard, c'était ça la réalité et non cette noce reliée aux autres formes de la vie. » (p. 11)

« Cela fait deux ans, deux ans et trois mois... Florence à qui on enlève une première tumeur de la grosseur d'un poing... le bac passé dans des conditions extrêmes, les épreuves écrites le matin et puis courir pour le rendez-vous de treize heures... radiothérapie... La voyant virevolter de l'école à l'hôpital, les médecins la créditent d'une résistance exceptionnelle... » (p. 18)

«Alia baigne dans les certitudes affichées : on a extirpé la tumeur, on a radiothérapie l'alentour, que la volonté des médecins soit faite, ma fille s'en est tirée et, en plus, malgré ses dons pour les langues, elle a trouvé sa vocation, elle sera infirmière.» (p. 19)

Un an auparavant, déjà, c'était la mort du père d'Alia, qui perd ainsi trois proches en quelques années.

« L'année précédente, durant ce même mois de juillet, le père d'Alia mourait. Il s'était préparé à sa fin, j'ai fait mon temps, disait-il en rien sur le lit de l'hôpital où il avait été admis en urgence...

D'autres viendraient après lui, face à l'éternité l'être humain comptait peu, seule importait la vie qui se transmettait, continuait, évoluait. Le passage sur terre d'un individu n'était qu'une péripétie du mouvement général. » (p. 15)

« Alia s'apprêtait à faire le deuil de ce père qui lui avait appris la nature et le lac, elle savait son départ allégé par ses convictions quand une nouvelle est arrivée comme une déflagration en ce début de deuil : Florence, sa fille aînée, opérée d'une tumeur quinze mois auparavant, avait des métastases... »

A ce moment, elle avait compris qu'elle serait privée de deuil : un germe de mort dans le corps de celle à qui elle avait donné la vie occultait la disparition du père.

En ce mois de juillet qui suit d'un an la mort de son père et la première chimiothérapie de sa fille, elle se trouve au chevet de son mari, en face de médecins bredouillant que la maladie ne présente aucune possibilité de traitement... » (p. 16)

Récit autobiographique, mais à la troisième personne.

L'héroïne s'appelle Alia (= de l'autre côté).

Sa vie soudain bascule lorsqu'elle apprend, un certain jour de juillet, que la mort de son mari est imminente et que sa fille Florence est en sursis.

« Que peut-elle, que doit-elle faire ? Dire à la destinée quelle se fout d'elle avec ce scénario lamentable ? Hurler : quel est l'abruti qui me bricole une histoire aussi noire ? » (p. 18)

Elle assiste alors impuissante à la tragédie qui se déroule sous ses yeux.

« On croit qu'on mène une existence banale et soudain... On peut vivre des années en se plaignant du temps qu'il fait, en râlant à cause du mauvais service d'un garçon de restaurant ou parce que le cordonnier a mal recousu une chaussure ; on peut vivre des années en estimant qu'on n'a pas raté son coup et soudain, en quelques heures, tout bascule : on a rendez-vous avec son destin. » (p. 40)

Elle voit son époux accepter le sacrifice, comme pour sauver sa fille atteinte du même mal...

« Depuis l'annonce de la nouvelle, Alia acquérait la conviction qu'il s'était offert à la mort pour sauver Florence...

Donc Bernard avait vu la mort, l'avait reconnue, lui avait proposé un marché, c'était sa manière à lui de protester contre la chimiothérapie de cette fille qui lui ressemblait tellement. Et si c'était la mort qui s'était approché de lui ? » (p. 29)

« Bernard était entré dans un temps où le dialogue n'était plus possible. » (p. 28)

« Elle épongeait le visage de Bernard avec de l'eau de lavande, c'est drôle un corps, on l'oublie quand il va bien, c'est une machine qui nous aide à transporter nos soixante kilos, on la nourrit, on la fait courir, sauter, grimper, jouir, elle se rappelle à nous si on la surmène ou si on l'oublie, elle nous rappelle qu'elle est plus qu'une machine au moment où les sentiments la traversent, l'amour lui sert de moteur, la haine la corrode, lorsqu'elle fonctionne en vitesse quotidienne, on a plutôt tendance à la négliger, les trépidations de l'existence excluent d'emblée l'idée de la présence d'un tueur tapi à l'intérieur de l'être, minant le système, le faisant vaciller. » (p. 49)

« « Tu peux t'en aller maintenant, je m'occuperai des filles, je continuerai à t'aimer et elles avec moi, merci de ce que tu nous as donné, à elles, à moi ». La tête a dodeliné sur l'oreiller puis s'est figée, la bouche a rendu à la vie son dernier souffle. » (p. 52)

Elle voit Florence se battre...

« Pour Alia et Charlotte, cette combativité était un cadeau. Le panache de Florence forçait l'admiration et cette histoire de mort annoncée finissait par devenir une affaire d'amour. Une bataille se gagnait chaque fois que Florence recevait des médecins l'autorisation de retourner aux Etats-Unis, chez celle qu'elle avait adoptée et qui l'avait adoptée lors d'un premier séjour linguistique à Los Angeles. » (p. 71)

« Dans ce jardin de paradis, il n'y avait ni scanner, ni opération, ni chimiothérapie. Beverly Hills n'était pas loin et Florence s'y rendait souvent pour les salles de cinéma, les magasins et la foule « miracle américain » qui s'y pressait. Là-bas, elle oubliait sa maladie et rentrait la peau brunie par le soleil de Santa Monica où elle restait assise, des heures durant, face au Pacifique, laissant partir ses pensées avec la vague de l'océan. » (p. 72)

« Elle traitait son mal comme un rhume. La distance entre Florence et Alia, la certitude que sa fille passait de longues heures assise dans le jardin à guetter les colibris ou à suivre le parcours de gros écureuils chahuteurs, effrayant les chats, l'idée même que Florence sortait de la maison pour aller au cinéma ou au bord de la mer, toutes ces certitudes lustrèrent l'espoir de la guérison. » (p. 79)

« Florence en rémission est à Los Angeles et Alia refuse d'obéir aux médecins qui veulent la faire revenir, elle doit revoir son père, il va mourir, disent-ils...

Et vous voudriez que je lui fasse faire quinze heures d'avion pour contempler l'agonie d'un père qui s'en va d'un mal qui ressemble à celui qui la ronge ?

N'avez-vous pas dit que tout était question de temps ?

Un psychiatre dépêché par les médecins essaie de convaincre Alia, Florence doit revenir sinon elle ne pourra pas faire son deuil. » (p. 23)

« Elle maîtrisait ses émotions de sorte qu'elle est restée calme lorsqu'Alia a pu l'atteindre à Los Angeles pour l'informer des derniers développements de la maladie de Bernard. A qui

Florence a téléphoné, il est parvenu à décrocher l'appareil, a entendu la voix chantante de cette fille lointaine qui disait, papa je t'aime, il faut que tu le saches. Il s'en est souvenu puisqu'il l'a répété à Alia surprise de ce retour à la vie dans un processus de mort déjà engagé. » (p. 26)

Elle voit Charlotte, son autre fille espérer...

« Au matin, après hésitation, elle a dit à Charlotte : « La souffrance de Florence me tombe dessus... » Et Charlotte qui croyait dur comme fer à la guérison de sa sœur, a répondu : « Pars quelques jours, je m'occuperai de Floflo, mais avant demande à voir un psychiatre de l'hôpital, puisque tu ne peux engueuler personne de visible, décharge-toi sur lui, il est prêt à tout, il faut faire avec les moyens du bord... » (p. 123)

« Alia avait alors compris que Charlotte ne doutait pas de la mort promise à sa sœur et qu'elle l'acceptait comme un mouvement de translation d'un état vers un autre. Face à la ruine, elle opposait sa force, son intelligence, sa sensibilité. Il n'y a pas que des coups dans ma vie, il y a aussi des cadeaux et Charlotte en est un. » (p. 127)

Elle, en lutte avec la Camarde, passe par tous les états

« Mettre la tendresse à l'imparfait, elle qui survit au temps ? » (p. 67)

« Elle était condamnée à suivre en direct une histoire pleine de rebondissement, tout en stress et en morts, elle slalomait entre l'espoir et le désespoir, appelait Bernard qui l'avait larguée au moment où le corps de Florence s'engageait dans un passage dangereux. Et par-dessus tout, il fallait rester po-si-ti-ve. Avaient recommandé les médecins. » (p. 77)

« Alia contemplait l'homme qui avait partagé sa vie. Penser, que penser, que dire, quoi dire, pleurer, se révolter, non rien ne venait parce que l'épreuve aurait une étape suivante : Florence. » (p. 53)

« Depuis le début des épreuves, elle capte toutes sortes de murmures, venant de très loin, comme si l'ombre se mettait à parler. » (p. 62)

○ Abattement

« ... je suis devenue veuve à l'âge où une femme cesse d'être une femme, mon corps ne chantera plus sous la caresse d'une main d'homme. Je voudrais me rassasier d'imparfait, évoquer le temps de nos tout jeunes enfants qui réjouissaient leurs parents par leurs progrès, leurs joues, leur bonne santé mais les photos des jours heureux me forcent aux bilans qui font mal, sur le cliché, on voit deux cousines, l'un à côté de l'autre, elles se tordent les côtés en plus, Magali et Florence, le cancer de Magali devait se déclarer un an après la prise de la photo, celui de Florence huit ans plus tard... » (p. 67)

○ Angoisse

« Parce que dès qu'elle s'était retrouvée seule, elle avait subi l'étreinte de l'angoisse. L'appréhension de ce qui était à venir l'immobilisait. Le sommeil l'évitait. Elle sentait la mort qui rôdait, les roses ne dégageaient plus de parfum... ce bruit de remuement sur le gravier, c'était elle...

Ne pas sombrer, se cramponner au fil de ... de quoi ? » (p. 108)

○ Révolte

« Au cimetière, à l'ombre du séquoia, elle parlait à Bernard, disait, je dois vivre avec une tombe fraîche et l'autre qui est à venir et ton souvenir est chassé par un présent trop lourd, c'est contre nature de voir son enfant rongé par un mal qui l'emporta comme toi. » (p. 81)

« ... il paraît qu'il faut apprendre à vivre sa mort au lieu de mourir sa vie, parole de vivant, ça cause distingué un psy bien portant. Quand on est en danger, on ne pense pas qu'à la vie et quand je mourrai, Monsieur-je-sais-tout-sur-la-mort continuera à aller faire ses pique-niques au volant de sa Renault Espace, il conduira sa petite famille, grillera sa viande en écoutant les oiseaux, pensera que la vie est belle et les mésanges charmantes... Et c'est ce vivant-là qui voudrait m'apprendre à mourir ! De mort, il n'en est pas question tant que je suis en vie, s'pas M'sieur... » (p. 118)

○ Désespoir

« Elle frissonna quand Florence lui annonça la nouvelle, avec des larmes dans les yeux pour la deuxième fois depuis le début de sa maladie, mais que peut faire une mère, elle coupable d'avoir envoyé sa fille au martyre alors qu'elle avait cru la mettre au monde...

Elle, la mère incompétente, court chez le médecin et, sans rien dire à Florence, lui propose, puisqu'un seul poumon est atteint, prenez l'un des miens...

L'homme répond, ce n'est pas le poumon de votre fille qui est malade mais son corps, même votre cœur n'y suffirait pas, mais rassurez-vous, nous ne désarmons pas, nous ne sommes pas démunis face à cette attaque... » (p. 74)

○ Apprentissage

« C'est à ce moment de l'apprentissage de la mort annoncée que se place dans l'histoire la rencontre entre Alia et le mage. C'était dans le désert du Sahara... Douz, ville d'oasis enveloppée d'un vent de sable qui s'engouffrait jusqu'au fond des oreilles. Elle l'a croisé dans les jardins de l'hôtel où le guide lui avait réservé une chambre. Le remarquant, elle a pensé, il a les mêmes yeux que moi verts... Il était français, il s'est présenté, j'ai quelque chose d'important à vous dire. » (p. 99)

« A son retour, elle a cherché trois adresses de l'homme du désert...

Elle a lancé ces mots : à Douz vous m'avez promis de m'aider à marcher au bord du vide, j'ai besoin d'aide, je n'en peux plus d'avoir le vertige...

Sa voix l'apaisait comme une boisson fraîche après une grande marche. Quel hasard... Il n'y a jamais de hasard, avait-il dit. Si le hasard existe, il fait bien les choses, pensa-t-elle.

Charlotte lui avait parlé de ces enchaînements combinés qui transformaient un battement d'ailes de papillon à Hongkong en tornade européenne, c'était l'équation du chaos, la fin du vide. » (p. 126)

« La médecine occidentale a tellement évacué la force de l'esprit que les médecins que je rencontre veulent que je leur transmette mes pouvoirs... je rigole... je n'ai pas de pouvoirs moi, je ne suis qu'un thérapeute formé différemment, je sais par exemple que les morts sont capables d'envoyer des signes aux vivants... » (p. 131)

Après des mois de lutte, la maladie terrasse Florence.

« Quand Florence rentre des Etats-Unis, peu après la mort de son père, le scanner fait derechef la grimace. » (p. 69)

« « Les organes vitaux sont atteints », a murmuré Florence d'une voix sans timbre et la mère avait compris que les cellules cancéreuses, décrites comme plutôt lentes et bêtes, rattrapaient la fille en narguant les médecins. » (p. 73)

« Une appréhension s'était mise à hanter la mère. Florence ne se ressemblait plus. Elle avait le teint gris, ses cheveux repoussaient difficilement, la station debout ne lui convenait plus au-delà d'une demi-heure. Alia l'imaginait mal dans une file d'attente, il y aurait l'aéroport, toutes les heures assises dans l'avion, l'arrivée à Los Angeles... attendre... la chaleur... que se passerait-il ? » (p. 136)

« Alia entrait dans une période de soupçon, trouvait bizarre, par exemple, l'insistance de sa fille à voir son billet d'avion, à elle. Pourquoi tenait-elle tant à palper cette réalité ? » (p. 139)

« Malgré ces propos rassurants, Alia sentait une tristesse envahir la pièce, c'était une tristesse qui émanait de deux femmes, la mère et la fille, qui savaient bien qu'un fil précieux s'était rompu sans que personne n'eût repéré l'irréversible cassure. » (p. 140)

« Puis le soupçon se transforma en certitude lorsque, faisant du rangement dans la chambre de Florence, elle découvrit, ouvert sur son bureau, un cahier à anneaux en beau papier rempli de phrases sur la mort, glanées lors de lectures diverses. Ainsi Florence savait. » (p. 144)

« Il n'a pas prononcé d'autres paroles que celles-ci, mort imminente, mais il y aura l'intervention de « l'empereur », j'ignore qui c'est, à mon sens, ce devrait être votre mari. Vous ferez votre voyage, vous irez très très loin même, vous serez entouré d'eau. » (p. 148)

« Elle a quitté Mathieu rassurée et inquiète -inquiète parce qu'il avait confirmé ce que Jill avait annoncé, rassurée parce qu'elle se sentait prête à affronter le rendez-vous. » (p. 148)

« Cette mort à l'heure de l'avion créait un coussin d'air qui amortissait le choc. Autour de la table, personne ne croyait que Florence ne reviendrait jamais. Elle était là-haut, elle les laissait sur le tarmac. » (p. 159)

« On avait faim, c'est vrai. Ce départ nous avait allégés. C'était le dernier cadeau de Florence. » (p. 159)

Lors d'un dernier pèlerinage, Alia ira disperser les cendres de sa fille dans ces montagnes californiennes qui faisaient tant rêver Florence.

« ... maman, si je meurs avant toi, promets-moi d'aller disperser mes cendres à Monument Valley... » (p. 111)

« Pour la première fois depuis le début de sa maladie, elle parlait de la mort au bout du chemin. Alia s'était étonnée des deux voyages de l'été, même parcours, mêmes lieux, mêmes paysages, à un mois d'intervalle. Après la demande de sa fille, elle eut l'intuition qu'elle avait voulu prévisualiser le paysage qui l'accueillerait dans un état modifié. » (p. 113)

« J'écris dans la salle d'embarquement, un carnet sur mes genoux, tes cendres dissimulées dans mon petit sac à dos noir, ce même sac en tissu Chanel que j'avais acheté pour mon premier voyage aux Etats-Unis, quand tu m'avais enfin autorisée à approcher ta mère américaine. » (p. 171)

« Alia sentait sa peine aspirée par l'air sec, comme si toutes les larmes versées étaient traversées de lumière. J'ai dû venir ici pour apprendre cela, c'est le dernier message de Florence...

« Ici, tout s'allège », dit-elle à Charlotte.

Et c'est main dans la main qu'elles sont retournées jusqu'à sa voiture. » (p. 195)

« Elle disait : parce qu'il faut que la vie continue à couler dans mon sang... Parce qu'il faut respecter le souhait d'une jeune personne unie à un lieu... parce que se détacher d'un mort n'est pas l'évacuer de ses pensées... parce que cela termine l'histoire... Elle disait aussi qu'elle ne savait pas si elle disait juste... elle se sentait bien souvent à côté de ses mots. » (p. 197)

« Le séjour près de la mort semblait ici avoir une fin qui se fondait dans la lumière de Monument Valley, là où elle avait perçu que la poussière de Florence était le levain d'autre chose, que cette tache blanche sur le sol rouge était une forme d'aboutissement. » (p. 198)

Elle saura finalement capter les rayons de cette lumière étrange que lui envoie l'envers du miroir. La mort lui aura aussi appris la vie...

« La douceur légèrement dorée de septembre rappelait que la terre continuait à tourner. Voilà, pensa la mère, c'est comme si je n'avais pas traversé l'été... » (p. 133)

« ... à cette époque, elle vivait dans la certitude que tout allait de soi, l'amour, la vie, le soleil et que la mort était réservée aux vieux...

Et maintenant...

De ce séjour près de la mort, elle a appris à connaître le prix de la vie comme elle a compris, aussi, que rien n'est jamais fini, pas même un roman. » (p. 206)

Le Jardin face à la France, 2005

«Une gargouille s'est mise à glouglouter, des gouttes ont jailli sur ma figure pour se transformer en mots. J'ai détourné mon oreille de ce surgissement pour échapper au bouillonnement bredouillant. Je me suis alors tournée vers la terre et ce passé enfoui m'a éclaté à la figure.»

«J'ai enfoui cette petite enfance à la manière d'un trésor qu'on retrouve ensuite avec éblouissement»

1943 : sur l'autre rive, c'est la guerre.

Janine Massard raconte la vie quotidienne d'une petite ville suisse tranquille, Rolle. La guerre est tout près, de «l'autre côté du lac».

« L'Europe était en guerre, la Suisse neutre mais encerclée. » (p. 13)

« Dans la mémoire que j'essaie de fouiller pour faire revivre ce grand-père, je revois l'été 43 comme une courbe de lumière cernant le jardin, avec fleurs, grenouilles, libellules, petits fruits à cueillir, il y a l'absence du père, mystérieuse pour moi : qu'allait-il faire sur la frontière, au milieu des sapins ? » (p. 23)

Au milieu de l'Europe occupée, le jardin au cœur des vignes, cerné au sud par la voie ferrée, un chemin de terre à l'ouest, un champ de blé à l'est et en face, de l'autre côté du lac Léman, la France mystérieuse. Jardin au centre duquel se dresse, tel l'arbre de la connaissance, le cerisier, sur une branche duquel apparaît parfois, de manière incompréhensible, Madeleine, dans la robe blanche qui fut son linceul, et entouré d'une mare et du creux matriciel sous la glycine.

« A part la bordure de sapins, il y avait, sur l'un des côtés de la maison, un mur accompagné d'une grande et vieille glycine qui nous protégeait des passants, assez peu nombreux à vrai dire. » (p. 16)

C'est au travers alors du regard de Gisèle, 4 ans, qui ne comprend rien aux cartes d'alimentation, aux passages des bombardiers, aux rouges lueurs qu'elle aperçoit, le soir, sur l'autre rive, du côté d'Évian ou de Thonon, que s'écrit le récit.

Comment la guerre – ce mot incompréhensible pour l'enfant – peut-elle faire rage là-bas, juste de l'autre côté du lac? Et le destin de l'Europe se jouer à quelques kilomètres seulement de la paisible riviera vaudoise?

« J'avais quatre ans.

Du monde, je ne connaissais que ce jardin, les visages autour de moi, le champs de blé, le ruisseau qui longeait le chemin, la voie ferrée au bas du jardin, au-delà, d'autres vignes encore et, à leur pied, le lac que je voyais vivre dans toutes les phases de ses transformations.» (p. 14)

« La gravité du monde, je la situais : elle commençait sur la rive d'en face. J'étais analphabète, comme beaucoup d'enfants de mon âge, mais je connaissais ce mot : la guerre. » (p. 15)

« Jusque-là, le monde, pour moi, était fait de maman Rose, grand-père, papa de temps en temps, le jardin, Jehanne pour jouer, la rive d'en face pour observer.

La paix bousculerait cet ordre.

Un jour, alors que je me promenais avec grand-père, il m'a prévenue que, remarié, il ne vivrait plus chez nous, ni chez Hortense, et, disant cela son visage était radieux, ses yeux d'eau plus transparents que d'habitude, une force indéfinissable le portait, gommant cette mélancolie que j'avais cru percevoir : qu'est-ce qui me le transformait ainsi ? » (p. 113)

« La découverte des premiers camps de concentration figeait dans l'épouvante ceux qui en parlaient...

Hitler disparu, Himmler demandait la reddition de l'Allemagne. La sale bête était morte, mais cette sale bête morte hanterait les vivants longtemps encore. » (p. 116)

Le père, un paysan pauvre, est au front.

« Mon père était de retour pour les mois de l'été, avais-je entendu dire. La lumière parfois violente du soleil au zénith me forçait à cligner des yeux, ce qui me poussait, irrésistiblement, à diriger mon regard du côté de papa pour le découvrir transformé par tous les éclats de couleurs s'imposant à moi. » (p. 62)

«Maman Rose», à la fois présente et absente, court vers l'hôpital où se meurt une grande sœur, Madeleine.

« Maman Rose, enfoncée dans son chagrin, enfermée dans ses vêtements noirs, était sourde aux temps qui changeaient. Son absence au monde était telle qu'elle en oubliait parfois jusqu'à mon existence. Un jour, pourtant, elle m'a offert d'aller en ville avec elle... Alors, ce jour-là, pour en faire profiter de sa bonne affaire, elle voulait acheter, pour moi, un petit bout de tissu à fleurs, me confectionner une jolie petite robe de fête, et pourtant c'est dans le magasin de tissu qu'elle m'a oubliée ensuite... » (p. 49)

Gisèle comprend mal alors les angoisses de sa mère...

« J'étais à un âge où l'on ne croit que ce que l'on voit et ce que l'on ressent. Cet oubli m'avait atteinte, et un malaise a longtemps stagné entre elle et moi, à la manière d'un parasite dont on ne peut se défaire... Un ressentiment est né, avec un besoin de revanche, même si longtemps après j'ai compris à quel point le chagrin l'avait défaits. Le mal était installé au fond de moi et il m'a fallu presque toute une vie pour en effacer les traces. Le malentendu s'était noué en trompe-l'œil... » (p. 50-51)

Personnage central dans la vie de l'enfant, le grand-père huguenot réfugié en Suisse après la révocation de l'Edit de Nantes....

Avant sa retraite, il a été un fonctionnaire bien-pensant de l'entourage du préfet. Manifestant volontiers des penchants conformistes et admirant Pétain, il est pourtant sensible et humain.

« Grand-père avait élevé ses enfants dans une austérité dénuée de tendresse et reportait sur ses petits-enfants l'affection que ses principes l'avaient empêché de donner... Tous ses principes s'étaient envolés avec la venue des petits-enfants et, cela, ma mère le lui avait parfois reproché mias, avait-il objecté, un grand-père est là pour laisser sa tendresse sur terre avant de mourir, et, puisque ta pauvre mère s'en est allé avant que d'avoir pu pouponner, pourquoi n'aurais-je pas le droit de le faire à sa place ? Ces propos faisaient pleurer Rose, ma mère, qui n'avait que ses larmes pour se défendre- elle pleurait sur la misère du monde : la guerre de 1914, la grippe de 1918, le tremblement de terre de 1925, la giuerre présente, les civils jetés sur les routes ; elle pleurait sur ses malheurs personnels : la mort de sa mère, la tristesse de son père, l'absence de son mari, le sort de sa

fillette qui logeait, depuis que j'avais des souvenirs, plus souvent à l'hôpital qu'à la maison.»
(p. 26-27)

« Comme beaucoup de monde en Suisse française, grand-père admirait Pétain : celui qui avait amené son pays à la victoire lors de la Première Guerre avait, dans la sagesse du vieillard, agi pour le bien de son peuple en collaborant avec l'occupant, quelques vingt ans plus tard. La solution était provisoire comme l'était la guerre. » (p. 19)

Ainsi recueille-t-il «Moïse-sauvé-des-eaux», un réfugié juif qui a traversé le lac sur une barque clandestine et le cache pendant tout le conflit, affichant toujours davantage sa répugnance pour le nazisme.

« Et c'est vers la fin de la floraison, qu'un matin de printemps 43 grand-père a trouvé, sous la glycine, un homme endormi au pied du mur, dans un creux de terre qui formait une sorte de berceau naturel. Personne n'avait jamais songé à corriger ce défaut, camouflé par l'abondance des grappes puis par le feuillage.

L'homme était français.

Durant la nuit, il avait traversé la frontière d'eau, tapi au fond du bateau d'un pêcheur savoyard....

Le passeur lui avait recommandé de ne pas rester sur les bords mais de s'enfoncer plutôt dans le pays et d'aller du côté des vignes. Après le lever du soleil, il avait décidé de se cacher encore un peu. » (p. 17)

« Son implication personnelle dans cette histoire, grand-père l'a tue durant les années d'obscurcissement, il devait nous en révéler la totalité plus tard, alors que nous avions quitté la maison et sa glycine. Il l'a ressortie de sa mémoire au retour du dernier printemps qui lui était accordé...

Alors dans la pénombre d'une pièce qu'il ne quittait plus guère, il s'est mis à nous rappeler cet homme de confession juive, échappé par miracle à une rafle ; grâce à un passeur, il était parvenu à traverser le lac et sa détermination avait été plus puissante que sa propre vie parce que, s'il l'avait fallu, devait-il l'avouer par la suite, il l'aurait fait à la nage... » (p.18)

« C'est en avril que tout s'est accéléré. A peine avais-je commencé l'école que Moïse-sauvé-des-eaux rentrait dans son pays. Il avait dû attendre le rétablissement des liaisons ferroviaires et son visa d'entrée, difficile à obtenir en l'absence de visa de sortie ! » (p. 114)

« Quand il a pris congé de nous, il m'a pinçoté les joues, avant de m'embrasser, les grands esprits font toujours les mêmes choses au même moment, et, disant cela, il a souri en me tendant un ruban en velours rouge, puis il a promis à grand-père de donner des nouvelles ; malgré les rumeurs alarmantes qui circulaient, il espérait retrouver ses parents, des petits miracles n'étaient pas à exclure, on s'efforce de croire à ces choses-là quand les grandes s'effondrent... » (p. 115)

Janine Massard dresse le portrait de cet homme qui apprend à lire à sa petite fille, lui ouvre les yeux lui racontant des histoires bibliques et historiques surtout, sur les désastres du monde, tout en l'accueillant

dans ce jardin face à la France, qui restera un souvenir merveilleux dans l'esprit d'une petite fille de 4 ans, Gisèle.

« Dans le fond, je voyais le monde à travers lui et, devinant ses inquiétudes, il m'arrivait de trembler en fixant le passage des saisons sur le jardin, je reconnaissais leurs couleurs, elles allaient engloutir ou recouvrir les destructions du monde, j'aurais le temps d'en voir la reconstruction, c'était une chance, prétendait-il.

Je comprenais ainsi qu'il m'initiait à quelque chose dont je ne saisisais pas vraiment la portée. » (p. 95)

« A force d'entendre les adultes insister sur l'importance d'ailleurs face à l'insignifiance d'ici, je commençais à éprouver de la nostalgie pour le pays de ces lointains ancêtres qu'on m'avait persécutés : pourquoi donc n'étais-je pas, en ce moment, postée dans un jardin de la rive d'en face ?

-Petite malheureuse, s'est écrié grand-père, sais-tu que les Savoyards ont terriblement souffert, et souffrent encore des allemands, ces cochons viennent de leur incendier la partie française de Saint-Gingolph ? Et pourquoi ont-ils fait ça ? Pour se venger de certains actes commis par des résistants, ils ont tué des civils, des enfants, des femmes, des vieillards... Voici quelques jours que Thonon a été libéré par les partisans, mais combien d'innocents, combien d'enfants, comme toi, sont morts pour cela ? Ta maman ne se console pas de la mort de Madeleine, alors tu vois ce que ça donne quand toute la famille disparaît. Imagine un enfant qui se retrouve sans parents ? » (p. 68)

« Il a laissé éclater sa joie lors de la progression des Alliés et, à la libération de Paris, il nous a offert un goûter de pain blanc, de vrai beurre et de miel d'abeilles, en remplacement de notre ordinaire fait de pain aux pommes de terre, de margarine et d'ersatz à base de dents-de-lion et de sucre de betterave- mais d'où tenait-il donc tous ces produits nobles ? Cette question personne ne se l'est posé, ni sur le moment ni plus tard. » (p. 69)

« Depuis le sermon au chapeau, en réaction à ma nostalgie du pays perdu, instillée par grand-père pourtant, celui-ci pensait qu'il était temps de me faire entrevoir « les tremblements de la guerre ». » (p. 84)

« Le véritable « tremblement de la guerre », je devais le découvrir peu après le départ d'Éliette, en assistant à la projection de Marie-Louise la petite Française, un film dont tout le monde parlait et qui arrivait enfin dans notre bourgade...

grand-père m'avait dit : « Tu comprendras enfin, j'espère, à quoi tu as échappé sur cette rive du lac ! » Suite et fin du sermon au chapeau. » (p. 87)

« Ces images troubles brûlaient l'innocence de mon âge, finalement, mais on ne pouvait pas me laisser dans l'ignorance de tout ça...

Qu'est-ce que je pouvais entendre à tout cela ? Voilà ce qu'il venait enfin de comprendre lui-même ! Et cette inaptitude proclamée m'a valu de recevoir en cadeau mon premier vrai livre pour enfants, avec des images et des phrases, censées être des histoires, écrites en gros caractères, où les vaches beuglaient, les brebis bêlaient, les coqs chantaient, les chats miaulaient et les chiens aboyaient. Il a grogné de nouveau :

-Il faut que je t'apprenne quelques fables de La Fontaine, c'est plus intéressant que ces chiens qui aboient et ces vaches qui beuglent... » (p. 94)

« Tout s'agitait autour de lui et le balançait, un cœur battait le rythme de son temps, une voix disait, temps, ton temps, ton temps... Elle lui murmurait sa dérive, et lui répétait, je n'ai plus

de ligne, mes jours sont comptés, quand on a passé le soixantaine on comprend cela tout naturellement... Ce filet de voix perçu me le faisait paraître vieilli d'un coup, même si dans la journée j'avais vu, en vrai, des vieux plus abîmés, plus rétrécis quelui. » (p. 95)

« Aujourd'hui, en écrivant ces lignes, tandis que je pose un regard distant sur ce passé, j'avoue avoir cédé à l'éblouissement du Grand Siècle, oubliant que c'était aussi celui de la grande persécution des huguenots. En applaudissant Molière, j'ai poussé dans l'ombre les pesanteurs subies par ceux qui, en payant le prix fort, ont apporté l'intellectualité à la religion. J'affirme aussi que grand-père avait lui-même amorcé le processus de l'oubli en m'initiant aux Fables de La Fontaine, comme si elles étaient censées m'éclairer sur l'humanité. Ensuite, la découverte des camps de la mort, dont il a eu d'amples échos par Eliette et par les films d'actualité qu'il allait de temps en temps voir à Genève, ainsi que le bruissement d'une nouvelle guerre à venir, une de ces guerres qui nous brûlerait tous puisqu'elle serait atomique, tout cela a fini par envoyer les persécutions anciennes dans les couches les plus obscures de la mémoire. » (p. 108-109)

« Un jour, il a fait allusion à la petite Sarah, née la même année que moi et qui avait été emmenée un matin d'été, les yeux pleins de rêves encore. Un autre jour, il m'a parlé de la folie destructrice de Hitler, comment un peuple cultivé avait-il pu se laisser manipuler, comme une marionnette, par un homme –mais en était-il encore un ?- qui, s'il avait été capable de raisonner, aurait capitulé peu après le débarquement au lieu d'envoyer au front des gamins et des vieillards....

Mais l'esprit ne voulait pas mourir, la vie reprendrait le dessus, Moïse dans son kibboutz aurait des enfants, il ferait repartir cette branche de l'arbre généalogique, dont il n'était plus que l'unique fruit.

En bon pédagogue, il m'expliquait toujours, si je lui en faisais la demande, le sens des mots que je ne connaissais pas. Il m'a emmenée dans un petit verger voisin, mal tenu, m'a montré un pommier ou un cerisier, je ne sais plus, avec des branches sèches, et, dans ce qui semblait une désolation, un chirurgien donnait une nouvelle chance à l'arbre, parfois la sève y perd de sa vigueur, mais pas chez l'être humain, a-t-il affirmé, il y a toujours un oiseau bleu dans le cœur de l'arbre, même si la vie se disperse aux quatre vents, elle repart...

Il avait l'art de déposer à l'intérieur de moi un grand nombre de mots qui, tous, correspondaient à des situations que j'étais capable de reconnaître, comme des petites graines qui ne demanderont qu'à lever ensuite. » (p. 204-205)

Elle évoque aussi les «oubliés» de la prospérité suisse, ces travailleurs de la terre qui peinent à s'en sortir économiquement et sont prêts à tous les sacrifices pour y parvenir. »

« Il m'a fallu un temps infini pour mettre des mots sur toutes ces choses, pressenties ou ressenties. Elles sont revenues au moment où, glissant sur l'autre versant de ma vie, je me suis retrouvée vivre dans une maison avec un jardin face à la France. Une gargouille s'est mise à glouglouter, des gouttes ont jailli sur ma figure pour se transformer en mots. J'ai détourné mon oreille de ce surgissement pour échapper au bouillonnement bredouillant. Je me suis alors tournée vers la terre et ce passé enfoui m'a éclaté à la figure, il est remonté du plus profond de moi aussi, en images précises ou tremblées, en même temps que je me remettais à gratter cette terre, avec une sorte

de furia, comme à cette époque lointaine où je cherchais en elle les antipodes... car c'est en elle que se sont fondus les morts, c'est par elle que j'entre en contact avec eux et c'est vers elle que je retournerai un jour... »
Janine Massard.

Et la petite fille grandit sur fond de guerre. Elle acquiert peu à peu de l'autonomie grâce à la délicatesse avec laquelle son aïeule lui facilite l'accès à la réalité. Les étapes de ce chemin se poursuivent à travers de multiples expériences enfantines ...

Le père revient...

« Les cloches de la paix ont sonné quand papa est rentré à la maison sur son vélo militaire... grand-père nous a présenté celle qui allait devenir sa nouvelle femme, Adèle. » (p. 117)

... un petit frère naît...

... le grand-père retrouve une femme, «Granny-aux-bagues», trop citadine.

« Je m'étais promis de bien la détester puisqu'elle me volait grand-père, mais l'attention s'est évanouie devant son sourire. Elle était élégante, faisait friser ses cheveux, portait des tailleurs et passait du rouge sur ses lèvres. » (P. 117)

« J'ai demandé à maman Rose de l'inviter plus souvent, c'était sa nouvell maman après tout, le thé était meilleur en sa compagnie, et puis elle viendait avec grand-père aussi. » (p. 118)

« Maman Rose ne comprenait plus son père : par quel sortilège en était-il arrivé à épouser une femme qui passait plus de temps à critiquer le Bon Dieu qu'à le louer, lui reprochant d'avoir fait mourir la petite Madeleine, et son mari à elle, Adèle, et sa femme à lui, Louis, et d'avoir été incapable d'empêcher la guerre et ses désastres... » (p. 120)

« Grand-père absent, le jardin a perdu ses airs d'Atlantique et nos jeux, leur source d'inspiration. Aucun vent du large ne me parvenait plus et, avec ça, cette patience pleine d'indulgence, qui était la sienne quand son regard se posait sur Jehanne ou sur moi, heureux de voir ses petites-filles enfourcher des chevaux de fantaisie.

Maman rose était hantée par la peur de nous voir sortir du « droit chemin ». » (p. 133)

« J'ai peu de souvenirs de cet été terne, sinon cette autorisation de jouer dans la serre, que mon père avait nettoyée de ses bris de verre et de tous les morceaux encore accrochés au mastic sec et lézardé, pour essayer de donner vie à un projet ancien, toujours remis à cause de la mobilisation. » (p. 134)

« Mais plus que cette serre où Jehanne et moi croyions apercevoir Madeleine parfois, ce qui nous intriguait c'était, abandonnée dans un coin, une ruche incendiée et que papa refusait de jeter dans l'un de ces feux qu'il faisait régulièrement. » (p. 135)

« Je ne suis jamais parvenue à connaître le secret de la ruche et quand, bien plus tard, j'ai tenté de revenir sur le sujet, j'ai eu l'impression de taper à une porte qui ne voulait pas s'ouvrir. Mon père est mort en emportant son secret et cet objet, qui ne comptait pas pour maman Rose, s'est effacé de la mémoire des vivants.

La serre n'a jamais été remise en service parce que la banque locale a refusé d'avancer l'argent pour financer le projet. » (p. 135)

« Le goûter de la réconciliation me l'avait ramené, lui et Granny-aux-bagues. Une ou deux fois par semaine, je courais à leur rencontre quand j'entendais leur voix résonner le long du ruisseau... » (p. 156)

Il faudra quitter le jardin merveilleux pour un appartement en ville...

« Il a insisté pour qu'ils déménagent, il ne serait pas en mesure de les tirer d'affaires comme cela, chaque lune d'hiver... Qu'ils réfléchissent, qu'ils essayent de comprendre que cette bicoque leur pourrissait la santé ! Personne ne pouvait exiger du propriétaire l'assainissement d'une maison qui était à vendre pour le terrain à bâtir, surtout.

Terrain à bâtir... mon jardin.... Incroyable !

Tout ce que j'avais appris à connaître, tout ce que j'aimais ou détestais parfois, la petite mare avec ses grenouilles, qui faisaient tant de bruit à la belle saison à tel point que je me demandais, chaque fois avec le même étonnement, comment un tel chahut pouvait provenir d'un lieu aussi petit, les framboises volées, le devant de la maison où il faisait si délicieusement chaud en été...

On allait saccager mon domaine pour y construire des maisons, avec des toits en tuiles rouges, et où iraient dormir les grenouilles en hiver ? Et le chien de M. Pilet-Golaz, après quoi courrait-il ? On prenait le risque de déplaire à cet homme si important en sabotant le parcours de son chien, voilà une chose à dire aux adultes... » (p. 190-191)

« Apès les vacances de Pâques, papa m'a prévenue que, grâce à grand-père, nous allions déménager en ville, il nous a vait trouvé un appartement spacieux, avec le confort moderne, chaque pièce pouvait être chauffée... » (p. 217)

« Déménagement... Entre tous les mots qui ont jeté des froids dans l'été, celui-ci résonnait comme une meance, il portait la perte, l'abandon, la fin et, en même temps que je m'interrogeais, un trouble m'envahissait, des frissons couraient dans mon dos et me glaçaient le corps. Je savais que nous allions nous rapprocher de grand-père, il voulait, je l'avais compris, nous attirer en ville puisqu'il ne venait plus jusque vers nous : lui aussi avait son jardin, il se fatiguait et il lui faisait, disait-il, de se promener sur le lac avec sa femme...

Derrière ces paroles faussement rassurantes, derrière son absence durant ce dernier été passé dans la petite maison, je sentais, meaçant et pesant sur les beaux jours, son vrai terme approcher ... » (p. 219)

« ... je m'efforçais d'effacer l'angoisse qui m'étreignait, le soir surtout. Elle commençait par glisser sur le gravier, à l'extérieur de la maison, soulevant les cailloux blancs abandonnés par le Petit Poucet, je la savais prête à me bondir dessus, invisible et pourtant si présente... elle allait m'étouffer, et quand, au bout d'un temps qu'il m'était impossible de mesurer, je la sentais installée près de moi, un tumulte empêchait mes yeux de se fermer pour le sommeil, la fatigue ne venait pas à bout de cette résistance, j'avais la sensation d'être aspirée par une masse sans présence physique pourtant, mais qui appuyait lourdement sur mon corps. Rien n'expliquait cet invisible qui me menaçait et me paralysait, me faisait crier d'effroi alors qu'aucun son ne sortait de ma bouche. Et cette scène s'est répétée presque tous les soirs de ce dernier été passé dans la maison. » (p. 220)

« Durant cette même période, je m'entraînais à oublier le jardin mais c'était difficile surtout que je sentais, en maman Rose, une inquiétude qui la poussait à me faire courir à propos de tout et de rien, c'étaient des : Gisèle, occupe-toi du petit frère et pas de bêtises, hein !...» (p. 221)

« Je profitais d'avaler avec les yeux toutes ces lumières qui me seraient enlevées dès que nous serions installés dans l'appartement. Bouclée à l'étage d'une maison, une parmi d'autres, parviendrais-je à capter tous ces instants de beauté intacte comme aux premiers jours du monde ? » (p. 221)

... et voir vieillir ...

« Je n'ai pas compris le sens de tout ce qu'il disait, mais j'ai clairement perçu une sorte de mélodie du regret, comme si le temps de la guerre, qui se confondait avec celui de son remariage, était finalement plus heureux que celui qui s'annonçait désormais pour lui, Je l'entendais dire que ses jours étaient comptés tandis que j'avais la sensation, assez confuse toutefois, qu'il faisait tout pour accélérer les mouvements de déportation vers ce là-bas où se trouvait Madeleine. » (p. 157)

« Mais c'est au moment où il m'a parlé de l'oiseau bleu que j'ai eu le pressentiment qu'il était temps, pour lui, de commencer à les fermer, et qu'il y était poussé par un mouvement sourd, un appel du fond des âges, une chose indéfinissable annonçant les limites de toute vie humaine-temps, ton temps, cette pulsation que j'avais jadis perçue s'était remise à battre, presque visible à ses tempes, peu après, contredisant en somme cette force soudaine retrouvée. » (p. 207)

« Sans doute a-t-il voulu fermer une nouvelle fenêtre le jour où il m'a emmenée avec le gros bateau du matin, dans le dessein de me montrer la rive d'en face...

Pour grand-père, cette excursion mettait, en quelque sort, un point final à ce discours prononcé quelques deux ans plus tôt, classé dans ma mémoire sous l'appellation de sermon au chapeau. Ce petit voyage devait me prouver à quel point je m'étais égarée alors, en manifestant bruyamment de la nostalgie pour le grand pays perdu, ce ci à l'instant où tant de personnes auraient donné cher pour posséder notre passeport. » (p. 208)

... et mourir grand-père...

« Grand-père ne s'est jamais vraiment remis de sa chute et cette approche de la fin que j'avais si souvent eue en pressentiment devenait réalité. Si les maux de tête ont paru se calmer sous l'effet de l'aspirine, dont il avait enfin découvert les bienfaits... après le déménagement, la maladie, infiltrée chez grand-père et qui allait le ronger petit à petit, est devenue si visible que plus personne n'osait dire : ce n'est pas grave, il suffit de ne plus y penser, ça passera parce que tout finit par passer dans la vie... » (p. 227)

« Puis il s'est retiré dans un silence qui, pour moi, précédait celui de la mort. Il ménage ses forces, entendais-je dire. Je n'y croyais guère. J'avais compris que mon vrai grand-père avait déjà disparu...

Je me suis habituée à cette vie en ville grâce à l'odeur du lac, à quoi se mêlaient parfois les émanations sucrée du crottin des cheveux... »(p. 228)

« Je lisais, je lisais beaucoup, retrouvant dans les livres l'échappée qui me manquaient tant dans cet appartement où la plupart des fenêtres donnaient sur la rue. Et la mort de grand-père s'est enfilée dans cette lente marche vers l'adaptation. » (p. 228)

« Son soir était là, il était temps de passer sur l'autre rive.

Avec Jehanne, nous avons tenu notre promesse, et, à plusieurs reprises, nous avons dirigé nos pas du côté du petit chemin le long de la voie ferrée, passé sous le tunnel et grimpé le sentier pour aller nous poster près du cerisier. » (p. 229)

« Mais ce qui nous retenait encore, c'était le cerisier et, à force de le fixer, nous apercevions une colombe qui nous regardait, puis battait des ailes.

Grand-père est mort, et cela n'a été une surprise pour personne. On a plutôt parlé de délivrance. » (p. 229)

« Quelque temps après sa mort, Jehanne et moi, nous sommes retournées vers l'arbre où nous avons vu une deuxième colombe, puis, lorsque nous sommes reparties, les deux oiseaux, qui, tout en volant au-dessus de nous, avaient l'air de suivre notre retour, sont allés se perdre dans les frondaisons du bord du lac. Deux jours plus tard, le cerisier était abattu parce que son rendement n'était plus assez bon. Papa nous a rapporté ces paroles en essuyant une larme au coin de son œil, puis il a secoué la tête pour dire :

-C'est comme si on avait enlevé la mémoire du jardin... » (p. 230)

Ainsi... L'enfance prend fin...

La longue suite de pertes qui constituent toute vie pourraient sonner le glas de ces années heureuses, mais plus tard, la mère centenaire, se souvient des mots du grand-père: *«Les morts finissent par revenir pour nous aider à vivre.»*

« Grand-père s'est évanoui et, avec lui, les huguenots, si présents dans sa vie : la gravité de son mal avait fini par les lui faire oublier. En grandissant, je lui en ai peut-être voulu de ne pas m'avoir préparée à l'engloutissement de la mémoire. Alors, j'ai enfoui cette petite enfance à la manière d'un trésor qu'on retrouve ensuite avec éblouissement.

Il est revenu tard dans ma vie mais au bon moment, et fidèle à ce qu'il m'avait dit lors de l'enterrement de Madeleine, les morts finissent par revenir pour nous aider à vivre. Curieusement, maman Rose, qui devait durer de très longues années, ne cessait, à un lustre de ses cent ans, de me rappeler l'époque de la maison avec le jardin face à la France. Il me semblait que la floraison de la glycine l'accompagnait dans ses jours finissant et, en même temps que le souvenir, je la voyais sourire ; je comprenais que la lumière des matins clairs sur le lac continuait à lui envoyer de ces reflets d'émeraude qui nimbent le rose de l'aube. Elle était devenue sourde et ne comprenait pas grand- chose au branchement électronique de son appareil auditif, de sorte qu'il tait difficile de communiquer avec elle, masi elle entendait encore le coassement des grenouilles et le chant du rossignol dans le cerisier ; elle le revoyait bien, ce cerisier qui nous avait donné tant de bonnes choses, et puis, après l'avoir écrit, elle

énumérait les pots de confitures, les tartes et les clafoutis, les indigestions de cerises et papa qui avalait les noyaux...

Il me faudra restituer ces instants, ai-je pensé, tout en glissant dans le creux de son oreille, comme pour prolonger la pensée et lui donner une réalité :

-Ecrire, c'est tisser le temps !

Elle, d'un air entendu, a secoué la tête affirmativement :

-Bien sûr que je connais, j'en ai mangé la semaine dernière dernière...

Et puis, à l'aide de ses pieds, elle a poussé son fauteuil roulant. A petits coups de roues, j'ai compris qu'elle se dirigeait ainsi vers l'autre versant de la destinée humaine. » (p. 232)

« C'est alors que la lumière de grand-père, qui s'était évanouie dans une nébuleuse, m'est revenue. Tant d'années après, il était là, avec son sourire et ses yeux d'un bleu si clair, je sautais sur ses genoux, adada-adada-sur les g'noux de papa... Il est arrivé à une époque de ma vie traversée de morts et de drames. Et de l'ombre où je le percevais, il veillait sur moi. Je sentais même une légère pression sur mon épaule gauche. Cherchait-il une nouvelle vie ou contrôlait-il ce que j'écrivais ? Les voix de la narration sont pleines de surprises, et celle d'un mort se rappelant à la mémoire des vivants n'est pas à négliger. Grand-père avait l'avantage de s'exprimer clairement, contrairement à cet autre personnage, surgi dans ma tête, chuintant et gargouillant des propos inaudibles. J'avais beau me débattre, affirmer que je ne comprenais rien, il a squatté mes circonvolutions pendant quelques semaines avant de repartir, en quête d'une autre narratrice. » (p. 136)

L'Héritage allemand, «surgi avec une violence incroyable», 2008

« Sur le moment, on ne sait pas ce qu'on possède, on se plaint d'une multitude de petits maux, de mots dits de travers, et il faut attendre de se trouver à proximité des portes de la mort pour savourer ce qu'on a eu, ce temps révolu passé à scruter le passage du dehors au dedans, à déclarer hors-là-loi toute forme de salissure, à poser des regards soupçonneux sur des vêtements, à sentir monter l'angoisse parce que les petits pignochaient leurs épinards, à traiter de petits pandour qui franchissait le seuil avec des chaussures crottées, alors que pour les enfants cette saleté signifiait qu'ils s'étaient bien amusés.

Bonheur perdu, bonnes heures enf(o)uies... Répéter les mots pour dire la profondeur de ce qui s'est défait. » (p. 84)

Saga familiale perçu comme une mosaïque de vies –trois générations- construite tout au long de trois-quarts de siècles et qui raconte les séquelles d'un secret de famille lié au passé nazi d'*Heinrich Honorius*.

➤ *Heinrich*, quinze ans, est happé par les Jeunesses hitlériennes, puis par la SS, qui l'envoie sur le front de l'Est, en Ukraine.

Il revient pourtant et quoique, handicapé, il se réinsère dans la vie civile ; comptable, il mène alors jusqu'à son décès la vie ordinaire et respectable de la plupart des Allemands de sa génération, participant comme eux à ce qu'à l'époque on a appelé le « miracle économique allemand ».

Il se marie, a un fils, achète une Coccinelle.

« Heinrich Honorius vivait en Allemagne. Lors de la débâcle, il avait été fait prisonnier par les Français, avait eu droit, à son retour de guerre, à une procédure de dénazification, qui avait pris la forme d'une mise à l'écart de la société. Pour survivre, il avait confectionné, dans une chambrette mise à sa disposition par son père, des poupées en chiffon. Cette exclusion avait duré quatre ans peut-être, après quoi, redevenu fréquentable, i avait été autorisé à participer au miracle économique de la reconstruction et de l'efficacité. Il avait alors pris un emploi de comptable, sa vraie profession, et, au début des années cinquante, s'était marié, avait eu un fils et s'était acheté une Coccinelle.

Pour Heide, sa sœur, devenue l'épouse d'un Suisse dans les derniers mois de 1935, il n'avait jamais rien fait de mal pendant la guerre, elle en aurait donné sa tête à couper. Ce frère si bon garçon n'avait pu tuer.» (p. 11)

Surnommé *Onkelhaha*, il apparaît fort peu dans le roman ...

« Quand, rendant visite à sa sœur, Heinrich Honorius arrivait au volant de sa Coccinelle, Heide l'appelait, comme ses enfants en avaient pris l'habitude, Onkelhaha... » (p. 24)

« L'image de l'oncle, en fêtu de paille emporté par les fleuves russes ou dérivant en Mer du Nord, avait surpris Léa le jour où elle l'avait rencontré pour la première fois. » (p. 23)

« A cinquante ans, et malgré son œil de verre et sa jambe raide, il y avait en lui une élégance innée qui lui donnait une allure de seigneur. » (p. 23)

...mais après sa mort, plusieurs de ses proches, décèdent de maladies lourdes ou sont victimes d'affections graves. Dès lors une question comme une obsession : une malédiction pèserait-elle sur cette famille ?

« Sans les événements qui se sont succédé une bonne vingtaine d'années après son trépas, Heinrich Honorius aurait erré dans les consciences des vivants puis serait tombé en déshérence, à l'extinction de sa descendance.

Né en 1916, dans un village près de Stuttgart où le nazisme s'était propagé plus rapidement que le doryphore, il avait été aspiré dès sa quinzième année par la Hitlerjugend et, moins d'une décennie plus tard, avait rejoint la SS, dont la graphie allait devenir célèbre par ses dérèglements. » (p. 9)

Autour d'Heinrich...

➤ **Thaddäus**, son père

➤ **Kunigunde**, sa mère marque d'emblée sa réprobation envers Hitler, prenant même la précaution d'envoyer sa fille Heide en Suisse pour y étudier...

« Peu après l'élection de Hitler à la Chancellerie, elle avait envoyé sa fille en Suisse, dans une de ces finishing schools qui faisaient la réputation du pays, pour la reposer, lui avait-elle affirmé, de tous ces augustes à croix gammées qui braillaient des bonnes paroles dans la rue. » (p. 16)

➤ **Heide**, sa sœur, éloignée du régime nazi par sa mère, elle part en Suisse, se marie et met au monde Marc.

« Elle ne s'était pas attendue à la suite, comme quoi dans l'épreuve des miracles parfois se produisent : une demande en mariage était parvenue de Suisse. Le frère cadet de la directrice du pensionnat, amoureuxment, demandait la main de Heide, pour le plus grand soulagement de Kunigunde qui en voulait aux nazis de lui avoir déformé son garçon et, avec lui, toute cette jeunesse qu'elle avait vue grandir. » (p. 16)

Kunigunde vient bientôt habiter chez sa fille et son beau fils Eugène...

« Un an plus tard, tandis que Heide était sur le point d'accoucher, Eugène, son beau-fils, l'avait invitée à s'installer chez eux, il y avait bien assez de place dans la demeure et une fille

a besoin que sa mère lui transmette son savoir dans ces instants précieux où elle a la chance de donner la vie, avait-il affirmé, lui qui, ayant perdu ses parents qu'il avait une vingtaine d'années, savait mener sa barque. » (p. 17)

Heide sait peu de choses de cette période et de son frère, et se persuade qu'il était boulanger ou brancardier dans l'armée...

« Heide avait perdu rapidement le sens de la réalité allemande...

L'idée d'un audacieux lui infligeant une déculottée l'avait plutôt amusée et n'avait pas entravé l'admiration pleine d'affection et d'indulgence qu'elle avait vouée à son frère, même si elle n'avait jamais apprécié l'arrogance des camarades à croix gammées qu'elle avait vus graviter autour de lui.

Après la guerre, lorsque des frissons de honte provoqués par la découverte des camps se mêleront à l'amertume de la défaite, elle ressentira de la fierté pour l'acuité et le flair de sa mère, morte peu après la capitulation de l'Allemagne...

Cette disparition éviterait une explication entre la mère et le fils -pour autant qu'il revînt de la guerre, ce qui n'était pas certain. » (p. 18)

La seconde génération...

Marc, fils de Heide, épouse **Léa**

Nadia, fille de Heide, épouse **Reto**

« Elle s'interroge sur le désintérêt de Nadia vis-à-vis de ce passé familial : née plusieurs années après Marc, à une époque où l'on ne croyait plus qu'à la réconciliation entre les peuples, elle est de cette génération qui a secoué le joug de l'autorité, gobé le peace and love, s'est offert le luxe de rejeter une société qui imaginait résoudre les problèmes existentiels par la consommation, alors balbutiante, et son fleuron, la « houature ».

Les dés du mariage jetés, elle a goûté aux commodités proposées et réintégré le giron familial. La maladie de sa fille l'a poussée à s'intéresser peu à peu au développement personnel, prôné par le New Age. Devenue autre, elle a trouvé plus intéressant de vivre intensément le présent plutôt que de spéculer sur l'avenir même si parfois elle se plaisait à laisser partir son imagination vers les espaces cosmiques. » (p. 171)

Peter, fils de Heinrich Honorius, atteint de méningite, qui reste bizarre et invivable.

Début des années 70, la troisième génération ...

« On était au début des années soixante-dix et cette décennie sera marquée par des naissances : une fille chez Peter, une autre chez Marc et Léa, un garçon et une fille quatre ans plus tard pour Nadia, la fille de Heide, et son mari Reto. » (p. 31)

Magali, fille de Nadia et Reto

Clélia, fille de Léa et Marc

Julien, fils de Nadia et Reto, le seul à échapper à la maladie et qui lui aussi cherche à savoir en entreprenant des études médicales...

« Et voici que ce playboy lui annonce qu'il se tire de la ville qui l'a vu grandir, sa décision est prise, il s'exfamille, il établira son campement chez elle, qu'elle le veuille ou non, il a besoin d'elle autant qu'elle a besoin de lui, elle le protégera il en est sûr. » (p. 110)

« Heide ne sait que penser de la rupture de Julien avec ses parents, annoncée par Nadia quelque six mois après avoir reçu une lettre de mise au point : « Tout ce temps, suppose-t-elle, pour se rendre à l'évidence qu'il ne s'agit pas d'un coup de tête et qu'il ne reviendra probablement pas avant longtemps, ou pas du tout, mais je ne serai plus là pour vérifier. Dans les familles, on ne peut pas toujours s'expliquer, alors les gens s'éclipsent, il faut se faire une raison : mon frère a disparu pour sa mère, Mutter pour son mari, et moi pour mon père. » (p. 121)

« Nadia n'appelait plus, enfermée dans le silence. Elle s'était refusée à commenter la disparition de Julien qui s'apparentait à la nécessité de se détacher de pesanteurs incompatibles avec son âge. Elle ne souhaitait plus parler de sa relation avec Reto. » (p. 165)

Mais bientôt Heide, sœur de Heinrich et Léa, sa nièce par alliance sont confrontées aux décès successifs de leurs proches ...

« Les événements ont vraiment débuté au milieu des années quatre-vingt. Ils ont commencé au rythme du pas de l'âne, pour s'emballer au cours de la décennie suivante.

Il y a eu les étranges symptômes chez **la petite Magali, la fille de Nadia** : maux de tête inexplicables, pertes d'équilibre, c'était anormal chez une fillette de cinq ans. » (p. 35)

« Cinq ans et neuf mois, est-ce un âge pour tomber malade ? » (p. 36)

« La maladie de sa petite-fille entravait sa peine ou son espoir à cause de l'incertitude de l'avenir : si elle se forçait à croire en sa guérison, elle redoutait une déception abyssale ; si elle imaginait le pire, elle anticipait la douleur. » (p. 36)

« Trois ans plus tard, on enlevait à **Marc** une vilaine tache sur la peau, pour laquelle il n'y avait pas d'autre traitement que l'ablation, donc sans suite, avait pensé Heide qui se souvenait en chancelant presque combien elle avait été surprise et choquée chaque fois qu'elle avait constaté à quel point la peau de son petit garçon, si blanche, si fine, s'empourprait pour se charger de cloques peu après, malgré toutes les applications de crèmes. » (p. 37)

« A partir des années quatre-vingt-dix, Léa se demandera si la faux de la camarade n'était pas restée coincée sur la souche allemande de la généalogie.

Le premier à s'en aller fut **Peter**...

Ainsi s'éteignait la descendance de Heinrich Honorius. » (p. 40)

« Heide était la seule famille de Hannah, et Hannah le dernier lien de Heide avec le pays de sa naissance.

Cette réconciliation est intervenue quand Clélia, la petite-fille de Heide, celle qui lui ressemblait tellement que Léa lui avait dit à quelques reprises qu'elle devait se sentir

photocopiée, Clélia, la fille unique de Marc, venait d'être opérée d'un... heu, on lui avait enlevé un barbarome à elle aussi. Cette similitude frappante était-elle la cause de la dépression qui s'empara de Heide, au point qu'elle en arrivera à faire d'excessives consommations de psychotropes ? » (p. 41)

Elles s'interrogent alors : Malédiction familiale, loi des séries? Peut-on raisonnablement rendre l'oncle HaHa responsable de ce malheur à répétition ?

Heide, Léa, deux femmes, deux magnifiques portraits qui habitent le roman et cherchent à comprendre ce qui leur arrive.

« Sœurs de douleur, dérivant malgré elles sur un radeau radotant, Heide et Léa communiquent difficilement... »

➤ Pour Heide, qui affronte maladie, décès et la séparation de sa fille Nadia d'avec son beau-fils Reto, c'est le drame, l'incompréhension...

« Elle se sentait glisser vers toutes sortes d'incohérences, se plaignait du manque d'informations reçues, trop lacunaires, trop tardives. » (p. 42)

« Heide vibrait d'angoisses et d'attentes creuses, avait l'impression qu'on lui cachait des choses, espérait, attendait, demandait à son fils de s'exprimer en termes audibles et d'appeler un chat un chat. » (p. 43)

« Mais qui donc aurait osé lui dire qu'elle devenait pathétique dans sa persévérance à exiger des réponses que les médecins eux-mêmes ne détenaient pas ? » (p. 44)

« Personne ne savait de quelle manière aborder la situation avec Heide : les nouvelles n'étaient jamais celles qu'elle attendait, les mots ne convenaient pas, ils étaient trop crus ou au contraire trop vagues. » (p. 45)

« Et quand elle apprit que Nadia allait se faire opérer d'un cancer du sein, des acouphènes aussitôt se mirent à hurler à la manière d'une sourde en gésine, jour et nuit, et la nuit encore plus fort que le jour.

Sa fille avait beau tenter de la rassurer, lui répéter que c'était un cas banal, avec guérison assurée, Heide de sentait à côté de son corps. Une malédiction pesait sur les siens. » (p. 47)

« Lorsque Léa lui annonça la soudaine admission de Marc au Centre hospitalier universitaire pour une série d'examens, elle a hurlé intérieurement : elle savait, elle avait toujours su, on ne peut rien cacher à une mère, un enfant reste dans ses fibres toutes sa vie ! » (p. 49)

« A son réveil, cet anéantissement la mettait en colère, elle se haïssait d'être incapable de pousser sa carcasse jusqu'à la gare, de monter dans le train qui l'aurait conduite jusqu'à son

fil, ce fils qui allait vivre combien de journées pareillement ? Et sa silhouette s'était alourdie depuis sa consommation de médecines apaisantes, l'arthrose freinait sa mobilité, alanguissait sa volonté, des troubles de la vue l'avaient contrainte deux ans auparavant à abandonner sa voiture qu'elle n'utilisait plus que pour les courses : tout en elle était ralenti, elle était devenue incapable de se débrouiller seule. » (p. 51)

« Le temps travaillait contre elle et, lorsque Léa l'a prévenue que le diagnostic enfin posé débouchait sur des pronostics sombres, très sombres, elle a protesté qu'on lui avait toujours tout caché, c'était inad-mis-... et, tandis qu'elle faisait des efforts pour articuler ce mot, sa mâchoire s'était bloquées, la contraignant à raccrocher le combiné, ce qui avait heurté sa belle-fille. » (p. 52)

« Heide envoyait Léa d'être auprès de Marc tout en éprouvant le besoin de fuir, c'était plus fort qu'elle, elle n'y comprenait rien, mais elle aurait voulu à cette minute exactement se laisser tomber sur le canapé du salon, basculer dans le passé, redevenir la jeune mère émerveillée des premiers pas de son fils, au lieu de rester là à l'entendre émettre des paroles inaudibles, en réponse aux questions qu'elle lui posait. » (p. 53)

« Devant ce vide, elle avait demandé à Nadia de la reconduire chez elle. Elle haïssait ces espèces de retrouvailles qui suivent les funérailles. Durant le trajet, elle avait adressé des reproches à la cantonade : personne ne la comprenait, Clélia n'était même pas présente à l'enterrement, Léa n'avait donc plus aucune autorité sur elle ?...

Nadia, irritée par ces reproches, lui avait demandé si elle avait bien compris que Clélia retournerait bientôt sur le billard, que les métastases trouvées dans ses poumons annonçaient de grandes souffrances à venir et à vivre... » (p. 62)

« Nadia connaissait les fragilités et les repréailles touchantes de sa mère. Elle savait aussi qu'elle ne se résignerait jamais à la disparition de son fils pas plus qu'elle n'avait accepté celle de son frère, et que désormais tous les vivants seraient bourrés de défauts. » (p. 73)

« Elle aussi a l'âge de quitter la vie, elle qui se rêvait avec une descendance pleine de vigueur n'a engendré que de la souffrance. Julien s'en tire bien, mais il a ses études, ses copains, ses copines, vit loin de chez elle surtout, et puis elle, devenue mamie geignarde, qui peut-elle intéresser ? Pour être marante, il lui faudrait être privée de conscience, ne plus avoir de soucis dans la tête et dormir sans rêves... » (p. 85)

« La nouvelle, elle l'a reçue trois matins et deux soirs plus tard...

Donc elle toussait quand, au bout du fil, Nadia lui avait annoncé qu'elle se séparait de Reto, pour un temps en tout cas. » (p. 87)

« Pour Heide, la religion est là pour marquer les étapes de la vie, la prière se fait à l'église, qu'elle ne fréquente que pour les cérémonies, elle aime les rites de passage indispensables à la tranquillité de l'esprit, les unions bénies devant l'autel doivent durer et un mort qui a été baptisé, a plus de réalité qu'un quidam inconnu des services religieux, envoyé sans même une prière au cimetière. » (p. 90)

« A l'autre bout, Nadia a posé le téléphone sans gloriole, fâchée contre elle surtout. Elle piaffe, se reproche sa lâcheté, ne s'accorde aucune circonstance atténuante. Elle a voulu -maudit volontarisme !- commencer par la nouvelle la plus facile, mais elle a fait faux, les erreurs d'appréciations, elle connaît, c'est plutôt sont truc même ! » (p. 91)

« Au fil des jours, Heide réalise qu'elle éprouve du soulagement à asticoter Nadia et même Léa...

Même si elle sait que l'une ou l'autre a autre chose à faire qu'à écouter d'une oreille forcément distraite le lamento maternel, c'est plus fort qu'elle, elle en rajoute -lorsque tu seras à l'âge que j'ai maintenant, tu auras, comme moi, l'impression d'être abandonnée dans un caveau-, recommence dès le début, manipule les mots, en dévie ou en dilue le sens, tant qu'elle parle elle n'est pas seule, ce genre d'astuce repousse le silence. » (p. 98)

« Octogénaire désormais, elle regrette d'avoir laissé partir ses enfants. Si elle les avait gardés auprès d'elle, rien ne serait arrivé. Elle continuerait à régler leurs jours et leurs nuits, leurs légumes et leurs viandes, leurs boissons et leurs desserts, leurs vêtements et leurs loisirs.»
(p. 98)

« Heide ne sortait plus que pour aller chez la coiffeuse parce que son salon se trouvait à deux cents mètres. Elle avait fini par accepter la proposition de Patricia de lui faire ses courses, ce dont elle s'acquittait avec ferveur presque. Elle avait avoué à sa fille qu'elle n'aurait pas la force de porter la douleur de cette nouvelle absence, elle n'était plus qu'une vieille orpheline que le chaud et le froid indifféraient ; deux ou trois fois par jour, elle se demandait si elle vivait encore ou si elle était déjà morte... Elle se répétait sûrement : qu'on le lui pardonne, la responsable c'était la mort qui s'obstinait à danser autour d'elle... » (p. 106)

La question se fait alors pressante : sommes-nous coupables des crimes de nos aïeux?

« Le même soir, elle s'est étonnée de la violence de ces attaques dans la famille : deux petites-filles atteintes, sa fille et maintenant son fils qui. De la même manière que son frère, avait l'air de s'en aller au même âge, et leur ressemblance l'avait frappée tout à l'heure, on les aurait dit interchangeables même ! Et si cette violence, pensa-t-elle, répondait à un passé inavouable ? Et si ces maladies faisaient partie d'un processus s'étalant sur des années, suivant une logique qui échappe aux vivants et reconforte les morts ? » (p. 54)

« Que faire quand les événements dépassent la vitesse du sens ? » (p. 61)

Heide mourra sans avoir pu élucider l'énigme du rapport de causalité entre le comportement présumé criminel de l'oncle sur le front de l'Est ; Pourtant la conviction s'enracinera dans son for intérieur qu'une telle relation existait bel et bien, alors même qu'elle l'avait imaginé brave soldat sans reproche.

Ses réflexions la conduisirent même à imaginer un néologisme pour qualifier ces maladies : le terme *barbarome* - une réelle trouvaille ! - associe la barbarie qui a régné sur l'Europe pendant toutes ces années et les tumeurs malignes qui emportèrent une partie de sa descendance.

➤ Pour Léa, même question, même incompréhension, même révolte face à la mort de Marc, à la maladie de Clélia...

« Léa, incapable de le faire elle-même, l'avait chargée d'annoncer que l'état de Clélia s'était encore dégradé : à peine avait-elle récupéré de son opération aux poumons qu'il fallait recommence avec une nouvelle série de chimiothérapie. » (p. 91)

« Et maintenant, vis-à-vis de Léa, secouée de la même façon qu'elle par cette espèce de malédiction qui les frappe, elle ne sait quel comportement avoir. Est-ce que cela s'apprend d'ailleurs ? Elle ne se connaît plus assez de souplesse pour aller vers elle, pour parler avec elle de ce qui survient, elle sent, elle entend la souffrance de Léa, mais comment l'atténuer? » (p. 95)

« Qu'avait-elle fait pour être ainsi punie? Le scénario d'un syndrome du châtement, subséquent aux crimes jamais avoués d'Onkelhaha, s'était incarné quand des pics de douleur l'avaient fait vaciller. »

« Léa se taisait. En silence, elle tentait de capter le temps grâce aux albums de photos qu'elle annotait et datait avec minutie. Elle se rendait à la bibliothèque avec une ponctualité de maniaque, se dirigeait vers les archives, consultait la presse de l'époque à laquelle les photos avaient été prises pour retrouver ce qui s'était dit et pensé... » (p. 107)

Léa décide alors de partir quelques temps...

« Et quand Julien a demandé à Léa le secret absolu sur son installation chez elle, elle a répondu qu'il pouvait rester à condition qu'il arrose ses plantes vertes, elle allait entreprendre un voyage d'une année, elle n'aurait pas à donner de fausses informations à son sujet au moins... »

Frissonnant tout en parlant, elle lui donne l'impression d'être en pleine crise de somnambulisme. Elle poursuit : oui, oui, partir, entreprendre le voyage de la reconstruction de soi... elle se manifesterait... elle le soutiendrait, mais elle ne voulait pas qu'il manque à sa mère non plus, il était capable de comprendre ça, elle le sentait. » (p. 112-113)

« Julien l'écoute parler et ressent la violence qu'elle se fait pour repousser la douleur à l'intérieur d'elle. Il lui trouve belle allure, se risque à lui dire qu'elle devrait songer, peut-être, à refaire sa vie... refaire sa vie... mais son corps est mort, elle a beaucoup de mal à faire fonctionner sa conscience pour des choses banales telles les courses ou même manger... oui il lui arrive de rester prostrée des heures durant, attendant qui ? Godot ? Quoi ? La résurrection des pierres à fusil ? A espérer l'inversion de ce qui avait constitué sa vie ? Elle veut que tout se rejoue devant elle pour qu'elle puisse guetter le moment où elle pourra couper la séquence annonçant le début des maladies, elle sauvera les deux vies disparues, quitte à balayer le désert... Dans un futur proche, elle va disparaître dans le petit hôtel d'une oasis de l'erg marocain, il pourra toujours essayer de la retrouver, il n'y parviendra pas. » (p. 115)

« Elle n'avait pris que le strict minimum, partout où elle irait elle trouverait de quoi compléter son habillement, mais elle s'encombrerait volontairement de quelques livres soigneusement choisis pour leur pesant en mots indispensables pour elle.

Avant de fermer la porte, elle a encore ajouté qu'il devait comprendre que l'immersion dans les eaux judéo-chrétiennes avait induit la peur du ciel. Elle était tombé là-dedans à sa naissance : dès lors, comment ne pas voir dans cette accumulation de malheurs sur la même branche généalogique un renvoi aux crimes de l'oncle ? » (p. 119)

Quand elle revient, elle apprend la mort de sa belle-mère Heide ...

« Quand Nadia l'a invitée, peu après son retour, à venir choisir quelque chose en souvenir de Heide, elle lui a parlé de la fin de sa mère, trouvée morte un matin par Patricia, le visage apaisé, serein presque. Admirable personne, cette Patricia, qui avait assuré une visite quotidienne et s'était attardée souvent. Elle avait pris très au sérieux son engagement moral, ce qui n'avait pas été facile tous les jours : Heide s'était brouillée avec beaucoup de gens bien intentionnés, même sa femme de ménage s'était cabrée... elle savait nettoyer mais pas soigner les chagrins de Madame. Vers la fin, seules Patricia et Joëlle, l'infirmière qui prodiguait des soins à domicile, parvenait à l'approcher, mais, là encore, elle ne s'était pas gênée pour asticoter la soignante. » (p.134)

« Léa l'a surprise quand elle lui a raconté son observation -elle serait incapable de dire à quel moment de son périple elle se situait tant elle avait eu l'impression qu'elle vivait en bordure du temps -d'un vol d'oiseaux sauvages, se décomposant d'un coup pour se déployer en H dans le ciel avant de se reformer en aile delta. Elle avait alors frissonné puis murmuré à voix basse et malgré elle presque : « Heide est morte » A défaut d'explication cohérente, on peut interpréter des signes à sa guise comme autant de pansements sur les blessures, voilà ce qu'elle avait appris de son long retrait d'une société qui ne consommait plus que des idées prêtes à penser. A propos de Julien, Nadia a juste fait allusion à la disparition de son fils qu'elle savait vivant, puisqu'elle avait reçu récemment une lettre expédiée de Bordeaux, il y disait ne plus vouloir adresser la parole à son père. Elle comprenait cette nécessité de s'exclure d'un cadre familial lourd à supporter, il était trop jeune quand sa sœur était tombée malade, même s'il avait fait des efforts pour rire, il avait senti les pressions sur ses parents et enregistré leurs angoisses et leur impuissance face à la souffrance de la petite. Elle lui souhaitait de mieux s'en tirer que... Elle s'arrêta net puis soupira : « ... cohérence perdue... ». » (p. 135)

... et retrouve alors archives et lettres soigneusement conservées par Heide dans un carton...

« Face à Nadia, Léa, encore sous l'influence du voyage et mue par l'apprentissage du détachement, s'est tue au sujet de Julien, de même qu'elle était certaine de ne rien emporter jusqu'au moment où son regard s'est posé sur un carton à chapeau avec, sur l'arrondi extérieur, une date calligraphiée à l'encre de Chine, 1935...

Quand elle a vu qu'elle contenait des liasses de papier retenus par des ficelles de couleur, elle a ôté le couvercle pour en examiner le contenu : il y avait des missives en allemand, une correspondance entre Thaddäus et Kunigrunde, et d'autres encore, envoyées à Heide par ses enfants durant leurs premiers séjours hors de la maison...

L'une d'elle a retenu immédiatement son attention puisqu'elle émanait de Marc, jeune homme : il s'adressait à sa mère et relatait, avec la naïveté de son âge, les choses entendues chez Onkelhaha.

Il allait sur ses vingt ans, comprenait fort bien la langue et avait enregistré ce que les invités de l'oncle, d'anciens SS en visite pour le week-end, avaient dit. A table et malgré la présence de Marc, ils n'avaient pu s'empêcher de laisser échapper une partie de leurs frustrations : ils avaient cru aux promesses et aux succès de Hitler et ce salaud-là leur avait fait perdre la face (il avait souligné ces trois derniers mots en y ajoutant un point d'exclamation). » (p. 136-7)

« A travers ces annotations, elle découvrait un parcours singulier, une autre face de Heide qui, frappée par ces deuils, s'était inventé une vie parallèle pour contourner celle qui lui était imposée. » (p. 162)

« Le silence des morts serait moins pesant si on avait pu se parler avant.

Il faut apprendre à se détacher de tout cela, écrivait encore Léa, en même temps qu'elle s'activait à déchiffrer des éléments de la vie de Heide, avec un enthousiasme surprenant : elle y avait retrouvé les émotions qui se développent sous le soleil de la mort. Elle s'étonnait de constater que les fantasmagories découvertes reflétaient des états par elle-même éprouvés durant les longues heures où elle avait eu l'impression d'avancer, à son insu, sur un sol mouvant, tandis qu'elle progressait dans une opacité inédite, impossible à décrire. » (p. 164)

... grâce auxquels, elle parviendra à reconstituer l'histoire...

« Peu avant de disparaître avec le carton à chapeau, son nouveau doudou selon Nadia, Léa lui a fait remarquer que les phrases écrites par des morts leur redonnaient une chance de se faire entendre, les remettaient au monde en quelque sorte. » (p. 140)

« Léa saute d'un feuillet à l'autre pour suivre les combats de Heide contre les envahisseurs nocturnes, elle lit les descriptions si réalistes qu'elle entend les menaces gémissantes des monstres. Devenue lectrice voyageuse, Léa, entre stupeur et angoisse, éprouve les mêmes tremblements que ceux qui s'étaient emparés d'elle au moment où elle était entrée dans la salle réservée au Goya du Musée du Prado... » (p. 144)

« Mais, entre les lignes, ce qui a été écrit au stylo rouge lui a réservé d'autres surprises, il s'agit de petites séquences inspirées de la vie quotidienne, écrites le matin probablement, après le petit déjeuner et avant la dernière gorgée de café, froide forcément : moins poignantes que les traçages au crayon émoussé qu'il faut déchiffrer à la loupe, elles révèlent que Heide n'avait pas souhaité la vie qu'elle avait eue, s'était marié trop jeune, pressée par la clairvoyante Kunigrunde qui voulait arracher sa fille à l'Allemagne et qui, si elle en avait eu les moyens, l'eût emmenée en Amérique probablement. Ensuite, comme beaucoup de femmes de sa génération, Heide avait œuvré à l'émancipation féminine par le biais de sa descendance tandis

qu'elle-même s'était sentie reléguée au rayon des « conservatrices et autres anges gardiennes ». » (p. 145-146)

« Ces papiers dispersés ravivent des souvenirs et intéressent Léa autant que les notes de Heide, ils l'aident à reconstituer aléatoirement l'histoire de sa belle-famille, à trouver peut-être des indices dérisoires mais nécessaires à la compréhension d'un acharnement destructeur sur une branche généalogique précise. » (p. 175)

... de cette branche allemande greffée sur sa vie...

« Heinrich Honorius, que ses familiers, sans être capables d'en retracer l'origine, avaient pris l'habitude de désigner par les deux initiales de ses prénoms, était devenu l'oncle par alliance de Léa Boex -contrainte de s'introduire maintenant dans la narration, dès lors qu'elle s'est mise en tête de retracer l'évolution de cette branche allemande greffée sur sa vie et qui rebondira de manière inattendue sur la voie qu'elle s'était jusque -là tracée.» (p. 10)

« Après cela, il avait été affecté à des postes moins exposés. De la guerre, le revenant n'avait rien à en dire, sinon qu'il n'avait été qu'un tout petit bras de la grosse machine et s'était senti abandonné et trompé après la capitulation.

Léa, née en Suisse au début de conflit, avait dès les premiers contacts apprécié la discrétion de cet oncle : elle contrastait avec la posture ostentatoire des hommes de la génération de son père, qui, dans les trains ou autour d'un verre de blanc, tenaient des discours de non-guerroyants face à leur (im)mobilisation, sûrs de leur bravoure et de la peur infligée aux allemands, sans se douter que des oligarques au moins fines leur jouaient une autre pièce dans le dos. » (p. 10)

« 1935... l'important de cette année-là ? Le service militaire devenu obligatoire en Allemagne et la promulgation des lois excluant les Juifs de la vie sociale ; en Suisse, quelques mois avant la mort de la reine Astrid dans un accident de voiture, Heide et Eugène se mariaient en présence de Thaddäus et de Kunigrunde qui venaient, sans s'en douter peut-être, de faire leur dernière apparition avant séparation.

Un an plus tard naissait Marc ; en France, le gouvernement du Front populaire imposait le congés payés, suscitant l'ire d'Eugène qui haïssait les rouges ... » (p. 160)

« Promise à la disparition...

Elle a murmuré : « Heinrich, Marc, Clélia, je vous fais attendre, n'est-ce pas... »

Puis regardant au-delà du miroir, elle a articulé avec un voile dans la gorge : « Heu, encore un mot, monsieur le Juge, je sais bien que je n'ai pas prononcé le nom d'Eugène, mon mari, mais, même si c'était à cause de la guerre, je lui en ai voulu de m'avoir arrachée à mon pays puis de m'avoir ôté ma langue. Il n'aimait pas voyager non plus, comme je suis vieux jeu j'ai tout encaissé, j'ai toujours cru que mon devoir consistait à m'effacer pour le bien de mes enfants, j'ai beaucoup aimé être mère et Eugène adorait sa maison, son jardin, tout ce qu'il avait créé et qui tenait ensemble grâce à lui, disait-il. Je me demande même si ceux qui sont morts auraient osé partir s'il était devenu centenaire. La dernière fois que je suis retournée en Allemagne c'était pour l'enterrement de mon père, Thaddäus, je suppose que vous avez besoin qu'on vous donne des précisions, vous devez vous y perdre un peu avec défilé perpétuel de gens toujours en train de justifier leurs actes. J'avais quarante ans et Marc m'accompagnait puisque mon mari s'y était refusé. » (p. 131-132)

Sa mère Kuigrunde vient vivre en Suisse...

« L'esprit rusé et calculateur de Mutter avait plus à Eugène Boex...

Attentif à ses plaintes, il l'avait assurée qu'elle pouvait s'installer chez eux, Heide, enceinte désormais, aurait besoin d'elle. Ensemble, elles parleraient allemand -mais pas devant lui, il n'entendait pas suffisamment la langue de Goethe pour cela...

Heide n'avait fait aucun commentaire sur le vif mais, à la mort de sa mère, elle avait, au dos d'un message de condoléances, relevé plutôt que révélé la gravité de ces années de cohabitation. » (p. 161)

« Les raisons qui ont poussé Mutter hors de son pays ont pu être reconstituées grâce à un échange de lettres, écrites à la gothique, entre elle et son mari resté au pays, et cette correspondance, de 1935 à 1936, retrouvée dans un carton à chapeau datant de la même époque, a été découverte au moment de débarrasser la maison de Heide, après sa mort, un peu avant l'an deux mille. Kunigunde avait fait une copie de chaque missive adressée à ce qui lui avait « servi de mari », avait-elle précisé sur la bande de papier qui entourait ce courrier. Au bas de la dernière lettre reçue, ce post-scriptum de Thaddäus : inutile qu'elle songe à revenir un jour au pays, c'était hors de question...

il venait de rencontrer une femme qui, comme lui, pensait que Hitler allait sortir l'Allemagne de l'ornière où le Traité de Versailles l'avait jetée. Si à Berlin, où les gens étaient plus vifs qu'ailleurs, on acclamait Hitler, alors pourquoi pas lui ? modeste personnalité du monde commercial, moins cultivée que Kunigunde, il le reconnaissait volontiers. » (p. 22)

... et se convaincre de la culpabilité de *Onkelhaha*.

« Pendant de longs mois, Léa a fouillé la boîte à chapeau, piochant dans sa profondeur pour remonter dans le temps, épluchant chaque papier en quête d'indices complémentaires sur *Onkelhaha*, pour constater que, des années de guerre, ne subsistaient que de courts messages... » (p. 169)

« La perplexité de Léa découvrant un petit torchon chiffonné, plié en quatre, filant sous ses doigts quand elle cherche à le pincer ! Elle se voit contrainte de vider la boîte pour l'attraper, de le lisser avant de lire, sur une page arrachée d'un cahier, pliée en huit, ces mots, d'une écriture serrée, celle de Marc : Hier soir, alors que j'étais seul avec oncle Heinrich, nous avons joué aux échecs. Il a interrompu le jeu un moment pour me dire combien il lui avait été difficile d'apprendre à se détacher de Hitler parce qu'il avait cru en lui et que sa jeunesse en avait été illuminée. Il a même douté de son suicide puis, plus tard, cet acte l'a aidé à comprendre qu'il s'était fait avoir, lui et tous les Allemands. Si cette pensée le console un peu, elle ne répare rien. » (p. 174)

En fin...

« Léa quitte ce centre-ville pourri en espérant que tout lui paraîtra plus beau à l'ombre des pommiers et des cerisiers en fleurs. » (p. 178)

« Julien, de doctorat en post-doctorats, poursuit sa formation en Amérique et Léa, dans son nouvel appartement, avec vue sur le lac, retrouve un peu de sérénité. Dents reconstruites, acouphènes oubliés, elle revient souvent à ce puzzle reconstitué par tâtonnements, à ses pièces manquantes, les plus importantes peut-être : elle est persuadée que c'est en elles que se trouve la clef qu'elle recherche, un sésame qui ouvrirait la porte d'un autre monde et rendrait

transparentes les gestes des « tout petits bras de la grosse machine », selon l'expression utilisée jadis par l'oncle, mais quelle partition lui avait-elle été dévolue ? » (p. 179)

« De m'être plongée dans cette horreur me laisse sans voix, je ne trouve plus de mots pour qualifier ces actes, de savoir que l'oncle y était aggrave la chose, c'est pourquoi je vais prendre congé de toute cette histoire que jamais pourtant je ne pourrai enterrer, écrit-elle à Julien, et si j'ai fait œuvre de reconstitution, c'est pour que tu comprennes que les tremblements perçus par ta grand-mère ne sortaient pas du cerveau d'une vieille dame qui gambergeait hors genre. » (p. 193)

« Les visions de Heide ont un sens : au cœur du malheur, elle a su relier le fil pour tenter de s'expliquer ce qui était arrivé à la descendance de Thaddäus et de Kunigunde ; même si elle occultait des faits de guerre graves pour sauver l'honneur de son frère, sa conscience savait qu'il n'était pas rentré intact. Alors, je te propose un terme, compatible avec la rationalité, la modernité et ces connaissances dont nous sommes si férus, il nous mettra d'accord, je l'espère, même si dans l'idéal on aurait pu souhaiter mieux. Je te propose donc de coiffer cette bérézina familiale d'un générique intitulé : l'héritage allemand. » (p. 193-194)

Childeric et Cathy sont dans un bateau, 2010

Onze nouvelles mettent en scène des personnages décalés, habités par des rêves et que la réalité ne ménage pas puisqu'on les voit confrontés à nombre de problèmes de société comme l'alcool, la drogue, la prostitution, la spéculation immobilière.

Une certitude demeure : l'impossibilité de « mettre des mots sur les choses »

CHILDERIC ET CATHY SONT DANS UN BATEAU ou l'histoire d'un grand-père décidant de changer de sexe et de nom. Cas de conscience pour la famille. Comment expliquer l'affaire aux petits-enfants ? Comment Judith nommera-t-elle son père qui a changé de sexe ?

« Au fur et à mesure de ce questionnement, elle sent un flux de violence monter en elle, comme au temps de son adolescence. De son père, bientôt, plus rien en sera d'origine. » (p. 13)

« Elle subirait cette métamorphose, elle savait...

Jimmy, son frère, approuvait cette future nouvelle vie : pas de quoi se faire bouillir les neurones, aurait-il dit. » (p. 13)

« Quand cette femme en lui verrait le jour, l'enfant de Judith se sentirait dépossédée et trahie. » (p. 14)

« Quand Judith l'a rencontré juste après la métamorphose, des frissons d'irréalité ont parcouru son corps et, comme il lui tendait les bras, elle s'est laissée tomber dans un fauteuil puis des mots, par flots, sont sortis de sa bouche, prononcés par une autre, mais n'était-ce pas normal puisque le père n'était plus réel ? » (p. 15)

*« Tu souhaites rencontrer Damien, l'aîné de tes petits-fils, cinq ans désormais, et je reconnais là ton attention à la continuité. Cela fait bien quelques mois que tu ne l'as revu pour cause de grand-papa en reconstruction... Patrick et moi nous lui avons chanté le couplet du voyage d'affaires, je lui ai même affirmé que tu allais traverser le désert et que de là point de texto...»
(p. 16)*

« Tant que la métamorphose n'était pas effective, je refusais d'y croire, je t'inventais un sursaut de réalisme qui t'aurait fait trouver une solution. A cela s'ajoute tout un vocabulaire

à modifier, c'est plus complexe que de se dire : mon papa est une nana ou le grand-père de mes enfants est une femme. » (p. 18)

«Le mercredi de la rencontre, Damien s'est précipité au-devant de sa grand-mère qui l'attendait, comme d'habitude. Quand il a vu la drôle d'amie à ses côtés, il a manifesté de l'inquiétude et, après avoir entendu un bonjour, Damien prononcé d'une voix grave, il s'est mis à crier que ça, c'était pas une vraie dame, c'était de la triche, la copine à mamie avait une tête de clown, une pomme dada comme son papa, une bouche à bec de canard, des pieds trop grands et des mains pour étrangler les petits enfants. Puis, trépignant, il a conclu :
-Z'veux pas elle dans la voiture, c'est le loup déguisé en grand-maman ! » (p. 19)

« Et, au rythme de pas qui s'éloignent, elle se sent submergée par un souhait, puis entend ou, plutôt, croit percevoir une suite de sons articulés...
un petit air porté par des notes simples. Curieusement, le i prend une place à part, détourne le sens des mots et cela donne : adaptat-ii-on... concess-ii-on... évolut-ii-on... puis, d'autres profondeurs encore, catastrophe devenu cata puis cata-ge... catagenèse... yes...
Mais, muremure-t-elle, ça, c'est l'évolution régressive ! » (p. 22)

FLEUR DE MACADAM ou le toxicomane qui ayant mangé du veau marengo croit avoir avalé du soldat napoléonien...

« Tandis que le rythme de la distribution de nourriture dans la rue s'était quelque peu ralenti, un type en état second est monté de la rue Madeleine en apostrophant des interlocuteurs qui avaient quitté les lieux depuis longtemps. Il prévenait à la cantonade qu'il ne se droguait plus, faisait juste des mélanges, haschisch-alcool-médicaments, qu'il résumait par hasch-cool-dics, rien que du légal, comme ça t'a plus d'ennui avec personne. » (p. 53)

« Je me prostitue mais je m'en fous parce que ma mère m'a pardonné, j'adore, ah ! j'adore ma mère... Et dans ces paroles vibrait la passion. » (p. 54)

« Puis il a recommencé à parler de l'horreur de sa condition, de sa mère si distinguée qui lui pardonnait et qu'il adorait. Il avait besoin d'être écouté, il l'exigeait, il s'adressait au monde, à la nuit, à...

C'est alors que j'ai levé les yeux vers le ciel et que j'ai aperçu les étoiles, en pleine ville c'est si rare, mais, ce soir-là, la brillance qui se donnait à voir dans ce cœur de pierres semblait

narguer la révolte et le dégoût de l'homme, ou souligner la main tendue à ces Arabes requérants d'asile ou clandestins, peu importe : la distribution dans la rue est une sorte d'enclave réservée aux errants anonymes. La police n'y met pas les pieds. Cela fait partie des codes.

On était presque à la fin quand une fille, une toxicomane d'une trentaine d'années, qui gagnait sa drogue en pratiquant le même métier que lui, est venue chercher des seringues.» (p. 55)

« Après avoir reçu leur matos, ils sont partis bras dessus, bras dessous, aspirés par le flux du monde vers lequel ils s'étaient un jour dirigés. Les voyant ainsi, de dos, on aurait imaginé, sans aucun doute, un couple amoureux savourant d'avance la fusion qui l'attendait...

Douce nuit, ai-je dit au collègue qui m'aidait à ranger le stand...

Ces deux mots pour la nuit qui m'enrobait, pour celle de ces deux fleurs de macadam accrochées à leur système d'autodestruction et pour celle de Buzzati.

Mais ce collègue, maîtrisant mal le français, n'avait retenu de cet épisode que l'apparence grotesque d'un homme allumé par toutes sortes de produits. » (p. 56)

L'AILE DES GRANDS DUCS ou l'enfance de petits sous glanés pour le lait du bébé

Une femme qui a souffert de la pauvreté de ses parents étant petite, se souvient des humiliations d'avoir à demander au laitier d'inscrire les dépenses sur l'ardoise familiale ; elle se souvient aussi de la charité que lui faisait la famille d'antiquaires bondieusards qui habitait à côté de chez eux, qui la recevait à souper, mais qui, en fait, cherchait à l'endoctriner.

« Le laitier de notre bourgade était d'une stature imposante : grand, musclé, le front barré des rides de la préoccupation, il y avait en lui une autorité naturelle, une rudesse même qui le faisait ressembler à un gardien de l'époque des aurochs, empoignant sa corne dans les brumes matinales pour appeler, sur les hauteurs pentues, le soleil coincé derrière les barrières rocheuses, et montrer à son troupeau que le maître était là, comme le pouvait cette sonnerie de corne. » (p. 59)

« Il devait prendre sa retraite quelque dix ans après la mutation de la profession : lait cru, ouste ! crème en vrac, du balai ! pasteurisation obligatoire, ordre supérieur pour la santé des peuples. » (p. 60)

« Dans les laiteries on distribuerait désormais toutes sortes de produits colorés, exotiques, sans relation avec la lointaine austérité du local où coulait le lait peu après la sortie du pis. Avec ça, on en supprimerait l'odeur. Il avait contemplé cette transformation de son air fâché puis remis son commerce à une femme -une femme allait faire le travail d'un homme, voilà à quoi menaient tous ces chamboulements, elle au moins ne serait pas gênée à l'idée de vendre des produits du terroir mélangés à de l'ananas ! » (p. 60)

« Et c'est ce couple que nous avons dû affronter, ma sœur et moi, durant les beaux jours de l'été 51, après la naissance d'une petite sœur, la dernière, nous avait-on promis...

L'usage était d'acheter des marchandises, de les faire inscrire sur un carnet et de les payer à la fin du mois. Chacun réglait selon ses moyens ... » (p. 61)

« Quand les soldes montaient haut et que les acomptes versés ne les abaissaient pas suffisamment, les adultes envoyaient leurs enfants acheter au carnet. Ils pensaient que les commerçants n'auraient pas le cœur à refuser du lait à un gamin, lui murmuraient des petits conseils... » (p. 62)

« Ma sœur et moi, les petites nous deux, étions mal vues des premiers aux derniers jours du mois. » (p. 62)

« La naissance de cette petite sœur nous mit dans une situation difficile: les ardoises nous fermaient la porte de beaucoup de magasins, laiterie et boulangeries comprises. » (p. 63)

« Jusqu'à ce que ma mère, fatiguée par cet accouchement tardif et par les lessives pour Mademoiselle bébé, retrouve ses petits boulots, l'année de cette naissance fut une longue course aux sous. On a les distractions qu'on peut. » (p. 63)

« Cette course aux sous avait aussi un visage moins rébarbatif, au premier contact en tout cas : ce qu'il y a derrière l'apparence se révèle ensuite, à condition de savoir observer. A deux maisons de chez nous, il y avait un magasin d'antiquités, tenu par une fratrie, deux frères et une sœur, la quarantaine célibataire, tous jalousement gardés au nid par leur maman. » (p. 66)

« Les vêtements portés démontraient que ces gens n'avaient jamais connu aucun souci de mangeaille et s'abandonnaient au gré des intrigues de la cour. » (p. 66)

« Un jour, ayant eu vent de notre course aux sous, elle nous avait invitées, nous les petites nous deux, à venir, pas trop souvent, partager le souper familial. » (p. 67)

« Ils se tenaient tous les quatre, dans cette cuisine, comme ce soir, autour de la table, et lisaient la Bible, ça évitait de chauffer les autres pièces de la maison et la Bible était une lecture qui nourrissait l'âme ; ...

Comme la vie était simple, comme la vie était belle, tous ensemble réunis autour de leur mère. Les grands ducs en verve, visages imberbes et demi-sourire entre leurs lèvres minces, se sont mis à diffuser ce qu'ils estimaient être un enseignement. Pointant un index vers nous, ils en ont fait jaillir des vérités puisées dans le Livre, adoptées par eux comme chemin de vie, pour nous les asséner jusqu'à épuisement... » (p. 70)

« J'étais en train de comprendre que, au-delà de l'invitation aimable et souvent réitérée par la mère, nous, les désargentées filles de fauchés, les maigrichonnes aux yeux clairs, avions droit, faute d'un vrai repas, à un prêche proféré par deux apôtres du célibat, chantres du pain noir et prophètes d'une vie qui ne se continuait qu'au Ciel. Amen. » (p. 71)

« Nous sommes retournées dans la cuisine des antiquaires trois, quatre ou cinq fois peut-être. » (p. 72)

« Depuis que nous étions reçues dans cette maison, Madame de la Laiterie se montrait moins rude quand i nous amquait un ou deux, voire trois de ces sacro-saints centimes rouges : l'aile des grands ducs étendait-elle sa protection jusque-là ou les oohu-oohu-oohu y avaient-ils soufflé un air de compassion ? » (p. 72)

« Une dorsale de haute conjoncture s'est ensuite installée sur le pays. La petite sœur a grandi, la situation parentale s'est améliorée, les ardoises enfin effacées ont changé la'ir que nous respirions en traversant la rue. Ma sœur et moi, nous avons quitté très tôt la maison, faisant

de la place aux petits. Nous nous sommes installées dans une grande agglomération, là où l'on a plus de chance d'échapper aux : Qui a vu qui ? Où ? Quand ? Quoi ? » (p. 73)

« A la fin du repas, les pensionnaires retournent dans leur chambre pour la sieste, comptant leurs pas, à califourchon sur leur canne ou poussant leur déambulateur qu'on appelle chez nous tintébin. » (p. 75)

« Puis il a réitéré ces paroles portées par le même tremblement avant de disparaître dans l'ascenseur en compagnie d'une aide-soignante, retournant à cette grande vieillesse faite d'heures où les tâches ne se succèdent plus aux tâches, où les jours sont vécus dans l'attente des repas, des soins, de la toilette, et d'une éventuelle visite des enfants qu'ils imaginent encore trentenaires et s'étonnent chaque fois de voir si vieux... » (p. 75)

LE LIS DE SAINT BRUNO ou les risque de la spéculation immobilière

« Eulalie avait pour elle une tête pleine de bonnes intentions tandis qu'elle passait en revue, avec la plus grande indulgence, les actes et les gestes des autres. » (p. 93)

« ... elle avouait qu'en se dévouant pour les autres elle luttait contre la mélancolie de l'origine. Il lui arrivait aussi de dire la vérité : elle les aidait pour qu'ils l'aiment. Elle voulait tout connaître des personnes qu'elle protégeait et, quand elle se trouvait face à des taiseux, elle leur inventait une destinée qu'elle certifiait exacte sur l'honneur. Souvent, elle modifiait une histoire de vie, pour faire moins triste... » (p. 97)

« Personne lucide, Eulalie, dont la raison aurait pu s'anéantir plus d'une fois à cause d'un parcours plein de cailloux et de ronces. Née six mois après le mariage de Marie avec le Valdôtain, il avait fallu toute l'influence du curé pour persuader les gens qu'elle était une miraculée et une appelée du Christ. » (p. 101)

« Après la naissance du bébé, elle s'était enfermée dans le silence puis était morte d'une maladie mystérieuse pour laquelle elle avait toujours refusé de consulter un médecin... » (p. 101)

« Dès la naissance d'Eulalie, Firmin, le grand-père et le père putatif, avait forcé sur sa consommation de goutte et s'était mis à dormir avec les vaches, tout ça à cause de la pisseuse, avait-il avoué avec rage... » (p. 102)

« Après la mort de sa mère, Eulalie avait tenu la ferme avec son père, qui pensait à la marier : « Jamais ! » avait-elle dit, arguant que les chagrins de ses parents l'avaient persuadée qu'un malheur était sur la maison, commencé bien avant sa naissance... Elle avait décidé d'aider les autres... » (p. 103)

« A sa mort, il était resté à Eulalie trois vaches, quelques prés, le chalet familial et aucune dette.

« C'est suffisant pour vivre » avait-elle dit en prenant connaissance de la situation. » (p. 104)

« Un jour, un grand garçon, monté depuis la plaine en voiture de sport décapotable, avait gardé ses lunettes noires pour proposer à Eulalie d'acheter un de ses prés à prix d'or, prétendait-il. Il parlait surtout de celui qui se trouvait en contrebas de la route cantonale. Comprenant que cette accessibilité serait très prisée des automobilistes, elle avait secoué la tête de gauche à droite : ces monstruosité bétonnées étaient-elles compatibles avec le lis de Saint-Bruno dont s'enorgueillissaient ses prés à la belle saison ? Le jeune homme avait ri... » (p. 105)

« Quelques années après l'échec du godelureau, tandis que sur d'anciens prés poussaient deux ou trois immeubles conformes aux normes, un personnage, désireux de mettre un terme à une longue période d'errance, s'était installé sur les hauteurs après y avoir racheté puis sommairement restauré un chalet, dernier bien abandonné par une famille disparue dans les usines de la plaine...

Mais Eulalie, curieuse des autres, grâce à ses lectures peut-être, était la seule personne capable de communiquer avec lui. » (p. 107)

« Eulalie avait-elle connu l'amour ? Elle avait porté haut son célibat, fière d'avoir su se défendre seule dans un village où les hommes avaient le pouvoir et heureuse de ne s'être jamais laissé déposséder. » (p. 109)

« Un jour, maître zen s'en était allé.

Personne ne l'avait vu partir et les ricaneurs avaient prétendus qu'il s'était soulevé de terre pour être emporté dans les airs....

La veille, avertissant Eulalie de son départ sans lui en indiquer les moyens, il lui avait tenu des propos qui s'étaient aussitôt refermés sur eux-mêmes : l'endroit ne convenait plus à sa quête, ces hauteurs trop civilisées l'emp[^]chaient d'annuler le temps. » (p. 110)

« Avant de s'évanouir, le maître avait conseillé à Eulalie de se libérer de ses montagnes et de s'alléger des pesanteurs de sa vie. En allant dans le monde elle trouverait des réponses à ses questions. » (p. 111)

« Le départ de maître zen avait appauvri en peu de temps la communication entre les gens, devenus taciturnes, comme si l'actualité du village ne présentait plus aucun intérêt, et cela s'était passé à la saison basse, celle des murmures. Alors, cet homme qui parlait peu mais souriait toujours, comment avait-il pu prendre autant de place et leur séduire cette célibataire endurcie que tous aimaient bien même s'ils s'en méfiaient un peu : qui n'a pas donné la vie est toujours suspect aux yeux de ceux qui ont inscrit la leur dans la continuité. D'où venait ce sentiment de vide qui les tenaillait tandis qu'ils accomplissaient toujours les mêmes gestes, depuis si longtemps ?

Mais cette tranquillité sans apaisement n'était pas ce qui les préoccupait le plus.

On a su qu'Eulalie avait fait venir le godelureau jadis expulsé de chez elle en invoquant le lis de Saint-Bruno et la gloire du taraxacum. » (p. 112)

« L'affaire conclue, elle avait confié ses effets personnels aux Compagnons d'Emmaüs et s'était engouffrée avec eux dans leur camion, sans prendre congé de personne. Elle a même laissé courir son dernier bordereau d'impôts !

Et on ne l'a plus revue. » (p. 113)

« Je suis aussi la seule à avoir reçu un petit mot d'elle, ça venait d'un pays lointain, mais je n'ai pas pu savoir lequel, et un timbre ne prouve rien. » (p. 113)

« Dans cette lettre, Eulalie prétendait tenir la preuve scientifique que son sang avait été mélangé et qu'elle avait enfin rencontré la sérénité. J'ai gardé cela pour moi, je ne voulais pas qu'on se permette de dire qu'une secte l'avait engloutie, car qui d'entre nous a fait un effort pour la comprendre ? » (p. 114)

SOIR D'ORAGE ou, près de l'abribus, une rencontre avec un fantôme

« Cela s'est passé tout à l'heure et j'écris cette histoire maintenant, pour éviter qu'elle ne s'effiloche dans les tunnels de la mémoire où sa fragile irréalité éclaterait. » (p. 119)

« La pluie s'est mise à tomber alors j'ai pris la voiture pour rentrer. Le ciel intensément bas, coiffait de noir la plaine...

Tout était devenu si opaque que j'avais l'impression d'être prise dans une nasse d'eau. Depuis combien de temps roulais-je quand je l'ai aperçue ? Je ne sais plus. Ce soir-là, tout paraissait annulé y compris la certitude que la terre tournait autour du soleil. C'est alors que l'image de cette femme, assise sur le banc d'un abribus en bordure d'un champ de maïs, m'a ramenée à plus de réalité. » (p. 120-121)

« Elle avait une cinquantaine d'années. De longs cheveux auburn coiffaient une frêle silhouette et de son visage éamcié émanait une beauté irréelle tandis que j'avais de la peine à apercevoir ses yeux, mais si son calme rassurait, ses réponses inquiétaient.

J'étais curieuse de savoir pourquoi elle semblait si indifférente au temps, celui qu'il fait et celui qui fuit, celui qu'on perd aussi dans des attentes interminables. » (p. 122)

« En deux ans, tout ce qui constituait ma famille a disparu : mon mari, en premier. Maladie. Puis mon fils. Maladie encore. Ensuite ma sœur, son mari et leurs deux enfants sont entrés dans la statistique des accidents fatals sur la route des vacances. Tout s'est passé en moins de trois ans. Maintenant, je suis seule, même mes parents sont morts, à une époque où le grand âge est l'avenir de l'Europe ! Vous me direz qu'il y a beaucoup de gens seuls au monde. Ce qui me désole, c'est qu'il n'y a, pour moi, plus de lieu où je me sente bien... dépouillée je suis. » (p. 123)

« -Pourriez-vous m'arrêter ici, s'il vous plaît ?...

-Voici le dernier platane sur la droite juste avant le virage, cet arbre et moi, nous avons une histoire. Déposez-moi ici, s'il vous plaît. Merci de votre gentillesse. » (p. 125)

« Au moment où je garais ma voiture, j'ai vu Colas, un ami d'enfance. Comme il est maire du village. Je lui ai raconté la femme étrange qui prétendait habiter ici et avoir une histoire avec le dernier platane à droite, juste avant le virage qui y mène...

-Il y avait dans ce village une femme qui avait perdu son mari, puis son fils puis sa sœur, son beau-frère et leurs deux enfants... Elle s'appelait Irène K. Elle s'est tuée contre ce platane, il y a quelques semaines. Tu la connaissais ? » (p. 126)

« -Alors cette femme si triste et si indifférente au monde, cette femme qui s'est assise dans ma voiture ?

-Oh, tu ne devrais pas te poser autant de questions ! Les morts ne reviennent pas, sinon ça se saurait. On t'aura raconté l'histoire d'Irène, tu l'auras oubliée, et puis il y a eu ces éclairs, le tonnerre, les masses d'eau, tout cela était très impressionnant je te l'accorde, tu étais angoissée à cause de tes essuie-glaces, ton imagination aura galopé, dans la cour de récréation tu étais aussi elle qui en avait le plus, tu étais celle encore qui apercevait des choses que les autres étaient incapables de distinguer, alors qui as cru voir, tu as cru entendre. Les soirs d'orage, on ne sait jamais ce qui vous pend au nez : dans la région on se répète ça de génération en génération. Ce genre de certitude nous permet de continuer à vivre ensemble dans un lieu loin de tout! » (p. 127)

LE LIVRE D'ANNE , collectionneuse passionnée de livres. Passés à la casserole par une baby-sitter imaginative, les vieux bouquins se muent en personnages de légendes en papier mâché peinturluré.

« Tout avait commencé par des livres entassés. Anne n'avait jamais supporté de se séparer d'un seul de ses bouquins, empilés dans les quatre coins de sa chambre –empilé tient peut-être de l'exagération, Anna plaçant difficilement plus de dix volumes l'un sur l'autre sans assister, en même temps, à leur effondrement. » (p. 131)

« Malgré le désordre apparent, elle savait toujours où dénicher une œuvre lue et appréciée... Il y avait des jours à Proust, d'autres à Dostoïevski, des jours brumeux à thrillers américains ou à polars anglais additionnés parfois d'une petite blquette...

Et que ces éléments tramés engendrent autant de mondes, autant de personnages, autant de douleurs et de joies, autant d'intensité dans les rires et les larmes, avec, en prime, le sentiment d'être proche des personnages, de partager leur intimité, c'était pour Anne de la magie ni plus ni moins, magie que sa mère ne comprenait pas : « Quelques beaux livres bien reliés pour la décoration, la télévision qui raconte des histoires belles à pleurer, cela suffit, ma fille... » (p. 133)

« Quand est venue la saison des amours, amants de papier et de chair se sont souvent confondus dans l'esprit d'Anne qui croyait se réveiller d'une nuit passée avec Julien Sorel rendu plus prestigieux par la beauté de Gérard Philippe...

Et puis, un jour, le papier et la chair s'étaient équilibrés et l'homme-Vincent avait installé la musique dans la maison, ce qui manquait à Anne trop en livres.

C'est alors qu'elle avait songé à faire un enfant et à se réconcilier avec sa mère... »

« Cette controverse avait déterminé Anne à engager une jeune fille au pair. » (p. 136)

« Mes meilleures années, pensait Anne. Je vis un bel amour, Josette nous comble, Ingrid est parfaite, elle aime tout ce qui tourne autour de la maison, sans être obsédée par les poussières comme ma mère, laquelle a cessé de me harceler... » (p. 137)

« Un jour, elle avait estimé Ingrid suffisamment responsable pour rester seule avec Josette pendant quatre jours, segment de temps insignifiant mais si important en ce moment : il lui permettrait de belles retrouvailles amoureuses avec Vincent, ce serait si bon après tous ces mois passés à s'émerveiller des progrès de la petite et en plus, avait-elle expliqué, il pleut depuis trois semaines, on pourra vous apporter un peu de soleil au moins. » (p. 137)

« Ingrid et Josette s'étaient bien entendues malgré le débit de la pluie. La jeune femme avait même eu une idée qui avait comblé la petite fille. Elle lui avait dit : « Tu as vu tous ces vieux livres déchiquetés que ta maman ne lit plus du tout et qu'elle a certainement oublié de débarrasser parce qu'elle en a tellement d'autres ? On va les transformer en personnages. » (p. 137)

« Quand Anne était rentrée, elle avait embrassé sa fille, puis Ingrid et, sans explication, avait compris cette conversion inattendue. Tout y était, même les habitations. Quelle habileté dans ce travail, quel plaisir de recréer ce monde! » (p. 138)

« La douleur d'Anne resta longtemps accrochée à la bibliothèque vidée de ses favoris : ils habitaient avec tant de force qu'elle se les était appropriés, oui, c'était cela, elle les avait mis au monde ; voilà pourquoi elle avait si mal, comme si on l'avait volée, dépouillée, pillée. Une partie de son intimité avait été balancée dans une marmite à pot-au-feu, puis brouillée avec de la colle et de l'eau... Retournement comique ou cruauté ? Et maintenant ? » (p. 139)

« Il y avait le regard d'Anne, le contentement de sa fille battant des mains puis le bras de Vincent s'emparant de son épaule, sa main pétrissant le haut de son dos. En elle, progressivement, l'apaisement s'était infiltré, ce qui l'avait poussée à dire, d'une voix peu assurée tout de même : « Pourquoi, mais pourquoi donc est-ce que dans ma tête tous ces livres étaient aussi précieux que des incunables ? » (p. 140)

LA SILENCIAIRE ou le silence et le suicide d'une jeune fille retirée en montagne ...

« Elle avouera un peu plus tard à sa sœur qu'elle n'avait jamais rencontré quelqu'un qui l'ait mise mal à l'aise aussi rapidement et de manière indicible...

D'une voix neutre, Claire remercié pour le rafraîchissement offert, l'a saisi comme si elle allait passer quelques instants en leur compagnie puis a reposé son verre sans y avoir trempé les lèvres en insistant pour qu'on lui ouvre la porte du chalet : elle avait hâte de faire connaissance avec le lieu qu'elle occuperait deux semaines durant. » (p. 146-147)

« Cette apparence augmentait son trouble : que venait faire cette jeune fille tellement bon chic bon genre, sans moyens de transport autonomes dans un hameau de haute altitude, même si deux semaines sont vite passées ? » (p. 147)

« Au milieu de l'après-midi, Maeva les a accompagnés jusqu'à la voiture. Au moment de prendre congé d'elle, Cathy l'a étreinte avec une fermeté inhabituelle, pathétique presque, comme si elles étaient promises à une séparation définitive. » (p. 150)

« Une fois seule, Maeva s'est demandé quel comportement avoir avec cette Claire à qui elle avait remis les clés d'un chalet dont elle n'était pas propriétaire. Que savait-elle des façons d'accueillir une touriste ? » (p. 151)

« Il émanait de cette jeune femme une gêne, comme si la perfection de sa beauté la contraignait à se refermer sur elle-même, révoltée par sa propre présence au monde. » (p. 152)

« Pour conjurer cette gravité, elle a franchi le pré pour avertir la locataire que le fils de la propriétaire monterait s'éprésenter à elle le lendemain, en fin de matinée, et éprouvé de l'apaisement à voir Claire lire, allongée sur une chaise longue. A ce moment, elle s'est dit qu'elle en voulait à Cathy d'avoir piqué son imagination d'éloquences vénéneuses qui chahutaient sa journée. » (p. 153-154)

« Un peu plus tard, il avouait que, en posant à cette jeune fille des questions anodines pour tenter de saisir une ou deux raisons justifiant une raideur proche de l'hostilité, il avait

discerné un murmure, quelques mots à peine audibles, perceptibles en contrechamps presque, mais chargés de sens, il avait cru entendre qu'elle était harassée de payer pour les autres, ensuite elle avait cassé sa phrase avec un non, rien, rien... puis s'était tue. Un caillot l'entravait. Les connaissances acquises par sa pratique de la physiothérapie lui avaient permis de vérifier que la plupart des victimes de violences ou de chocs graves les extériorisait difficilement. Si elle avait un secret, c'était dans ces eaux-là qu'il faudrait explorer, mais peut-être était-elle venue sur ces hauteurs pour écouter le silence, qu'elle vive ce qu'elle avait à vivre, après tout. » (p. 155)

« Durant une semaine, Maeva a vu Claire se promener, lire sur sa chaise longue, saluer d'une façon signifiant qu'elle optait pour la distance. » (p. 156)

« Elle avait prévenu qu'elle quitterait le hameau avec le premier car du samedi matin, elle retrouverait son accompagnateur au village d'en bas et ensemble ils grimperaient jusqu'à la cabane des Aiguilles, y passeraient la nuit et traverseraient le glacier le lendemain matin très tôt, redescendraient et longeraient le grand barrage avant de retrouver la civilisation.» (p. 157)

« Le lendemain, d'un ton volontairement neutre, elle a rapporté à Georges l'évanouissement de sa locataire, comme un mirage qui s'est effacé. L'Office du tourisme contacté lui avait certifié qu'aucune demande d'accompagnement en haute montagne n'avait été enregistrée depuis La Marmotte, ni ici ni ailleurs. » (p. 159)

« Durant la journée du samedi qui aurait dû marquer le terme du séjour de Claire à la montagne, la mère est montée récupérer ses affaires. Pour remercier Maeva et Georges de s'être souciés de sa fille, et parce que quelques explications aideraient à comprendre cette « disparition », entre guillemets, a-t-elle précisé en gesticulant du pouce et de l'index, elle les a incités à manger au Restaurant des Collines. » (p. 161)

« Sa fille avait 19 ans quand elle était partie au Canada pour un échange linguistique. Jusqu'alors, elle n'avait jamais posé le moindre problème. Elle était intelligente, vive, curieuse, s'entendait bien avec son frère, avait un petit ami qu'elle adorait. Mais à son retour du Canada, six semaines plus tard, elle n'était plus la même, semblait vidée de son énergie, était devenue laconique, ne supportait plus de manger en compagnie... » (p. 162)

*«Elle suivait encore les cours à cette époque mais s'en désintéressait chaque jour davantage.»
(p. 162)*

« ... les moyens financiers des parents leur permettaient d'envoyer au Canada un détective privé ; il a rencontré celles et ceux qui l'avaient connue mais famille d'accueil, camarades de classe, personnels de l'école, tous gardaient le souvenir d'une fille gaie, équilibrée, un peu timide. Personne n'avait oublié ses exceptionnels yeux bleus qui parfois viraient au violet, ces yeux qui avaient perdu leur intensité désormais. » (p. 163)

« Quelles outrances derrière ce mutisme ? Voilà cinq ans que chacun se posait cette question. » (p. 163)

« Des avis de recherche ont été lancés. » (p. 164)

« Après quelques repérages et fouilles des crevasses, l'affaire a été classée : les glaciers ne sont pas tenus de rendre les corps. » (p. 167)

« Lorsque Hermine a eu vent de l'évanouissement de sa locataire, elle a dit : « Sûrement qu'elle est vers les autres, ceux qui ont disparus trop tôt se retrouvent sur le gazon du Paradis au pied de la moraine, là où la lassitude n'existe pas ! » « Comme je voudrais y croire ! » a pensé Maeva.» (p. 168)